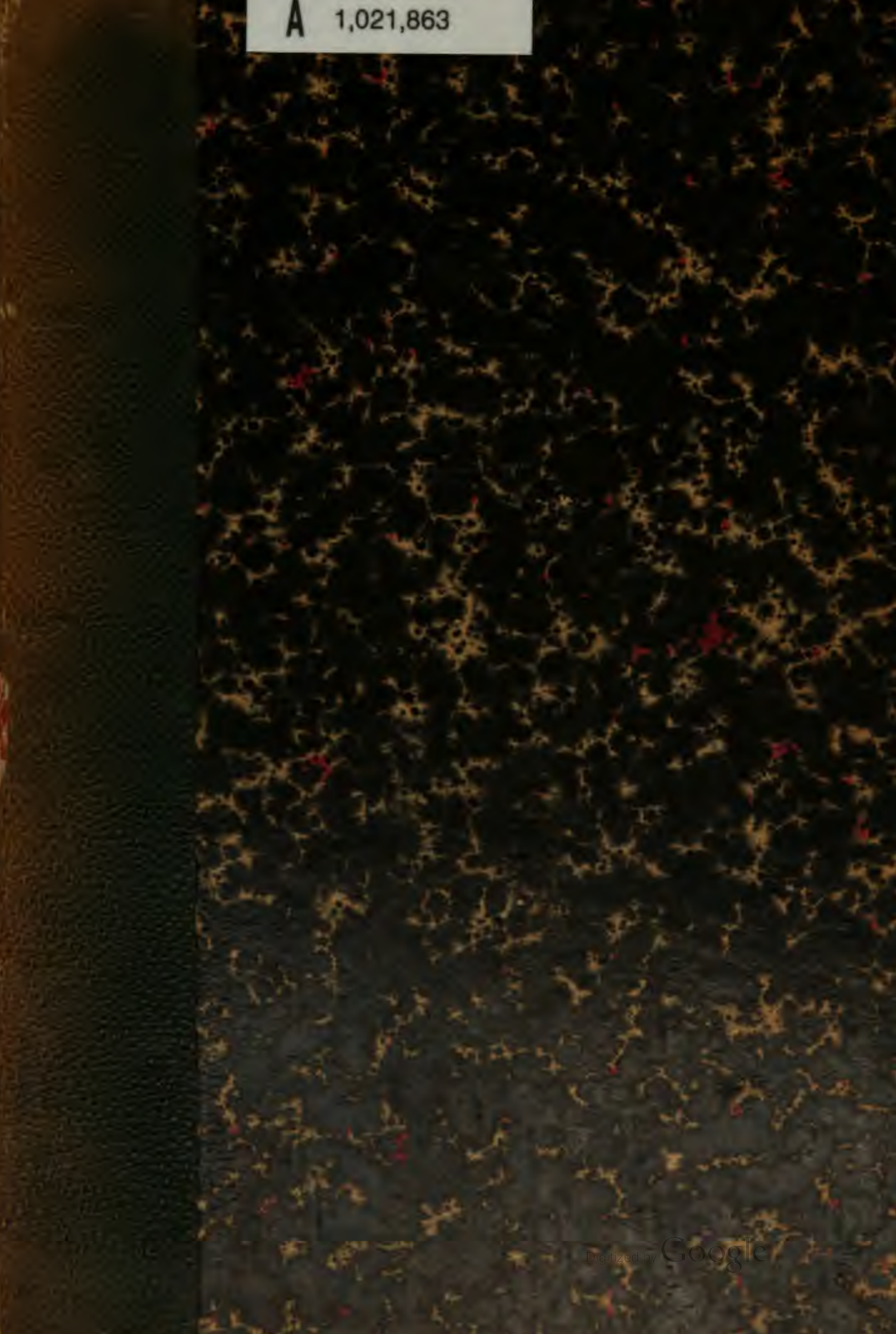



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES CHAPONS

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, sur la scène du THÉATRE LIBRE,
le vendredi 13 juin 1890.

A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES & GEORGES DARIEN

LES CHAPONS

PIÈCE EN UN ACTE



PARIS
TRESSE & STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL
1890

DES MÊMES AUTEURS

De M. LUCIEN DESCAVES :

Le calvaire d'Héloïse Pajadou, 1 vol.
Une vieille rate, 1 vol.
La teigne, 1 vol.
Les misères du sabre, 1 vol., 3e édition.
Sous-offs, 1 vol., 32e édition.

La pelote, pièce en trois actes, en collaboration avec M. Paul Bonnetain.

En préparation :

En tutelle, roman.
Incurables, nouvelles.

De M. GEORGES DARIEN :

Bas les cœurs, 1870-1871, 1 vol.
Biribi, 1 vol., 10e édition.

En préparation :

L'ogre.
L'étal.
L'épaulette.
La camisole de force.

AUX MANES DES BOURGEOIS DE CALAIS

NOUS SACRIFIONS

CE SPÉCIMEN DE LEUR PITOYABLE DESCENDANCE

DISTRIBUTION

BARBIER, rentier, 55 ans.	MM. ANTOINE.
RAQUILLET, marchand de tabac, 50 ans.	PINSARD.
Mme BARBIER, 45 ans.	Mmes BARNY.
CATHERINE, 40 ans, bonne des Barbier.	FRANCE.

La scène est dans un faubourg de Versailles, en 1870, le lendemain de l'entrée des troupes prussiennes.

LES CHAPONS

Grande salle à manger bourgeoise d'un rez-de-chaussée surélevé. Par les deux fenêtres du fond, de chaque côté d'une large porte d'entrée avec perron, on aperçoit les feuillages du jardin, en contre-bas. A droite, chambre des Barbier. A gauche, deux portes de dégagement.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBIER, MADAME BARBIER, *autour d'une table que* CATHERINE *achève de garnir de tasses à thé, de sucrier, de pâtisseries.*

CATHERINE, *présentant le gâteau.*

Comme ça, vous ne voulez pas de ma pâtisserie ?

MADAME BARBIER.

Non, Catherine, le thé seulement.

CATHERINE, *reportant le gâteau au buffet.*

Bien.

BARBIER.

Cette idée que les Prussiens sont dans Versailles

depuis hier... J'ai tout mon déjeuner sur l'estomac... Ah! nous ne sommes pas habitués à des révolutions pareilles! (*A Catherine redescendue et servant le thé.*) Léger, n'est-ce pas?

MADAME BARBIER.

Avec une larme de rhum?

BARBIER, *tendant sa tasse.*

Une larme... là. (*A Catherine.*) Rien de nouveau dehors?

CATHERINE.

Sais pas... On voit toujours pas un chien dans la rue.

MADAME BARBIER.

Et je lui ai bien défendu de sortir.

BARBIER.

Si seulement Raquillet nous tenait au courant. (*Cherchant autour de soi.*) Eh! bien, mais... Catherine, avec quoi veux-tu que je fasse fondre mon sucre?

MADAME BARBIER.

Eh! bien, oui.., tu es là... Les petites cuillers?

CATHERINE.

Vous savez bien...

Monsieur et madame Barbier se regardent un moment sans répondre.

MADAME BARBIER.

C'est vrai. Nous les avons enterrées hier avec l'argenterie. Et il était temps!

BARBIER.

On peut dire que j'ai eu du nez. J'avais toujours pensé, moi, que les Prussiens arriveraient à Versailles quand on ne les y attendrait pas... Nous en sommes réduits à remuer le thé avec un crayon... C'est le commencement des privations.

MADAME BARBIER, *se levant et venant derrière lui.*

Voyons, monsieur Barbier, ne te rends pas malade. (*Lui grattant le menton comme aux enfants.*) Qu'est-ce qui va boire son thé bien chaud, bien sucré?... Encore un que les Prussiens n'auront pas, va... Tu l'as dit assez souvent avec Raquillet.

BARBIER.

Raquillet... Raquillet... Tu vois comme il nous renseigne... A-t-il assez fait le fendant, l'a-t-il assez fait! Tu te rappelles, quand le département a été mis en état de siège?... « C'est la Providence qui les envoie en Seine-et-Oise, disait-il, ce sera leur tombeau! » Et maintenant, je suis sûr qu'il en est à ne pas oser traverser la rue pour venir nous donner des nouvelles.

MADAME BARBIER.

Écoute donc... S'ils l'avaient pris comme otage? Un commerçant...

BARBIER.

Un marchand de tabac? Tu sais bien qu'ils ne prennent que des notables .. Après ça, il est si intrigant!

MADAME BARBIER.

Bref, nous ne savons pas combien nous en aurons à loger.

CATHERINE, *qui a débarrassé la table.*

C'est sûr, alors, qu'on va avoir de ça ici?

MADAME BARBIER

Hélas!... Tu penses à l'ouvrage qu'ils te donneront, hein? Allez donc tenir une maison propre avec ces êtres-là!

BARBIER.

Catherine fera son devoir comme nous ferons le nôtre (*On sonne.*)

MADAME BARBIER.

Ah!... Raquillet!

BARBIER.

Pas sûr... Pas sûr... Vois donc par la croisée avant d'aller ouvrir. (*Catherine va écarter les rideaux, regarde dehors, puis ouvre la porte et sort à gauche, quand Raquillet est entré.*)

SCÈNE II

BARBIER, MADAME BARBIER, RAQUILLET

BARBIER, *allant au-devant de Raquillet.*

Ah! Enfin... Eh! bien?...

RAQUILLET, *gaillard.*

Eh! bien, ça va... ça va...

BARBIER.

Comment?

RAQUILLET.

Je viens de la mairie. Vous en avez trois.

MADAME BARBIER

Trois?

RAQUILLET.

Grâce à moi. Vous n'en aviez que deux; je vous en ai fait donner un troisième : un sous-officier. Excellent dans une maison, pour le respect, le maintien de la discipline... un tas de choses... Et puis, quand il y a pour deux... Ça vous ennuie ?

BARBIER.

Nous ne disons pas cela.

RAQUILLET.

Parce que je l'aurais pris... Vous ne les connaissez pas, alllez!... On se fait bien des idées...

MADAME BARBIER, *se rapprochant de lui.*

Alors, vous les avez vus ?

RAQUILLET.

Mais je vis au milieu d'eux comme parmi vous, depuis vingt-quatre heures. Est-ce que j'ai l'air de m'en porter moins bien ?

MADAME BARBIER.

On a dit tant d'horreurs!...

BARBIER.

Les journaux, les journaux... Ils exagèrent toujours.

RAQUILLET.

Moi, je ne peux pas dire autre chose : ils sont convenables. Oui, je sais bien, nous ne les avons pas de première main, si j'ose m'exprimer ainsi... Ah! si nous avions subi le premier choc... Mais non. Pensez donc : voilà des gens qui roulent en France depuis deux mois. Nous les avons dégrossis, positivement. D'abord, ils se font comprendre. On sait tout de suite ce qu'ils veulent!

MADAME BARBIER.

Et... Qu'est-ce qu'ils veulent?

RAQUILLET.

Mon Dieu... le nécessaire.

MADAME BARBIER.

Ils sont vilains, n'est-ce pas?

RAQUILLET.

Mais non.

MADAME BARBIER.

Ils ont de grandes barbes rouges?

RAQUILLET.

Rouges, noires, blondes...

MADAME BARBIER.

Et des sabres, des pistolets, des lances?

RAQUILLET.

Ils sont armés ni plus ni moins que des soldats.

BARBIER.

Enfin... votre opinion?

RAQUILLET.

C'est qu'il faut garder son sang-froid... Savez-vous ce qui m'inquiéterait plutôt, moi, à votre place ?

BARBIER.

Non. Quoi donc ?

RAQUILLET.

Catherine.

MADAME BARBIER.

Catherine ?

RAQUILLET.

Dame ! Après la lettre qu'elle a reçue de son pays.

MADAME BARBIER.

Vous supposeriez ?

RAQUILLET.

Il est fort possible que cette fille saisisse une des mille occasions qu'elle va avoir de venger la mort de son frère.

MADAME BARBIER.

Comment cela ?

RAQUILLET.

En la faisant payer — par exemple — aux soldats que vous logerez.

BARBIER.

Le frère de Catherine a été tué à Forbach... au début de la guerre... Elle l'a pleuré, elle porte son deuil : c'est une affaire finie.

RAQUILLET.

Heu ! Heu !

MADAME BARBIER, *avec une nuance d'inquiétude.*

Est-ce que vous avez avez appris quelque chose ?

RAQUILLET.

Non... je me souviens, voilà tout. Vous avez donc oublié son exaltation à la nouvelle de cette mort. Elle a lu la lettre qui l'annonçait à vingt personnes, dans le quartier. Il paraît même qu'elle aurait dit chez l'épicier : « Qu'il m'en tombe jamais un sous la main, je me charge de lui faire passer le goût du pain. »

MADAME BARBIER.

Vous ne nous avez jamais parlé de cela.

RAQUILLET, *haussant les épaules.*

... Des propos comme nous en tenions tous... L'ennemi était loin... On ne croyait pas... Le malheur est que des imbéciles l'ont encouragée, lui ont monté l'imagination... Alors, tout est à craindre.

BARBIER.

Allons donc ! Je vous le répète : ce qui s'expliquait il y a six semaines, sous le coup d'une émotion profonde, sincère, est inadmissible aujourd'hui. Le temps a fait son œuvre.

MADAME BARBIER.

Nous répondons de Catherine comme de nous-mêmes.

RAQUILLET.

Tant mieux ! Mais vous ne semblez pas l'avoir ob-

servée attentivement. Regardez-la. Elle a le deuil menaçant. C'est un danger pour une maison qu'un deuil porté de cette façon-là. Enfin, croyez-moi, ne me croyez pas : un bon averti en vaut deux... Si maintenant elle vous joue un mauvais tour...

MADAME BARBIER.

Catherine criminelle ! oh !...

RAQUILLET.

Criminelle ! Voila bien l'exagération ! Surexcitée, simplement... Il est vrai, au point de vue de la responsabilité encourue, que le résultat est le même.

BARBIER.

Quel résultat?

RAQUILLET, *couchant en joue un être imaginaire.*

Il n'y en a pas deux.

BARBIER, *faisant effort pour chasser de pénibles pensées.*

Allons, allons, tout ça c'est pour parler...

RAQUILLET.

Je suis votre ami, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir prévenus... (*Regardant sa montre.*) Eh ! diable... j'oubliais... quatre heures... Vos trois gaillards seront ici avant une demi-heure... Au revoir. Et si vous avez besoin de moi... (*Il sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins Raquillet.*

Barbier revient s'asseoir près de la table. Madame Barbier reste debout derrière lui. Un long silence embarrassé.

MADAME BARBIER.

Veux-tu, pour te distraire, planter quelques petits drapeaux sur la carte du théâtre de la guerre?

BARBIER.

Non, je n'y ai pas de goût.

Nouveau silence.

MADAME BARBIER.

Est-ce que tu ne crois pas que Raquillet a voulu nous faire peur?

BARBIER.

C'est mon avis. Il est impossible que Catherine se soit compromise... nous ait compromis, en bavardant chez l'épicier.

MADAME BARBIER.

Des commérages! Catherine aimait bien son frère... Mais, comme tu disais: Elle l'a pleuré... C'est tout ce qu'une femme peut faire.

BARBIER, *avec un peu d'aigreur.*

N'importe... Tu la prieras de lier sa langue. Le temps de ces fanfaronnades est passé.

MADAME BARBIER, *après encore un silence.*

C'est drôle tout de même que Catherine, ordinairement si peu expansive, se soit ainsi répandue en menaces. Raquillet se trompe ; rien dans ses allures ne justifie les intentions qu'il lui prête.

BARBIER, *dubitatif.*

Rien... rien... L'as-tu vue tout à l'heure, quand elle servait le thé ? Elle avait un singulier regard en dessous, pas franc, que je ne lui connaissais pas.

MADAME BARBIER.

Elle a toujours été un peu sauvage. Depuis vingt-cinq ans qu'elle est chez nous, rarement nous avons assisté à une explosion de ses sentiments. Ils ne s'échappent pas de son « en-dedans », comme elle dit elle-même.

BARBIER.

Voilà précisément ce qui m'inquiète. Je préférerais une nature ouverte. On saurait à quoi s'en tenir. Tandis que nous sommes sur le qui-vive. Si tu crois que nous allons pouvoir dormir tranquilles, à présent.

MADAME BARBIER.

Peut-être les paroles de Catherine ont-elles été inexactement rapportées.

BARBIER.

N'épiloguons pas. Il est parfaitement possible que cette fille... primitive, tu l'as dit, soit conduite, par un des deux ou trois sentiments qui la gouvernent, à se faire justice soi-même.

MADAME BARBIER.

Sais-tu que tu n'es guère rassurant ?

BARBIER, *nettement.*

J'observe. Certainement, depuis qu'elle a reçu cette lettre, elle n'est plus la même. Il faudrait être aveugle pour ne s'en être pas aperçu.

MADAME BARBIER.

Tu n'en as jamais fait la remarque.

BARBIER.

C'est que des indices ne me suffisaient pas. Je voulais une certitude. J'ai bien peur qu'elle ne nous fourre dans de beaux draps !

MADAME BARBIER.

Si tu l'interrogeais... adroitement ?

BARBIER.

J'y songeais. Je vais l'appeler.

On sonne.

MADAME BARBIER.

Ce sont eux... Ah ! je n'ai plus de jambes !

Elle s'effondre sur une chaise.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE.

Les v'la... Faut-y que j'aille ouvrir ?

BARBIER, *vivement.*

Non, non... Laisse-moi... Reste auprès de madame Barbier... qui a besoin de toi...

MADAME BARBIER.

Conduis-les au pavillon, dans le jardin.

Barbier sort.

SCÈNE V

MADAME BARBIER, CATHERINE

MADAME BARBIER, *prenant les mains de Catherine.*

Ah! ma pauvre fille...: tu ne me quittes pas, hein?

CATHERINE.

Faudrait p't'être que j'aide à les installer?

MADAME BARBIER.

Non, ils ne sont pas nombreux... trois seulement... Seigneur Dieu! les voilà qui passent... Ne regarde pas... (*Successivement devant chaque fenêtre, au fond, passent M. Barbier, dont on ne voit que la calotte grecque, et trois casques à pointes*). Notre rôle à nous est de demander à la religion les inspirations, les consolations, qu'elle ne refuse jamais aux affligés... Elle nous enseigne le pardon des offenses avant tout. On te dit cela, n'est-ce pas, à la messe, chaque dimanche? Il faut obéir...

CATHERINE.

Mais... je vous ai toujours obéi.

MADAME BARBIER.

Tu ne me comprends pas. Oui, tu nous es dévouée...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BARBIER

BARBIER, *rentrant, très affairé.*

Vite... Ils sont en train de se nettoyer... Ils veulent dîner dans une heure... Mais ils demandent, en attendant, une légère collation .. Oui... Il y en a un, le sous-officier, qui s'exprime en assez mauvais français... j'ai cru comprendre... As-tu quelque chose à leur servir ?

MADAME BARBIER, *réfléchissant.*

Ma foi...

CATHERINE.

Y a la pâtisserie que j'ai faite hier.

MADAME BARBIER.

Tiens! c'est juste...

BARBIER, *avec un sourire forcé.*

Mais oui, très bonne idée... (*Pendant que Catherine remonte au buffet, bas à sa femme.*) Malheureuse! y penses-tu ?

MADAME BARBIER.

Quoi donc ?

BARBIER.

Tu n'as pas remarqué son empressement à offrir le gâteau?

MADAME BARBIER.

Eh! bien?

BARBIER.

Si elle l'avait empoisonné! Elle l'a préparé hier, c'est-à-dire lorsque la nouvelle de l'occupation était déjà connue.

MADAME BARBIER.

C'est vrai... Il est empoisonné.

BARBIER.

Fais semblant de le porter aux soldats... et jette-le dans les cabinets.

CATHERINE, *redescendant.*

Faut-y leur donner tout ?

MADAME BARBIER, *lui enlevant vivement l'assiette des mains.*

Je ne sais pas... je vais voir... leur demander moi-même.

CATHERINE

Pendant que j'apprêterai leur dîner?

BARBIER.

Non... C'est aussi madame Barbier qui s'en occupera. Dans des circonstances pareilles, tout le

monde doit mettre la main à la pâte. Il n'y a plus ni servante ni maîtresse ; il n'y a que des Français devant l'étranger. (*Remontant avec madame Barbier, à mi-voix.*) Laisse-moi seul avec elle, je vais la sermonner.

Madame Barbier sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins Madame Barbier.*

BARBIER.

Approche, ma fille... Nous comprenons, personne ne comprend mieux que nous, ce que peut avoir de pénible pour toi la vue des gens que nous sommes obligés de recevoir. Aussi sommes-nous d'accord, madame Barbier et moi, pour t'épargner un spectacle qui réveille en toi de douloureux souvenirs. Nous partagerons tes fatigues, nous te seconderons dans ton service, de façon que tu n'aies pas à subir un contact dont tu souffrirais trop... ou qui pourrait t'exposer à de coupables tentations.

CATHERINE.

Des tentations ?... Quelles tentations ?

BARBIER.

En revanche, nous te demandons de ne pas trahir la confiance que nous plaçons en toi. C'est à un membre de ma famille que je m'adresse... C'est à ses sentiments de vieille affection pour nous que je

fais appel. Il ne s'agit pas d'une domestique quelconque, que j'eusse pu soustraire en l'éloignant aux mauvais conseils de la haine. Vingt-cinq ans de soins, de dévouement en des circonstances inoubliables, t'ont donné des droits que nous ne méconnaîtrons jamais.

CATHERINE, *dont l'émotion fait cligner les yeux.*

Pourquoi que vous me dites ça... j'ai fait que mon devoir.

BARBIER.

J'étais sûr, parlant à ton cœur, d'en être entendu. Accepte donc, comme nous les acceptons, les décrets de la Providence. La guerre, vois-tu, ce fléau des peuples, a des lois implacables. Elle prend les fils, les maris, les frères. (*Catherine pleure dans son tablier*). Suis-je sûr moi-même que mes deux filles, celles que tu as élevées, oui, ne sont pas veuves aujourd'hui? Suis-je sûr que le sang de mes deux gendres n'a pas coulé? Et cependant, tu le vois, je me contiens; je sais faire ce sacrifice à mon pays. (*Les pleurs de Catherine redoublent*). Fais taire ta douleur. Ne t'abandonne pas à des désirs de vengeance périlleux pour tes vieux maîtres comme pour toi. Ah! si nous étions les plus forts, je n'hésiterais pas à te dire: Vas-y hardiment! Mais nous sommes aux mains du vainqueur. Un éclat exposerait ta vie, la nôtre, inutilement. Mets donc dans ta sévérité plus de reproches que de menaces. Montre-leur, sans bravade, que tu gardes pieusement la mémoire de ton frère. Le deuil se porte bien moins dans les habits que dans le cœur, va... Est-ce que tu ne

pourrais pas, tout au moins dans ta coiffure... un peu de blanc?... J'en parlerai à madame Barbier. On ne saurait trop, vois-tu, tout en ménageant les convenances et en faisant la part du sentiment, user de précaution vis-à-vis d'un ennemi qui vous tient à sa merci. Regarde-moi. Tu nous aimes bien ?

CATHERINE.

C'est-y vous qui demandez ça!

BARBIER.

Alors, sèche ces yeux-là... Déride-toi... Ah! encore un mot. Les photographies de l'artilleur, ton frère, sont toujours accrochées dans ta chambre?

CATHERINE.

Oui.

BARBIER.

Eh! bien, il faut, pour un temps, les faire disparaître. (*Mouvement de Catherine.*) Je ne te demande pas de t'en séparer. Je ne veux pas qu'on puisse voir dans leur étalage... un défi, une provocation de... mauvais goût. Va les cacher, ma fille...

Il la pousse doucement vers la gauche.

SCÈNE VIII

BARBIER, MADAME BARBIER, *laquelle rentre juste au moment où Catherine sort.*

MADAME BARBIER.

Eh ! bien ?

BARBIER.

Un mouton ! On fera d'elle ce qu'on voudra par la douceur, la persuasion... Je n'ai eu qu'à lui dire qu'elle était de la famille pour que la raison prît le dessus.

MADAME BARBIER.

Ah ! je respire !...

BARBIER.

J'ai même obtenu d'elle qu'elle portât un deuil plus décent, plus en rapport avec notre situation. C'est affaire à toi. Mais vraiment ce bonnet noir... Il n'y manque qu'une cocarde tricolore.

MADAME BARBIER.

C'est égal, j'ai eu tort, je crois, de lui dire que nous n'en avions que trois à loger. Un plus grand nombre l'aurait retenue davantage.

BARBIER.

Oh ! je suis bien rassuré... Sais-tu ce qu'elle fait en ce moment ? Elle enlève des murs de sa chambre les portraits de son frère. Il était compromettant pour la maison, celui-là. A propos... Les autres ?

MADAME BARBIER.

Ils se promènent là, dans le jardin, sous les fenêtres, en attendant le dîner.

BARBIER.

Tu ne crains pas qu'ils s'impatientent ?

MADAME BARBIER.

On pourrait leur porter une bouteille de vin.

BARBIER.

C'est cela. J'y vais. (*Il va au buffet prendre une bouteille et trois verres.*)

MADAME BARBIER.

... Pendant que je mettrai le couvert dans leur chambre. (*Elle va ouvrir la porte à Barbier dont les mains sont embarrassées et revient au buffet d'où elle tire de la vaisselle et du linge.*) Qu'est-ce que fait cette Catherine, qu'elle ne redescend pas ? (*Barbier rentre précipitamment, défait, et se laisse tomber sur une chaise près de la porte.*)

MADAME BARBIER, *se retournant au bruit.*

Eh ! mon Dieu ! mon pauvre homme, qu'est-ce que tu as ?

BARBIER, *s'étranglant.*

J'ai... j'ai... que, sans moi... elle en tuait un... là, sous mes yeux.

MADAME BARBIER.

Catherine ?

BARBIER.

Ta Catherine, oui. Je n'ai plus une goutte de sang

dans les veines... Heureusement, les Prussiens avaient le dos tourné... Ils n'ont rien vu. Et mon apparition a arrêté le bras de cette malheureuse.

MADAME BARBIER.

Ah ! nous en mourrons ! Mais explique-moi...

BARBIER.

Voilà. Je sortais juste comme les trois hommes passaient sous la fenêtre de Catherine. L'un d'eux, le sous-officier, était même baissé pour cueillir une fleur. J'ai l'idée (il y a une Providence !), j'ai l'idée de lever les yeux... Qu'est-ce que je vois ? Catherine soulevant un des pots de fleurs qui sont sur sa croisée ! Mon regard l'a clouée... Mais dix secondes plus tard le Prussien était assommé.

MADAME BARBIER.

Ah ! le ciel nous abandonne, décidément !

BARBIER.

Gardez-donc des domestiques vingt-cinq ans !

MADAME BARBIER.

Que faire ?... Que faire ?

BARBIER.

C'est une bûche. Il faut renoncer à lui faire entendre raison. Autant parler à cette table. Si tu l'avais vue tout à l'heure, quand je m'adressais à son cœur : elle n'a pas bronché. « Oui, non » ; impossible de tirer d'elle autre chose. Elle a son idée ; elle n'en démordra pas. C'est un monstre de dissimulation. Elle abrégera notre existence de vingt ans !

MADAME BARBIER.

De plus de vingt ans.

BARBIER.

Je comprendrais, à la rigueur, son excitation, si c'était le meurtrier de son frère que nous logions. Mais n'est-il pas stupide de vouloir rendre responsables de sa mort les trois soldats qu'on nous a envoyés? Sapristi! on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs! Mais allez lui faire comprendre ça!

MADAME BARBIER.

Il faut cependant prendre un parti.

BARBIER.

Un parti... il n'y en a qu'un; nous relayer auprès d'elle jour et nuit; ne jamais la laisser seule. Pour commencer, nous allons la faire coucher ici. Nous l'aurons sous la main. (*La nuit a peu à peu envahi la pièce; madame Barbier en se levant renverse sa chaise; Barbier sursaute et se retourne.*) Tu m'as fait peur! C'est bête aussi de demeurer sans lumière... (*Il frissonne.*) C'est comme une cave, cette grande chambre...

MADAME BARBIER.

Je vais allumer... Ecoute... Elle descend... Ne la brusque pas. Je t'en prie, sois prudent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE, *une lampe d'une main, un petit cadre de l'autre qu'elle éclaire en le montrant à madame Barbier.*

C'est tout de même ça des uniformes comme eux n'en ont pas !

MADAME BARBIER.

Tu te montes la tête, ma fille... Sois donc raisonnable.

CATHERINE.

Quand je l'compare à ces Mandrins-là !...

BARBIER, *véhément.*

Catherine... nous ne vous laisserons pas insulter des gens... qui peuvent vous entendre... Tenez votre langue ou sinon...

CATHERINE.

Bon, bon... (*Elle met le portrait dans son corsage.*)

BARBIER.

Ce n'est pas tout. Il faut que tu cèdes ta chambre... Ils l'exigent.

CATHERINE.

Ma chambre ?

MADAME BARBIER.

Là... là... ne te fâche pas. Tu coucheras à côté de nous, ici. N'y seras-tu pas bien ? Tu vas descendre ta literie.

2.

CATHERINE.

Oh ! un matelas par terre... pour moi...

MADAME BARBIER.

Comme tu voudras. Dans un temps comme celui que nous traversons, vois-tu, les honnêtes gens ont besoin de vivre rassemblés, de se sentir les coudes... On est plus forts pour résister. Fais aussi un paquet de tes affaires. Nous leur trouverons une place provisoire (*Appels et bruit au dehors.*) Ah ! ils veulent dîner.

CATHERINE.

Je vas les servir.

MADAME BARBIER.

Non ; c'est moi qu'ils réclament. Occupe-toi de ton déménagement (*Au fond.*) Je vais mettre leur couvert (*Ouvrant la porte.*) Tiens, monsieur Barbier, voici justement M. Raquillet qui vient te tenir compagnie. Entrez donc. Mais non, vous ne nous dérangez pas. (*Elle s'efface pour laisser passer Raquillet et sort ; Catherine referme la porte et sort à gauche.*)

SCÈNE X

BARBIER, RAQUILLET

RAQUILLET.

Eh ! bien... Etes-vous satisfait des vôtres ?

BARBIER.

Mon Dieu... Et vous ?

RAQUILLET.

Moi, pas mécontent... Je vendaille... Ils paient tout ce qu'ils prennent ; et ce sont de rudes fumeürs! Imaginez-vous, il m'en arrive un... un gros papa, qui voulait m'acheter du papier à lettre pour écrire chez lui. Je lui ai dit : « Pardon, est-ce le soldat qui s'adresse à moi ou bien le père de famille ? C'est le père de famille, n'est-ce pas ? Alors, gardez donc votre argent. » Un homme en vaut un autre. Ce n'est pas de leur faute s'ils sont Allemands... Ils ont femmes et enfants comme nous... Si on ne s'entr'aidait pas...

BARBIER.

Rien de nouveau dans la ville ?

RAQUILLET.

Non... Ah! si... Une proclamation de l'état-major va être affichée, avertissant les habitants des maisons où l'on aura, par ressentiment, tué ou blessé des personnes appartenant aux troupes de Sa Majesté le Roi, qu'ils seront passés par les armes et que leur maison sera brûlée.

BARBIER.

Et ils feraient ce qu'ils disent ?

RAQUILLET.

Je vous le promets. J'ai tout de suite pensé à vous.

BARBIER.

Hein ?

RAQUILLET.

Catherine... L'épicier m'a confirmé le propos qu'elle a tenu chez lui... Avez-vous réfléchi?

BARBIER.

Mais je ne fais que ça! Voyons, vous êtes notre ami, notre vieil ami... Que me conseillez-vous ?

RAQUILLET.

De la flanquer à la porte — sans un pli !

BARBIER.

Cela, jamais! Vous savez bien ce qu'a fait Catherine pour nous. Elle avait quinze ans lorsqu'elle est entrée à notre service; elle en a quarante aujourd'hui. Nous n'avons jamais eu un reproche à lui adresser. C'est l'honnêteté même. Et dévouée! Elle a élevé nos deux filles; elle en a sauvé une... Je sais ce que nous lui devons. Elle a passé les nuits pendant deux mois, à mon chevet, quand j'ai eu cette pleurésie... Sans doute, depuis la mort de son frère, elle est tout autre... Mais c'est un moment critique... un état provisoire... Nous la surveillerons. Il ne traîne pas d'armes ici... Toutes sont enfouies depuis que le département est envahi. On ne tue pas comme ça les gens, avec...

RAQUILLET.

Oh! un manche à balai, un couteau de cuisine, n'importe quoi. La vengeance ne s'embarrasse pas des moyens. Moi, vous savez, je vous parle en voisin,

tout à fait désintéressé... quoique... si votre maison brûlait... hé ! hé !... avouez que ce serait désagréable pour moi. J'aurais des chances d'être entamé. La question est délicate. Il ne faut pas toujours penser qu'à soi. Enfin, si vous répondez de Catherine.

BARBIER, *perplexe.*

J'en réponds... sans en répondre... Ce que vous me dites là... Chut, la voici ; parlons d'autre chose. (*Catherine entre, traînant un matelas plié en deux et dans lequel sont roulés draps, couvertures, oreiller, etc. Elle fait rapidement son lit par terre.*) Est-ce que... est-ce qu'ils prennent beaucoup chez vous ?

RAQUILLET.

A crédit ?

BARBIER.

Non ; je vous demande s'ils sont exigeants, s'ils se font servir ou bien s'ils se servent eux-mêmes.

RAQUILLET.

Oh ! je n'ai pas à me plaindre. J'ai un officier... très bien.... parlant le français comme vous et moi... Bon musicien avec cela, ce qui ne gâte rien. (*Avec une nuance de mépris.*) Vous n'avez qu'un sous-officier, vous ?

BARBIER, *piqué.*

Un sous-officier... porte-épée — et deux soldats.

RAQUILLET.

Eh ! bien, avais-je raison de vous dire qu'un gradé ?...

BARBIER.

Certes, et nous vous remercions. Ne voulait-il pas, par complaisance, qu'on donnât de la paille à ses hommes ? C'était assez bon pour eux, disait-il. Mais nous avons tenu à ce qu'ils eussent des lits. Il faut se mettre à leur place. Quand on a supporté leurs fatigues, on n'est pas fâché, n'est-ce pas ?... (*Catherine sort.*)

RAQUILLET.

Absolument. C'est donc pour cela que Catherine va coucher par terre ?...

BARBIER.

Pour cela, oui... et aussi parce que, de cette façon, nous ne la perdons pas de vue. Nous nous entourons de précautions. Si un malheur arrive...

RAQUILLET.

Un malheur... Dites une catastrophe. Si, non satisfaits de vous avoir fusillés tous les trois, ils m'incendient...

BARBIER.

Alors, vous croyez, vraiment, que ma conduite ?...

RAQUILLET.

Est jugée dans le quartier très sévèrement, je ne vous le cache pas. C'est au point, ma foi, je l'avoue, que j'ai cru prudent de donner le change sur vos véritables intentions.

BARBIER.

Comment cela ?

RAQUILLET.

A tout hasard, et grâce à l'obligeance de l'officier que je loge, je me suis procuré un sauf-conduit pour Catherine. Si vous jugiez son renvoi nécessaire, vous n'auriez qu'à me faire signe. Son départ ne souffrirait ni retard, ni difficultés d'aucune sorte.

BARBIER.

Ah!... Et... Vous l'avez là, ce... sauf-conduit?

RAQUILLET.

Oui; au fait... je puis bien vous le remettre. Ça n'engage à rien. Si vous ne l'utilisez pas, vous me le rendrez. (*Catherine rentre, traînant une malle.*) Bonsoir; cette journée m'a brisé, je vais me coucher.

BARBIER, *le reconduisant.*

Je crois bien que nous en ferons autant quand nos soldats auront dîné. Allons, bonne nuit... (*Le retenant, au seuil, par sa poignée de mains.*) Vous savez... merci, nous n'oublierons jamais...

RAQUILLET.

Vous plaisantez! De rien... de rien... (*Il sort.*)

SCÈNE XI

BARBIER, CATHERINE, *puis* MADAME BARBIER

Barbier regarde alternativement le sauf-conduit et Catherine occupée à inventorier sa malle ..

CATHERINE.

Comme ça, y n'a qu'un officier, m'sieu Raquillet?

BARBIER.

Oui.

CATHERINE.

C'est cor trop d'un.

BARBIER, *redescendant.*

Voyons, qu'est-ce que tu as encore à bougonner.

CATHERINE, *baissée sur sa malle, se redressant, colère.*

J'ai... j'ai... qu'ça peut pas durer... que j'suis pus rien ici, moins qu'une bête... J'ai qu'not dame s'fatigue, qu'a va, qu'a vient, pour les servir, tout comme si j'étais pas là. C'est-y donc que l'monde est renversé à c't'heure, que c'est la maîtresse qu'est la domestique ? A-t-on jamais vu ça ? (*Sur un geste de Barbier.*) Non, à la fin, j'peux pas tenir ma langue ; y m'semble qu'a m'étranglerait si je la crachais pas !

BARBIER.

Catherine !

CATHERINE, *attendrie.*

Ben oui, là... ça m'fait de la peine... une grosse peine... de voir ces brigands-là chez nous...

MADAME BARBIER, *entrée sur ces paroles.*

Veux-tu bien te taire !

BARBIER.

Elle ne sera contente que quand elle nous aura fait massacrer.

CATHERINE, *poursuivant.*

' le cœur gros de penser... à tout le mal... qui

m'ont fait... Mais c'est-y une raison pour me laisser là comme une empotée pendant que vous trôlez tous les deux? A quoi que j'sers ici... si c'est vous qui faites tout l'ouvrage? Vous payez-t'-y quelqu'un pour rien faire? Faut pas m'garder si vous avez pas besoin de moi... J'mange pas le pain que je gagne pas.

MADAME BARBIER.

Voyons, sois raisonnable... Nous ne sommes pas encore organisés... Demain, chacun aura sa tâche... toi comme nous. Ne songeons, pour le moment, qu'à nous reposer.

CATHERINE.

Oh! moi... j'vas m'étendre tout habillée... Est-ce qu'on sait jamais, avec des locataires comme ça... Voulez-vous que j'me couche en travers de votre porte? Au moindre bruit, j'serais debout. (*Elle remonte.*)

MADAME BARBIER.

Non... Merci...

BARBIER, *bas.*

Elle manigance quelque chose. C'est pour tromper plus rapidement notre surveillance qu'elle reste vêtue.

MADAME BARBIER.

Ne la quittons pas.

CATHERINE, *mettant un bonnet de nuit.*

C'est-y que vous ne vous mettez pas au lit?

BARBIER.

Tout à l'heure... Quelques petits drapeaux à planter... (*Il met la carte sur la table et s'assied d'un côté, madame Barbier de l'autre.*)

CATHERINE, *se couchant.*

Ben alors, bonne nuit.

MADAME BARBIER.

Bonne nuit, Catherine.

BARBIER, *bas, par-dessus la table.*

Elle dissimule... Elle est rudement forte !

MADAME BARBIER.

Si nous la laissions seule, dans cinq minutes elle serait chez les Prussiens.

BARBIER.

As-tu enfermé les couteaux de cuisine ? C'est une idée de Raquillet.

MADAME BARBIER.

Tout... jusqu'au tourne-broche.

BARBIER.

Assez d'objets peuvent devenir, entre ses mains, des armes terribles... Un chandelier, par exemple ; il faudra cacher aussi nos chandeliers massifs. Raquillet a raison... Ce ne sont jamais les instruments du crime qui manquent... Pour qu'il ait dit cela... ayant l'oreille du quartier comme il l'a...

MADAME BARBIER, *penchée vers lui.*

Est-ce qu'il a encore entendu quelque chose?

BARBIER, *se rapprochant.*

On ne parle rien moins que de nous dénoncer aux autorités allemandes! (*Geste de stupeur de madame Barbier, aussitôt réprime par Barbier, qui met un doigt sur sa bouche.*) Va voir, tout doucement, si elle est endormie. (*Madame Barbier va sur la pointe des pieds jusqu'au lit de Catherine, se penche sur elle et revient avec les mêmes précautions.*)

MADAME BARBIER.

Elle dort... Tu disais?...

BARBIER.

Que c'est maintenant le quartier qui nous somme de prendre une détermination. Raquillet avait délégation des voisins pour m'en avertir... Il ne l'a pas avoué... par délicatesse... mais c'est clair.

MADAME BARBIER.

Je ne comprends pas...

BARBIER.

Eh! bien, tu vas comprendre... Si tu avais lu les affiches qui s'étalent sur tous les murs, tu saurais que les maisons où des soldats de Sa Majesté auront été maltraités, seront brûlées, outre la répression sans glante promise aux coupables et à leurs complices. (*Madame Barbier s'assoit, atterrée.*) Je n'exagère donc pas en disant que nous tenons entre nos mains le sort du quartier, car de notre maison l'in-

cendie peut s'étendre aux immeubles voisins, menacer la ville tout entière... Comment, après cela, s'étonner que nous ayons tout le monde contre nous?

MADAME BARBIER.

Mais Raquillet t'a donné un conseil...

BARBIER.

Sans doute... et le seul qu'il faille suivre.

MADAME BARBIER.

C'est?

BARBIER.

C'est... de renvoyer Catherine.

MADAME BARBIER, *debout.*

Renvoyer Catherine! Y penses-tu, M. Barbier? Une fille prête à donner sa vie pour nous si nous la lui demandions.

BARBIER.

A charge de revanche, alors? Merci.

MADAME BARBIER.

La maison sans Catherine! Mais les gens qui réclament son renvoi seraient les premiers ensuite à nous le reprocher.

BARBIER.

Ah! Parbleu!... Je sais bien que nous ne la remplacerons jamais. Mais il ne faut pas nous arrêter à cette considération égoïste. Nous avons charge d'âmes.

MADAME BARBIER.

Et si elle refusait de quitter Versailles?... ah!

BARBIER.

Elle nous est trop dévouée... elle nous aime trop... pour nous faire cette peine.

MADAME BARBIER.

Enfin, t'es-tu demandé où elle irait, la malheureuse ?

BARBIER.

Là, nous perdons le droit d'intervenir... En Normandie, sans doute, son pays.

MADAME BARBIER.

A travers les lignes prussiennes ?

BARBIER.

Avec un sauf-conduit.

MADAME BARBIER.

Mais l'a-t-elle, ce sauf-conduit ?

BARBIER, *le tirant de sa poche.*

Elle l'aura. Tiens.

MADAME BARBIER.

Mais comment te l'es-tu procuré ?

BARBIER.

Est-ce que Raquillet ne pense pas à tout ? C'est notre Providence.

MADAME BARBIER.

Non, non... Nous ne pouvons pas.

BARBIER.

Alors, tu préfères qu'on nous dénonce? Permets-moi de trouver que tu disposes bien légèrement de deux existences... Catherine ne nous est de rien, somme toute. Nous lui avons toujours payé régulièrement ses gages; elle nous doit vingt-cinq ans de tranquillité... Elle a été malade, elle aussi... Rarement, c'est vrai... A-t-elle jamais manqué de soins? Nous sommes quittes.

MADAME BARBIER.

C'est une mauvaise action... On a donné aux paroles prononcées par Catherine une portée qu'elles n'ont pas... mon cœur me le dit.

BARBIER.

Parce que, comme toutes les femmes, tu fourres le sentiment où il n'a que faire. Mais je veux bien abonder dans tes scrupules. On a exagéré. Bien. Le feu couve, il n'est pas éteint. Suppose que ces soldats... privés de tout, de tout, depuis longtemps, aient la fantaisie de prendre... avec Catherine... certaines privautés... ah! tu n'avais pas songé à cela... Voilà le feu ranimé... Un malheur, vois-tu, est trop vite arrivé pour que des mesures préventives ne constituent pas un devoir.

MADAME BARBIER.

Je suis, en tout cas, sans courage, pour lui annoncer ta résolution.

BARBIER.

Je m'en charge. Je n'ai pas l'intention de passer deux nuits comme celle-ci.

MADAME BARBIER.

Tu voudrais... comme ça... tout de suite?...

BARBIER.

Non, mais demain matin, au petit jour... Il est bon qu'on ait, dans le quartier, la certitude de son départ, qu'on la voie s'en aller...

MADAME BARBIER.

Donne-lui au moins le temps de se préparer.

BARBIER.

Au contraire, le moindre délai peut avoir des conséquences désastreuses. Il vaut mieux, je crois, qu'elle trouve, au saut du lit, ses affaires toutes prêtes. Elle n'aura ainsi aucun prétexte pour demeurer.

MADAME BARBIER.

Ce serait donc moi qui ferais sa malle?

BARBIER.

Pourquoi une malle? Pour l'encombrer?... Un petit paquet, contenant les objets de première nécessité, me paraît suffisant... Tu sais d'ailleurs, mieux que moi, ce qu'il faut qu'elle emporte... Allons, aide-moi... (*Il s'approche de la malle, la prend par une poignée, attend que madame Barbier, après une courte hésitation, vienne saisir l'autre. Et tous deux, avec précaution, apportent la malle près de la table sur laquelle Barbier étend une serviette, pendant que sa femme lève le couvercle*). Une robe, un jupon, un peu de linge... c'est l'important, n'est-ce pas?

MADAME BARBIER, *tirant une robe de la malle.*

Voici la robe; c'est celle que je lui ai donnée dernièrement.

BARBIER.

On t'a vue la porter dans Versailles ?

MADAME BARBIER.

Oui.

BARBIER.

Une autre, alors. Elle indiquerait que Catherine sort de chez nous... s'il lui arrivait malheur avant d'avoir gagné au large. (*Devant un jupon qu'elle lui présente et qu'il met dans la serviette.*) Le jupon, si tu veux... (*Devant une robe.*) et cette robe-là si elle ne t'a pas appartenu. (*Il la met dans la serviette.*)

MADAME BARBIER.

Du linge.

BARBIER *l'examinant.*

A ses initiales? Bien.

MADAME BARBIER.

Mon vieux châle... Je le mettais si rarement...

BARBIER, *l'écartant.*

Inutile... Inutile... Il ne reste rien au fond de la malle, qui puisse nous attirer des désagréments?

MADAME BARBIER.

Non. Vois.

BARBIER, *après avoir exploré la malle.*

Et ça?... Une aigrette d'artilleur. Celle de son frère... (*Il la met dans le paquet*)

MADAME BARBIER.

Tu ne crains pas, si on la trouvait dans son paquet?...

BARBIER.

Quoi?... Nous n'avons pas le droit de garder un souvenir de son frère... auquel elle tient, certainement.

MADAME BARBIER, *penchée à son tour sur la malle.*

Oh!... Barbier... Barbier...

BARBIER.

Qu'est-ce encore?

MADAME BARBIER, *coiffant son poing d'un petit bonnet d'enfant.*

Regarde... Tu ne le reconnais pas? Les bonnets des petites!... Elle les a conservés... Il y a vingt ans qu'ils sont au fond de sa malle... Pauvre fille!... Elle les aimait tant... Ah! je croyais bien qu'elle ne nous quitterait jamais!

BARBIER.

On ne commande pas aux événements... C'est tout, n'est-ce pas? (*Il noue les quatre coins de la serviette.*) Maintenant, je vais la réveiller.

MADAME BARBIER, *lui barrant le chemin.*

Une dernière fois... monsieur Barbier...

BARBIER.

Je te le répète : c'est une question de vie ou de mort. Chef de famille, je connais mon devoir. (*Il passe, s'approche du lit, suivi par sa femme.*) Catherine... (*Elevant la voix.*) Catherine... (*Catherine se réveille en sursaut et regarde autour d'elle avec effarement.*) C'est nous...

CATHERINE.

C'est-y que vous êtes déja levés ?

BARBIER.

Oui, nous avons mal dormi... tourmentés... une mauvaise nouvelle.

CATHERINE, *assise de biais, sur son lit.*

On vous a fait des misères ?

BARBIER.

Des misères... non... de la peine, beaucoup de peine... en nous forçant à prendre un parti qui nous fend le cœur... à madame Barbier... à moi... crois-le bien... (*Madame Barbier s'essuie les yeux.*)

CATHERINE, *debout.*

C'est donc pour ça que madame pleure ?

MADAME BARBIER, *allant à elle, lui prenant la main.*

Sois sûre que nous avons tout fait avant d'en venir à cette extrémité... C'est la mort dans l'âme, la main forcée...

BARBIER.

La main forcée, c'est le mot... C'est le quartier qui le veut.

CATHERINE, *ahurie.*

Y veut quoi, l'quartier?

BARBIER, *après avoir attendu que sa femme répondît.*

Que... nous nous séparions de toi... (*Sur un geste de Catherine.*) momentanément.

CATHERINE, *les bras tombés.*

C'est possible!

MADAME BARBIER.

Mais aussi quelle imprudence! Aller dire partout que si les Prussiens te tombent sous la main tu leur feras passer le goût du pain... Est-ce qu'on raconte ces choses-là?... Ta menace a été répétée, commentée, et, à l'heure qu'il est, tous nos voisins, pour éviter des représailles qui seraient terribles, exigent ton départ... Ce n'est pas nous qui te renvoyons...

CATHERINE.

Ah! tant mieux...

BARBIER.

Nous rendons un hommage solennel à tes qualités, à ton zèle, à ton attachement... J'ai des relations... Si jamais je peux te faire obtenir un de ces prix qu'on accorde aux vieux, aux honnêtes serviteurs... compte sur moi... Mais il serait inutile d'insister pour nous faire revenir sur une détermination irrévocable (*Catherine se met à sangloter.*) Madame Barbier a fait un petit paquet des choses indispensables qui ne t'embarrasseront pas... Le reste te parviendra

par nos soins, dès que les communications seront rétablies.

MADAME BARBIER.

Avec ce sauf-conduit qu'on nous a procuré pour toi, nous allons te remettre un peu d'argent...

CATHERINE, *à travers ses larmes..*

J'en ai pas besoin... J'ai des économies...

BARBIER, *bas à sa femme.*

N'insiste pas. Tu la froisserais.

CATHERINE.

Du moment que je suis un danger pour vous, j'ai qu'à m'en aller... Je ne vous en veux pas... Je comprends ça... je comprends ça... (*Elle ôte son bonnet de nuit.*)

BARBIER.

Tu es une brave fille... Tu vas retourner chez toi, n'est-ce pas? Tu traverseras les lignes prussiennes. Laisse-moi t'adresser une prière. Il faut me promettre de te conserver pour nous, de ne pas commettre d'imprudences, surtout dans ces parages où nous sommes connus, où tu pourrais nous faire un tort extrême, sinon mettre nos jours en péril. Tant que tu ne seras pas loin, bien loin d'ici, ta destinée est, pour ainsi dire, liée à la nôtre. Nous espérons que tu ne l'oublieras pas... que tu puiseras dans cette idée la force de contenir tes sentiments comme je contiens les miens.

CATHERINE, *dont les sanglots redoublent.*

J'ai... jamais... fait... de tort... à personne!...

BARBIER.

Nous en sommes convaincus. Tu emportes toute notre estime... Si les gens qui demandent ton éloignement te connaissaient comme nous te connaissons... ils se montreraient moins ardents contre toi... Il faut leur pardonner... L'occupation est trop pénible aux cœurs vraiment français pour ne pas excuser les défaillances...

MADAME BARBIER.

Apprête-toi, ma fille. Mieux vaut, je crois, te mettre en marche au petit jour, pour moins de fatigue.

BARBIER.

Si tu pouvais même t'en aller avant le réveil des Prussiens, tu t'épargnerais la vue... désagréable... de ceux qui sont la cause de ton départ... Va-t'en plutôt sur un bon souvenir, celui de notre sincère affection.

CATHERINE, *s'habillant machinalement.*

Qui... qui... que vous allez prendre pour me remplacer?...

MADAME BARBIER.

Personne.

BARBIER.

Ta place restera vide à notre foyer, je t'en donne l'assurance.

CATHERINE.

Alors, ça me console un peu... Mais c'est pour

me faire plaisir que vous dites ça... Vous pouvez pas rester seuls, sans servante... V's en aurez une autre... qui saura rien de vos habitudes, de la maison, et qui gaspillera... (*Elle se remet à pleurer.*) Ah! Jésus! Calamité!

BARBIER.

Voyons, voyons... des temps meilleurs reviendront... Voilà ton petit paquet... et puis ça... qu'on appelle un sauf-conduit et que tu présenteras à toute réquisition. Range-le bien. (*Catherine le met dans sa poitrine.*) J'espère qu'il lèvera toutes les difficultés que tu pourras rencontrer. Si cependant je me trompais (il faut tout prévoir), si tu jugeais que les explications qu'on te demande sont de nature à nous compromettre... peut-être serait-il préférable de ne pas te réclamer de nous, comprends-tu ? de laisser ignorer d'où tu viens, où tu as servi... Après la guerre, c'est autre chose; tu disposeras de nous à ta guise.

CATHERINE.

Vous êtes bien bons, merci.

MADAME BARBIER.

Que pouvons-nous faire encore pour toi ?... Cherche... Si c'est possible...

CATHERINE.

Dame!... j'serais bien contente, oh! là! bien... si...

LES BARBIER, *ensemble, perplexes.*

Si ?...

CATHERINE.

Si vous me permettiez de vous embrasser tous les deux, avant de partir... Y me semble que ça me portera bonheur... et qu'on se reverra.

MADAME BARBIER.

Ah! ma fille... Comment donc! (*Elle lui ouvre ses bras.*)

BARBIER.

Vrai! ça réjouit le cœur de voir qu'on n'a pas affaire à une ingrate. (*Il la reçoit à son tour dans ses bras.*)

MADAME BARBIER, *prêtant l'oreille.*

C'est la pluie qu'on entend tomber? *Elle remonte vers la fenêtre, l'ouvre.* Mais oui... (*à verse.*) Un temps à ne pas mettre un chien dehors.

BARBIER.

C'est la saison.

MADAME BARBIER, *à Catherine.*

Couvre-toi bien.

CATHERINE.

J'ai le châle que vous m'avez donné. (*Signes de Barbier à sa femme.*)

MADAME BARBIER, *gênée.*

Ah! oui, le châle...

BARBIER, *arrêtant du geste Catherine qui va ouvrir la malle.*

Si tu veux me croire... je ne te conseille pas... dans ton intérêt... C'est un mauvais vêtement pour

voyager en pays ennemi... On s'imaginera que tu caches des armes dessous... on te fouillera... tu sera inquiétée... Non, pas de châle... N'est-ce pas ton avis, madame Barbier?

MADAME BARBIER.

Peut-être... en effet... ton petit caraco suffira, va... (*Elle aide Catherine à s'en couvrir, pendant que Barbier lui donne son paquet.*) Au revoir... Le jour se lève... Eteins donc la lampe, monsieur Barbier. (*Elle accompagne Catherine jusqu'au fond où les arrête le cri de Barbier.*)

BARBIER.

Catherine! (*Il remonte*). Diable! j'allais oublier...

MADAME BARBIER.

Quoi donc?

BARBIER, *à Catherine.*

Une dernière recommandation. Tu as assisté à l'enfouissement de notre argent, de nos bijoux, de nos couverts... de tout ce que nous possédons de précieux... Ta discrétion nous est trop connue pour que nous en doutions... oh! nous n'en doutons pas... Mais l'ennemi emploie quelquefois, pour arracher un secret, des moyens violents, atroces, je dirai même indignes des peuples civilisés!... Pouvons-nous espérer en ta vaillance, en ton silence malgré tout?

CATHERINE.

J'en donnerai c'te main là à couper... et l'autre avec!

BARBIER.

Merci.

CATHERINE.

Moi aussi, au fait, j'oubliais quéque chose... Bonjour aux p'tites, et bonne chance chez elles — quand c'est que vous y écrirez?...

Elle sort, son paquet à la main, est arrêtée un moment sur le perron par une rafale, se retourne, fait encore un long signe aux Barbier et disparaît.

SCÈNE XII

M. *et* MADAME BARBIER, *puis* RAQUILLET

MADAME BARBIER, *refermant la porte.*

C'est le déluge.

BARBIER.

Il fera beau tantôt.

MADAME BARBIER.

C'est égal, elle a mieux pris la chose que je n'aurais pensé.

BARBIER.

Peut-être nous regrette-t-elle fort peu, au fond.

MADAME BARBIER, *piquée.*

Ce serait mal. Nous avons toujours été assez bons pour elle.

RAQUILLET, *entrant, au fond, en se secouant.*

Quel temps, mes amis! Eh bien, ça y est?.. Elle est partie.

BARBIER, *vivement.*

L'a-t-on vue?... Les voisins?...

RAQUILLET.

Enchantés! je vous apporte leurs félicitations. C'est un grand soulagement pour le quartier. On n'attendait pas moins de vous.

BARBIER.

Je sais sacrifier mes intérêts à mes devoirs.

MADAME BARBIER, *les yeux sur la première fenêtre où passent lentement, successivement, les trois casques prussiens qu'on revoit ensuite défiler à la seconde croisée.*

Regardez donc!... Est-ce possible?

RAQUILLET.

Quoi donc?

MADAME BARBIER.

Ils vont à l'exercice, d'un temps pareil?

RAQUILLET.

Parfaitement.

MONSIEUR ET MADAME BARBIER, *ensemble.*

Ah! les pauvres gens!

RIDEAU.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

TIERS ÉTAT

Représentée pour la première fois au Théâtre-Antoine, le 6 mai 1902.

De cette comédie il a été tiré à part dix exemplaires sur papier de Hollande.

DU MÊME AUTEUR

Le Calvaire d'Héloïse Pajadou, roman, 1 vol., *épuisé.*
Une vieille Rate, roman, 1 vol., nouvelle édition.
La Teigne, roman, 1 vol., *épuisé.*
Les Misères du Sabre, nouvelles, 1 volume.
Sous-Offs, roman, 1 volume.
Sous-Offs, Misères du Sabre et Procès de Sous-Offs, 1 vol., in-8° illustré, par Eugène Courboin.
Sous-Offs en Cour d'assises. Notes. Plaidoiries de MM[es] Tézénas et Millerand. Verdict. Bibliographie, 1 plaquette.
Les Emmurés, roman, 1 volume.
En Villégiature, nouvelles, 1 volume, *épuisé.*
Soupes, nouvelles, 1 volume.
La Colonne, roman, 1 volume.

THÉATRE

La Pelote, pièce en trois actes, en collaboration avec M. Paul Bonnetain.
Les Chapons, pièce en un acte, en collaboration avec M. Georges Darien.
La Cage, pièce en un acte.
La Clairière, pièce en cinq actes, en collaboration avec M. Maurice Donnay.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES

Tiers État

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902

PERSONNAGES

GEORGES D'AMBROVILLE,
37 ans. . . . . MM. Duмény.

M. BROCHARD. 50 ans . . . Antoine.

JEANNINE, 30 ans . . . . . Mmes Rosa Bruck.

MADAME D'AMBROVILLE,
60 ans. . . . . Délia.

JULIE. . . . . Barsange.

COLETTE, 10 ans. . . . . . La petite Quinault.

Un salon élégant, à Paris.

TIERS ÉTAT

SCÈNE PREMIÈRE

BROCHARD, JULIE. Brochard, 50 ans, moustaches, cheveux en brosse plus grisonnants que la moustache, qui grisonne à peine. Rondeur, bonhomie, santé. Il porte un costume d'automobiliste, casquette et manteau.

BROCHARD, *passant devant Julie, qui lui a ouvert la porte du salon.*

Bonjour, Julie. Madame est là ?

JULIE

Oui, monsieur.

BROCHARD

Encore couchée ?

JULIE

Oh ! non, monsieur. Il y a longtemps, au contraire, que Madame est levée.

BROCHARD

Tant mieux.

JULIE

Elle finit même de s'habiller pour sortir.

BROCHARD

Tant pis ! Moi qui venais... Et Colette accompagne sa mère ?

JULIE

Monsieur n'y pense pas ! C'est le jour d'anglais de Mademoiselle ; l'institutrice vient à dix heures. Pour rien au monde, Madame ne ferait manquer une leçon à Mademoiselle.

BROCHARD

Parbleu ! J'avais oublié... Pas de chance !

JULIE

Pour l'ordre et l'exactitude, on peut dire qu'il n'y en a pas beaucoup comme Madame.

BROCHARD

C'est vrai.

JULIE

Elle pense à tout. Monsieur ne se doute certainement pas de ce que fait Madame en s'habillant.

BROCHARD

Que fait-elle ?

JULIE

Elle fait réciter ses leçons à Mademoiselle.

BROCHARD

Voilà ce qui s'appelle, en effet, ne pas perdre son temps.

JULIE

Ah ! avec une mère comme Madame... et un tuteur comme Monsieur, si Mademoiselle n'est pas bien élevée...

BROCHARD, *avec fierté.*

Elle est bien élevée... Pour ça !

JULIE

Mademoiselle est née sous une bonne étoile, comme on dit.

BROCHARD

L'important, Julie, n'est pas toujours de naître sous une bonne étoile, mais d'y être conduit dès la plus tendre enfance.

JULIE

Et encore !

BROCHARD

Hein ?

JULIE

Je dis que l'âge n'y ferait rien... si l'on était sûr de l'étoile.

BROCHARD, *riant.*

Voilà !

JULIE

Monsieur n'est pas obligé de répéter à Madame tout ce que je lui dis... J'ai peut-être tort de bavarder.

BROCHARD

Mais non. Est-ce que je ne suis pas un peu de la maison ?

JULIE

Oh ! si. Et puis, monsieur est assez bon, assez généreux, pour qu'on lui parle franchement.

BROCHARD

La franchise a son prix.

JULIE

Je crois bien ! Mais madame exige d'autant plus de discrétion de ses femmes de chambre, qu'elle n'a rien à cacher; alors si elle savait...

BROCHARD

Elle ne saura pas, Julie. Soyez tranquille.

JULIE

Je vais avertir Madame que Monsieur est là.

BROCHARD

Dites-lui que je ne fais qu'entrer et sortir.

JULIE

Oui, monsieur.

BROCHARD

Et que si je la dérange en ce moment, je repasserai dans la journée.

JULIE

Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

BROCHARD, *puis* JEANNINE. Brochard après quelques pas dans le salon prend un journal sur la table, en fait sauter la bande et s'installe pour lire dans un fauteuil. Il n'entend pas entrer Jeannine, à laquelle il tourne le dos. Jeannine a 30 ans et ne les paraît pas. Elle est de visage aimable et reposé. Une bonne odeur de bourgeoisie émane de sa petite personne diligente et potelée. Toilette fort simple, mais où le goût le plus difficile ne trouvèrait rien à reprendre. Tout en Jeannine respire la sécurité dans l'aisance,

la régularité dans la vie et la sincérité dans les attraits. La couleur de ses cheveux est naturelle et son corsage n'induit pas plus en erreur que sa bouche. Elle est « dans ses meubles, » si l'on peut dire, des pieds à la tête.

JEANNINE, *derrière Brochard.*

Bonjour, mon ami.

BROCHARD, *se levant vivement.*

Oh ! pardon... Je ne vous avais pas entendue. (*Il lui embrasse la main.*)

JEANNINE

Je vous ai fait peur ?

BROCHARD

Si la joie fait peur, oui.

JEANNINE

Charmant !

BROCHARD

Vous allez mieux ? Cette migraine d'hier ?

JEANNINE

Dissipée, merci.

BROCHARD

Il n'y a, d'ailleurs, qu'à vous voir, si fraîche, si matinale, pour être entièrement rassuré.

JEANNINE

Ne dirait-on pas que j'ai l'habitude de faire la grasse matinée ?

BROCHARD

Ce n'est point ce que je voulais dire.

JEANNINE

Oh ! je n'ai aucun mérite à me lever de bonne heure. J'ai un excellent sommeil et le lit m'est insupportable quand je ne dors plus.

BROCHARD

L'inconvénient de coucher seule.

JEANNINE

Voulez-vous bien vous taire !

BROCHARD

Oui, mais en murmurant... en murmurant d'autant plus que je vous trouve prête à sortir, ce qui va sans doute déranger ma petite combinaison.

JEANNINE

Quelle combinaison ?

BROCHARD

Je venais vous proposer, à vous et à Colette, une promenade à Saint-Germain, dans mon automobile, aller et retour avant déjeuner.

JEANNINE

Ah ! voilà donc pourquoi...

BROCHARD

J'ose me présenter dans cette tenue. Pardonnez-la-moi, à cause de l'intention.

JEANNINE

Oh ! bien volontiers. N'êtes-vous, pas ici, chez vous ?

BROCHARD, *soupirant.*

C'est une façon de parler.

JEANNINE

Mais non, je parle sans façon.

BROCHARD

Enfin, ma promenade ? Vous ne m'avez pas répondu.

JEANNINE

Impossible ce matin, mon ami.

BROCHARD

Là ! Qu'est-ce que je disais !

JEANNINE

Il fallait me prévenir aussi ! Est-ce que je pouvais deviner que votre automobile n'était pas en réparation chez le fabricant ?

BROCHARD

A vous entendre, on croirait qu'elle n'en sort pas.

JEANNINE

Oh ! avouez qu'elle n'en sort guère... que pour y retourner ?

BROCHARD

Raison de plus pour profiter d'une occasion... exceptionnelle. Saint-Germain n'est pas si loin.

JEANNINE

Fontainebleau non plus, et pourtant vous n'avez jamais pu nous y conduire sans encombre.

BROCHARD, *riant.*

C'est vrai. C'est comme un fait exprès. Quand je suis seul avec mon mécanicien, ça va... Je roule à travers tous les obstacles comme sur le velours...,

même dans Paris... Et dès que j'emmène quelqu'un c'est une panne..., bien plus humiliante que l'accident.

JEANNINE

Vous voyez bien qu'il vaut mieux ne pas nous emmener.

BROCHARD

Mais je ne suis pas égoïste. Je n'ai pas acheté une voiture automobile de la force de huit chevaux pour mon plaisir seulement.

JEANNINE

La sécurité des piétons l'entend bien ainsi.

BROCHARD

Allons, soyez gentille et, puisque vous n'êtes pas libre..., confiez-moi Colette... rien que pour le tour du lac. Vous ne pouvez pas me refuser ça... Vous connaissez ma prudence. Vous savez que Colette m'est plus chère que mes yeux. Il n'y a pas le moindre danger.

JEANNINE

Non, mon ami. Je ne conteste pas plus l'amusement de l'enfant que la tranquillité des parents, et je vous dis tout de même : non, mon ami.

BROCHARD

Pourquoi ?

JEANNINE

Parce que Colette n'a pas de leçons à perdre, d'abord, et puis parce qu'il ne serait pas convenable qu'on la vît seule en auto, avec vous.

BROCHARD

Permettez-moi de trouver vos scrupules un peu exagérés. Ce n'est pas la première fois que Colette sort avec moi.

JEANNINE

A pied. Tandis que vous me demandez de l'arborer sur votre char de triomphe.

BROCHARD

Oh! bien modeste.

JEANNINE

Pas du tout. Je vous regarde parfois, quand vous accompagnez Colette... Le roi n'est pas votre cousin.

BROCHARD

Pour ce que j'y gagnerais!

JEANNINE

Vous avez une figure épanouie, reluisante de bonheur.

BROCHARD

Le bonheur sincère que j'éprouve.

JEANNINE

Soit, mais une figure qui ferait trop remarquer Colette à la place où vous l'afficheriez. Vous auriez l'air de conduire un char-réclame, et les pannes, les fâcheuses pannes dont vous parliez tout à l'heure, ne pourraient que souligner le caractère excessif de cette publicité. C'est ce que je ne veux pas. Votre amour-propre s'avouait sensible aux rassemblements de cinquante personnes autour de votre auto-

mobile rétive... Pourquoi exposerais-je davantage ma fille à la curiosité de cinquante badauds et à leurs commentaires souvent malsonnants ?

BROCHARD

Il y a un moyen bien simple de les éviter : celui que j'emploie et qui consiste à rentrer en fiacre, pendant que mon mécanicien se débrouille.

JEANNINE

Prenez garde de vous ruiner en fiacres, mon ami.

BROCHARD

Vous ne me ménagez guère, ce matin.

JEANNINE

Voyons, réfléchissez. Vous êtes étonnant. Vous ne voulez pas vous apercevoir que Colette n'est plus une toute petite fille, qu'elle a dix ans, et que son intelligence, sa précocité même, nous commandent et nous commanderont, à mesure qu'elle grandira, des précautions de plus en plus nécessaires. Il faut nous surveiller constamment, parce que nous sommes constamment surveillés, ici par les domestiques, dehors par nos relations, partout enfin. Vous vous plaisez à reconnaître que j'élève parfaitement Colette. Facilitez-moi ma tâche.

BROCHARD

Il me semble...

JEANNINE, *vivement.*

Je sais ce que vous allez dire ou plutôt ce que vous pourriez dire... Ne le dites pas... J'apprécie

en vous une extrême délicatesse... dont ce serait la première défaillance.

BROCHARD

Rendez-moi encore cette justice que...

JEANNINE

Je vous la rends. (*Elle lui tend une main qu'il garde un moment.*) Je vous remercie même de ne pas prendre en mauvaise part mon observation et de n'en pas conclure que mes sentiments pour vous ont changé !

BROCHARD, *ému.*

Oh !

JEANNINE, *dégageant sa main*

Un homme d'un bon sens et d'un dévouement moins fermes n'y manquerait pas.

BROCHARD

Vous savez bien, Jeannine, que je vous aime assez pour...

JEANNINE

Je le sais et j'en abuse (*Protestation muette de Brochard.*) Si, j'en abuse, je le sens quelquefois. Mais j'ai du moins la satisfaction de penser que je ne vous ai pas pris en traître et que vous avez librement souscrit à des exigences... légitimes.

BROCHARD

Oh ! certainement.

JEANNINE

En m'approuvant naguère de garder ma fille au-

près de moi, de ne pas la mettre en pension, vous saviez quelle réserve sa présence ici vous imposerait ; vous saviez avec quelle discrétion vous seriez tenu de jouir de vos prérogatives... d'ami, afin de ne pas éveiller l'attention, d'abord, puis la curiosité, enfin les soupçons d'une enfant avisée comme Colette.

BROCHARD

Je ne crois pas avoir jamais oublié devant elle le respect que je dois à sa mère.

JEANNINE

Oui, vous avez toujours été plein de tact... et je ne puis vous en témoigner trop de reconnaissance...

BROCHARD

De reconnaissance... seulement ?

JEANNINE

De tendre reconnaissance. Êtes-vous content ?

BROCHARD

Êtes-vous heureuse ?

JEANNINE

Très heureuse.

BROCHARD

Alors, je suis content.

JEANNINE

Vous êtes le meilleur des hommes.

BROCHARD

Et des tuteurs ?

JEANNINE

Des tuteurs aussi.

BROCHARD

Avouez pourtant, chère amie, que mon rôle consiste surtout à dire amen à tout ce que vous décidez.

JEANNINE

Naturellement ; néanmoins, je vous estime assez pour croire que vous ne diriez pas amen à des volontés qui vous paraîtraient blâmables et contraires à l'intérêt de Colette.

BROCHARD

Sans aucun doute.

JEANNINE

Son instinct l'en avertit. Aussi a-t-elle beaucoup d'affection pour vous.

BROCHARD

La chère petite ! Est-ce que je pourrais l'embrasser ?

JEANNINE

Oui. Et ce n'est pas la seule récompense que mérite votre bonne grâce. Je vous autorise à venir prendre Colette après sa leçon d'anglais et à lui faire faire, à pied, la petite promenade pour laquelle huit chevaux ne vous semblaient pas de trop.

BROCHARD

Vous êtes divine. Je rentre m'habiller et je reviens.

JEANNINE

Oh ! vous avez le temps. (*Elle sonne. A Julie.*) Dites à mademoiselle de venir.

BROCHARD

Je ne vous ai pas retardée?

JEANNINE

Non, quoique j'aie, ce matin, beaucoup de courses à faire.

BROCHARD

Puis-je vous aider?

JEANNINE

Ma foi, attendez... je vais voir. (*Elle consulte un petit carnet.*) Modiste... chapeau, retouche... non! Glacier, commande; non; Louvre, divers, non...; bijoutier... Ah! vous pouvez porter chez le bijoutier ma bague, dont la perle s'est détachée.

BROCHARD

La bague que je vous ai donnée?

JEANNINE

Précisément. J'ai eu assez peur qu'elle ne fût perdue. J'accusais déjà les domestiques de l'avoir dérobée. Enfin Julie l'a retrouvée en faisant ma chambre. La voici et voici la bague.

BROCHARD

Vous y tenez?

JEANNINE

Comme à tout ce qui me vient de vous.

BROCHARD

Merci. Au fait, j'y songe... Si je profitais de l'occasion pour faire encadrer la perle entre deux diamants, hein?

JEANNINE

Non, mon ami. Cette bague me plaît ainsi, et ce

n'est pas, enrichie de diamants, qu'elle évoquerait pour moi de plus précieux souvenirs.

BROCHARD

Chère !... (*Il saisit la main de Jeannine qu'il veut porter à ses lèvres.*)

JEANNINE

Prenez garde, j'entends Colette... Voyons, je n'oublie rien... Non.

SCÈNE III

LES MÊMES, COLETTE.

COLETTE, *allant vivement vers Brochard auquel elle tend son front.*)

Bonjour, mon tuteur. En voilà une bonne surprise !...

BROCHARD

Tu trouves ! Eh bien, ce n'est pas la seule. On t'en réserve une autre.

COLETTE

Oh ! dis...

BROCHARD

Un instant. L'avez-vous réellement méritée, mademoiselle ?

COLETTE

Demande à maman.

BROCHARD

Cette élève, madame, est-elle bien notée?

JEANNINE

En histoire sainte, oui.

BROCHARD

Voyons cela. Où en êtes-vous de cette histoire?

COLETTE

A Jephté.

BROCHARD

Qu'était-ce que Jephté?

COLETTE

Un général vainqueur.

BROCHARD

Bien. Vous rappelez-vous une particularité de sa vie?

COLETTE

Il avait une fille qu'il offrit en holocauste au Seigneur, parce qu'elle était venue la première au-devant de lui.

BROCHARD

Voilà une façon d'encourager l'empressement filial!

COLETTE

Mon histoire sainte ajoute que Jephté, avant de sacrifier sa fille, lui permit d'aller sur la montagne pleurer sa virginité... Qu'est-ce que cela signifie?

BROCHARD

C'est... c'est une manière d'exprimer le chagrin

que cette jeune fille avait d'une vocation contrariée. Comprends-tu ?

COLETTE

Pas très bien.

BROCHARD

C'est ce qu'il faut. L'histoire sainte gagne énormément à rester dans le vague.

COLETTE

Et ma surprise, à présent ?

JEANNINE

C'est, si tu prends une bonne leçon d'anglais, d'aller jusqu'au bois avec ton tuteur.

COLETTE, *battant des mains.*

Oh ! quelle chance !

JEANNINE

Allons, va...

COLETTE

A tout à l'heure. (*Elle sort en envoyant à Brochard un baiser du bout des doigts.*)

BROCHARD, *même jeu*

Etait-elle gentille et naïve... en racontant l'histoire inconvenante de cette glorieuse brute et de sa pauvre Iphigénie.

JEANNINE

Si vous ménagiez vos expressions...

BROCHARD

C'est aux historiens bibliques, il me semble, qu'il faudrait plutôt dire ça.

JEANNINE

Réformez l'enseignement.

BROCHARD

Sur ce point et en ce qui concerne Colette, je ne demanderais pas mieux. Mais vous ne m'accordez même pas l'étoffe d'un excellent papa.

JEANNINE

Si. Seulement, il n'y a point que l'étoffe à considérer dans l'habit. Il est bien entendu que vous déjeunez avec nous en ramenant Colette.

BROCHARD

Alors, nous passerons chez le pâtissier en revenant. A bientôt.

JEANNINE

A bientôt, mon ami.

BROCHARD, *retenant la main qu'elle lui a tendue et penché vers son oreille, qu'il effleure.*

C'est égal, tu sais, tu devrais bien surveiller les lectures de ta fille. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

JEANNINE, JULIE.

JEANNINE

Je n'ai plus de temps à perdre... (*A Julie, qui paraît au fond.*) Mon chapeau, Julie. (*Elle commence à se ganter.*)

JULIE

Bien, madame. (*Fausse sortie.*)

JEANNINE, *la rappelant*

Ah!... et puis mes clefs, qui sont sur la toilette... ou sur l'armoire... je ne sais plus... Non je les ai. Voyez seulement si tout est bien fermé.

JULIE

Oui, madame.

JEANNINE

Le déjeuner pour midi et demi. Dites-le à la cuisinière. (*Coup de sonnette.*)

JULIE

Je vais ouvrir.

JEANNINE

Oui. C'est l'institutrice de Colette. Rapportez-moi mon chapeau. Dépêchez-vous, je suis en retard. (*Elle achève de se ganter, pendant que Julie va ouvrir.*)

JULIE, *revenant*

Madame!...

JEANNINE

Quoi encore?

JULIE

C'est monsieur!

JEANNINE

Il revient?

JULIE

Non,... oui. C'est monsieur..., le mari de Madame, monsieur d'Ambroville.

JEANNINE

Vous êtes sûre?

JULIE

Oh! madame... C'est déjà moi qui l'ai reçu la dernière fois qu'il est venu..., il y a deux ans.

JEANNINE

Eh bien! elle est forte, celle-là! Je ne serais pas fâchée de savoir ce qu'il me veut. Vous lui avez dit que j'étais là?

JULIE

Au contraire. Je lui ai répondu que madame venait justement de sortir. Mais il n'a pas eu l'air de m'entendre et il a ajouté : « Bien. Dites-lui que j'ai absolument besoin de lui parler tout de suite. »

JEANNINE

Je le reconnais bien là... Faites-le entrer... Mais apportez-moi tout de même mon chapeau dans cinq minutes. (*Pendant que Julie sort.*) Après tout, j'aime mieux avoir à m'en débarrasser ici que dans la rue, s'il lui prenait la fantaisie de m'attendre en bas et de m'accompagner...

SCÈNE V

JEANNINE, GEORGES.

GEORGES, *37 ans. Joli garçon, blond, barbe longue et soignée, des dispositions précoces à la calvitie. Très élégant. Manières dégagées. Physionomie cordiale.*

Bonjour, Jeannine.

JEANNINE, *sur la défensive, mais sans raideur.* Bonjour.

GEORGES

Tu vas bien, depuis... l'autre jour?

JEANNINE

Voilà deux ans que je ne me porte pas mal. Merci.

GEORGES

Parfait. C'est vrai que tu ne changes pas.

JEANNINE

Toi non plus.

GEORGES

Oh! tu dis ça pour me flatter.

JEANNINE

C'est surtout du moral que je veux parler.

GEORGES

Alors, je me défraîchis?... (*Il va devant la glace.*) Tu as raison... Je paraîtrai bientôt mes trente-sept ans...

JEANNINE

Si tu les parais quand tu en auras quarante...

GEORGES

C'est peut-être ma barbe... J'ai eu tort de laisser pousser ma barbe, hein? Ce n'est pas qu'elle grisonne encore, non, mais ça ne fait rien... Si je la coupais, qu'en dis-tu? La moustache seulement... (*Il replie sa barbe dans sa main.*) comme ça... N'est-ce pas que la moustache m'allait mieux?

JEANNINE

Ne te gêne pas, tu sais !...

GEORGES

Si je me gênais chez ma femme...

JEANNINE

Chez celle qui fut ta femme.

GEORGES

Voyons, à quoi servirait d'avoir fait un mariage d'inclination, d'avoir vécu ensemble, gentiment, pendant six ans, et de s'être séparés à l'amiable, somme toute, si l'on ne pouvait pas se rencontrer de temps en temps, comme de bons camarades ? Il n'est pas possible que le souvenir de quelques mauvais moments t'ait fait oublier tant de bons quarts d'heure...

JEANNINE

Non, et c'est bien pourquoi j'ai consenti à te recevoir. J'y ai d'autant plus de mérite que ce sont les moments qui furent bons avec toi, et les quarts d'heure mauvais.

GEORGES

Oh ! des quarts d'heure de Rabelais, que tu as toujours eu le tort de dramatiser. Notre brouille vient de ce que tu as pris au pied de la lettre le proverbe : Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. Quelle blague ! Il doit y avoir d'autant plus de plaisir dans la gêne, qu'il s'agit de la faire oublier. Tout finit par s'arranger.

JEANNINE

C'est une opinion.

GEORGES

Enfin, tu n'as jamais eu une trahison, une brutalité à me reprocher. Tu as manqué de confiance en moi... et de patience, voilà tout. Oh ! je ne t'en veux pas !...

JEANNINE

Tu es bien gentil.

GEORGES

Je l'ai toujours été. (*Il s'asseoit et tire de sa poche un petit nécessaire.*)

JEANNINE

Comment donc ! Tu l'étais déjà, quand tu dissipais ma dot en combinaisons destinées à t'enrichir par les voies les plus rapides et quelquefois les plus suspectes.

GEORGES

Je semais pour récolter.

JEANNINE

En attendant, tu nous laissais, la petite et moi, sans ressources pour ainsi dire, la plupart du temps. — C'était gentil de disparaître, quelquefois pendant plusieurs jours, censément pour conclure des affaires imaginaires, et, en réalité, pour te soustraire aux réclamations des créanciers dont, ta mère et moi, nous subissions l'assaut? Quand je pense que je n'osais plus sortir, de peur d'être arrê-

tée, dans le quartier, par les fournisseurs chez qui nous avions des dettes criardes !

GEORGES, *peignant sa barbe.*

Ah ! ça, est-ce que tu t'imagines encore que, de mon côté, je m'amusais ?

JEANNINE

Je ne sais pas si tu t'amusais, mais tu avais des conférences avec le tailleur, le chemisier et le bottier, qui te faisaient crédit sur ton beau nom et sur ta belle mine ; tu dînais au cercle, tu y passais tes soirées, tes nuits...

GEORGES

Pour entretenir mes relations et m'en créer de nouvelles.

JEANNINE

Parlons-en ! Parlons de tes amis qui t'avaient surnommé... comment donc déjà ?... Tape-dur ?...

GEORGES

Comme c'est spirituel !...

JEANNINE

Moins spirituel assurément que de te commander des pelisses de 1,500 francs, que tu engageais au Mont-de-Piété, après les avois mises deux ou trois fois...

GEORGES

Et mises utilement, j'ose m'en flatter. Mais tu n'as jamais rien entendu aux affaires. Tu n'as jamais voulu comprendre que j'ai un nom à porter.

JEANNINE

Où ça ?

GEORGES, *haussant les épaules.*

Enfin, vaut mieux faire envie que pitié.

JEANNINE

L'événement a bien mal vérifié ce beau précepte, car c'est plutôt de la pitié que tu m'inspirais à la fin.

GEORGES

Je ne m'en suis pas aperçu, car tu ne vas pas me reprocher un divorce que tu as été la première à me proposer.

JEANNINE

Sans conviction, et pour mettre ton affection à l'épreuve. La conviction ne m'est venue que de ton empressement à réaliser un projet qui n'était pas arrêté dans mon esprit. En me prenant au mot, tu m'as confirmée dans mes craintes, dans mes soupçons... Ta femme et ta fille étaient devenues un embarras pour toi. En te rendant ta liberté, je t'ouvrais la ressource d'une spéculation lucrative, je veux dire d'un second mariage avantageux. Et si juste était cette prévision que, moins d'un an après notre divorce, tu m'avais remplacée.

GEORGES

Il me serait facile de te prêter les mêmes calculs ayant abouti au même résultat.

JEANNINE

Oui, si j'avais eu des torts envers toi ; mais je n'en avais pas. Je ne t'ai jamais trompé ; j'ai été

bonne épouse et bonne mère. Tu me reproches d'avoir manqué de patience... Ah ! je voudrais bien connaître la femme qui aurait vécu, comme moi, pendant cinq ans au milieu des duperies, des mensonges et des expédients continuels. J'avais fini par avoir l'air d'être ta complice, tandis que j'étais la plus malheureuse et la plus innocente de tes victimes. Tu m'opposais comme une digue au papier timbré. Nous avons déménagé sept fois en quatre ans. Notre dernier domicile conjugal a été l'hôtel !...

GEORGES

Un hôtel de premier ordre.

JEANNINE

Où l'on a retenu nos malles, et où j'étais en butte aux mêmes obsessions que partout ailleurs. Car, pendant cinq ans, je puis dire que l'huissier nous a suivis comme notre ombre.

GEORGES

L'huissier ne fait pas le malheur.

JEANNINE

Il l'accompagne. Oh ! je sais bien que, personnellement, tu ne te frappais pas pour si peu. Tu étais peut-être le seul qui ne risquât rien, en parlant de temps en temps de te faire sauter le caisson. Aussi cette menace m'effrayait-elle moins que les coups de sonnette, car je tremblais toujours qu'on ne vînt t'arrêter.

GEORGES

Il n'y a plus de prison pour dettes, Dieu merci !

JEANNINE

Non, mais il y en a pour l'escroquerie et l'abus de confiance.

GEORGES

Tu es sévère.

JEANNINE

Sévère, mais clairvoyante. Enfin, qu'est-ce que tu veux ? Après cinq ans de ce supplice, j'ai senti que je ne pourrais jamais m'habituer à ton inconscience et à ton égoïsme, plus redoutables peut-être que les brutalités. Car c'est vrai, tu n'étais pas méchant et il a fallu une réelle persévérance de ta part dans les déceptions que tu m'infligeais, pour lasser ma tendresse et mon indulgence. Je n'étais pourtant pas exigeante. De la patience j'en aurais montré si, au lieu de passer ta vie à chercher un million, tu avais rapporté seulement dans notre ménage 500 francs par mois.

GEORGES

J'ai rapporté davantage.

JEANNINE

Quand donc ?

GEORGES

Tu ne te rappelles pas ? Le jour où j'ai gagné 10,000 francs aux courses. Je me vois encore les étalant devant toi, sur la table. Si ce n'était pas gentil, ça ! Je t'ai emmenée dîner au cabaret. On a fait des folies... Tu ne voulais pas... En ai-je eu de la peine

à te décider !... Et nous n'avons pas eu à nous en repentir...

JEANNINE

En effet. Dès le lendemain, ce qui venait de la pelouse retournait au tapis vert.

GEORGES

Vert, couleur de l'espérance, que de dupes on fait en ton nom! Peu importe, va. Je te répète que je ne t'en veux pas de m'avoir chanté la Périchole conjugale :

Oh ! mon cher mari, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur,
Mais vrai, la misère est trop dure
Et nous avons trop de malheur !

JEANNINE, *riant.*

Ah ! le jour où tu seras sérieux, toi !

GEORGES

Allons, sois franche : tu as manqué d'estomac.

JEANNINE

C'est le mot. Colette et moi nous avions un estomac réfractaire aux privations quotidiennes.

GEORGES

Je disais bien : tu as toujours été *popote*... Tu aimes tes aises, la sécurité, un train de vie régulier, monotone, sans imprévu... bourgeois ! Ça n'est pas de ta faute. C'est de la faute de tes parents, qui t'ont mal élevée.

JEANNINE

Il y a un grain de vérité dans ce que tu dis légèrement. Il est certain que mes parents m'auraient fait un meilleur sort en me donnant, plutôt que de l'argent, les moyens d'en gagner honorablement. C'est après notre divorce que j'ai compris mon incapacité et leur erreur. Si encore tu l'avais réparée... Mais tu m'as rendue bonne tout au plus à faire un clerc d'huissier... et c'est une conquête dont le féminisme ne s'est pas encore préoccupé.

GEORGES

Allons, tu t'es tout de même tirée d'embarras. (*Mouvement de Jeannine.*) Oh ! ce que j'en dis n'est pas pour te désobliger, mais surtout pour atténuer mes remords. Car j'en ai eu, ma petite Jeannine, n'en doute pas. (*Elle s'est assise ; il passe derrière elle et lui parle à l'oreille*). Crois-tu donc que je me pardonne d'avoir laisser s'envoler un joli petit oiseau comme toi ? Ma mémoire est pleine de toutes les joies que tu m'as données... toutes... si vives qu'il me semble impossible de retrouver les mêmes. Tu ne peux pas dire le contraire, je t'en défie... Nous avons été heureux... nous avons eu des minutes de bonheur qui suffisaient pour dissiper les contrariétés d'une vie difficile... Te souviens-tu, quand je te disais, après une avalanche de papier timbré : brûlons du sucre !... et comment nous en brûlions ?

JEANNINE, *surmontant son émotion.*

Oui... oui... (*Elle se lève et s'éloigne de Georges.*)

GEORGES, *contrarié qu'elle se dérobe, mais se reprenant aussitôt.*

Enfin, quoi qu'il soit arrivé, cette consolation nous reste de penser que nous nous sommes quittés sans nous détester... que nous nous sommes quittés proprement.

JEANNINE

Tu appelles se quitter proprement, en être réduit, comme tu l'as été, à te faire prendre en flagrant délit d'adultère simulé ?

GEORGES

Aurais-tu mieux aimé qu'il fût réel ? Permets-moi, sur ce point, de te trouver injuste..., pour ne pas dire ingrate. Car enfin, si j'ai consenti à jouer cette comédie d'un goût douteux, j'en conviens, c'était pour que le divorce, prononcé à ton profit, te permît de garder la petite... Il faut dire les choses comme elles sont, que diable !

JEANNINE, *redevenue maîtresse d'elle-même, considérant Georges.*

Tu es extraordinaire !... Mais je te préfère ainsi... maintenant.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JULIE.

JULIE

C'est le chapeau que Madame m'a demandé pour sortir.

JEANNINE

Bien. Mettez-le là... (*A Julie qu'elle voit embarrassée pour sortir.*) Qu'est-ce qu'il y a ? (*Elle remonte ; Julie lui parle à voix basse. Mouvement de surprise de Jeannine qui regarde Georges, hésite une seconde puis donne un ordre à Julie.*) Vous m'avez comprise ?

JULIE

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

JEANNINE, GEORGES.

GEORGES, *ironiquement.*

Si je suis indiscret...

JEANNINE

Non. Mais voyons, ce n'est pas, j'imagine, pour rabâcher des discussions que nous avons eues cent fois, dans le temps, que tu es venu. Me diras-tu ce qui me procure... l'étonnement de ta visite ?

GEORGES

Eh bien ! voilà. Figure-toi que je n'ai jamais été plus gêné qu'en ce moment.

JEANNINE

C'est une chose que je me figure aisément.

GEORGES

Bref, il me faut cinquante louis avant demain.

JEANNINE

Cinquante louis seulement ?

GEORGES

Non. Il est certain que 25,000 francs feraient beaucoup mieux mon affaire. Mais 25,000 francs, je les trouverai toujours.

JEANNINE

Naturellement.

GEORGES

Tandis que je ne sais véritablement pas comment me procurer les cinquante louis qui me manquent. Alors, j'ai pensé à toi.

JEANNINE

J'ai de la chance. Ta pensée me touche infiniment. C'est la seconde de ce genre que tu as pour moi depuis notre séparation.

GEORGES

La seconde ?

JEANNINE

Rappelle-toi... Il y a deux ans, tu m'empruntas déjà une petite somme que tu devais me rendre dans la huitaine. J'ai même cru tout à l'heure que tu venais me la rapporter.

GEORGES

Je te promets d'acquitter l'ancienne dette et la nouvelle, samedi prochain. J'ai une rentrée sérieuse en vue.

JEANNINE

Patiente jusque-là.

GEORGES

Je ne peux pas.

JEANNINE

C'est dommage.

GEORGES

Il est souvent plus délicat de demander de l'argent à des personnes qui vous en doivent, qu'à d'autres qui ne vous doivent rien.

JEANNINE

Va chez l'usurier. Tu connais le chemin.

GEORGES

Trop. Les chemins battus sont stériles. D'ailleurs, si mon entreprise réussit...

JEANNINE

Pourquoi pas ?

GEORGES

Tu ne sais pas de quelle entreprise il s'agit.

JEANNINE

Mais si : de la dernière.

GEORGES

Eh bien ! oui, de la dernière : un dispositif de carburateur, dont tu me diras des nouvelles.

JEANNINE

Je préfère t'en demander.

GEORGES

Si je trouve un commanditaire pour exploiter le brevet que j'ai pris, c'est la fortune.

JEANNINE

Tu travailles dans les automobiles, à présent ?

GEORGES

Je fais travailler.

JEANNINE

C'est ce que je voulais dire.

GEORGES

Procurer du travail aux ouvriers, par des inventions qui donnent un nouvel essor à l'industrie, quel rôle admirable !

JEANNINE

Et c'est pour le remplir, ce rôle admirable, que tu as besoin de cinquante louis ?

GEORGES

Non.

JEANNINE

Demande-les à ta femme.

GEORGES

Tu sais bien que je me suis remarié sous le régime de la séparation de biens.

JEANNINE

Raison de plus.

GEORGES

Raison de moins.

JEANNINE

Ta seconde femme est moins bête que la première : elle te tient la dragée haute.

GEORGES

Oh! tu peux dire la pilule. J'ai fait une bêtise !

JEANNINE

Est-ce de ton mariage ou d'un contrat maladroit que tu parles ?

GEORGES

Choisis.

JEANNINE

Je m'en garderais bien... pas plus que je ne voudrais triompher, même modestement, d'une comparaison en ma faveur.

GEORGES

Oh ! ne te retient pas. Si je ne devais compter que sur ma femme !...

JEANNINE

Est-ce qu'elle te fait payer pension ?

GEORGES

Tu plaisantes ?

JEANNINE

En effet, car c'est plutôt si elle ne te réclamait rien, qu'il n'y aurait pas de quoi rire.

GEORGES

Certes, Amélie n'a pas la bosse de la générosité...

JEANNINE

Si elle en a d'autres.

GEORGES

Mais pour ce qui regarde exclusivement la maison et son train, elle ne lésine pas.

JEANNINE

Elle te nourrit bien ?

GEORGES

Pas mal; seulement, jamais je n'obtiendrai d'elle de quoi payer...

JEANNINE

Les cent cinquante francs par mois que le tribunal t'a condamné à me verser pour élever Colette.

GEORGES

Ou le loyer dont j'ai répondu pour ma mère.

JEANNINE

Pauvre femme!

GEORGES

Amélie ne peut pas la sentir. Elle dit que nous avons assez de charges comme ça... Evidemment il eût mieux valu qu'elle continuât d'habiter avec nous. Mais la vie commune n'était plus possible.

JEANNINE

Avoue que je fus une belle-fille de meilleure composition.

GEORGES

Sans doute. C'est même ce qui m'a décidé à m'adresser à toi. Tu peux hésiter à m'obliger personnellement, tandis que pour ma mère, avec laquelle tu t'es toujours accordée, qui t'aime sincèrement...

JEANNINE

C'est pour elle que tu as besoin de cinquante louis?

GEORGES

Oui, elle doit quatre termes et la propriétaire la

menace d'expulsion. Il y a déjà des frais d'huissier exorbitants... Il faut absolument en finir avant demain. Tu vois la situation.

JEANNINE

Je la vois et je la trouve fâcheuse... Mais je ne puis rien faire pour y remédier.

GEORGES

Rien?

JEANNINE

Rien.

GEORGES

C'est bon. Je n'insiste pas. Mais il y a un autre service que tu es à même de me rendre. J'ai vu tout à l'heure, arrêtée devant ta porte, la voiture de M. Brochard. Je le rencontre souvent, d'ailleurs, conduisant son automobile.

JEANNINE

Souvent? tu m'étonnes...

GEORGES

C'est un homme qui semble beaucoup s'intéresser aux progrès de l'automobilisme. Il est intelligent. On dit qu'il a fait une grosse fortune dans les produits chimiques.

JEANNINE

Je n'en sais rien.

GEORGES

Qui donc, cependant, le saurait mieux que toi?

JEANNINE

Sa famille.

GEORGES

Il n'a que des sœurs.

JEANNINE

Comme tu es renseigné! M. Brochard, étant veuf, n'a plus que des sœurs, c'est vrai, mais auxquelles il rend bien l'affection sincère qu'elles ont pour lui.

GEORGES

Peu importe. J'ai pensé que M. Brochard consentirait probablement à mettre de l'argent dans une affaire industrielle de tout repos, comme, par exemple, l'exploitation d'un brevet.

JEANNINE

Le tien.

GEORGES

Le mien, de préférence. Si tu avais le temps de m'écouter, je t'expliquerais les avantages de mon carburateur... mais c'est peut-être M. Brochard lui-même que tu fais attendre...

JEANNINE

Non, ce n'est pas lui. Je le regrette, mais ce n'est pas lui... Est-ce que tu comptais sur une présentation immédiate?

GEORGES

Ici, non... Il suffirait, d'ailleurs, d'appeler son attention sur mon système... adroitement... Avec un homme comme M. Brochard, je me contenterais d'une adhésion en principe. On verrait après. Tu comprends?

JEANNINE

Parfaitement. As-tu vu jouer une pièce intitulée *La Dupe?*

GEORGES

Je ne saisis pas le rapport.

JEANNINE

Tu vas saisir. La dupe est une femme séparée d'un mari dans ton genre, par qui elle a été à peu près ruinée. Elle a la faiblesse de le revoir et la faiblesse plus grande de lui venir en aide. Il se moque d'elle et elle n'a que ce qu'elle mérite. Au théâtre, le personnage est sympathique; dans la vie, il est ridicule. Il serait odieux si je pratiquais le *tapage* par procuration auquel tu m'invites.

GEORGES

Je t'assure que tu travestis ma pensée. (*Insidieusement.*) Tu as peut-être tort de...

JEANNINE, *nettement*

Non. Maintenant, mon petit Georges, je vais te demander la permission de m'habiller, car je suis pressée. (*Elle va mettre son chapeau devant la glace.*)

GEORGES, *s'asseyant.*

Je le regrette, parce que je ne t'ai pas encore fait connaître le véritable motif de ma visite.

JEANNINE

Eh! bien, dis vite.

GEORGES

Je n'ai nullement l'intention, crois-le bien, de m'immiscer dans ta vie. Tu l'arranges à ta guise;

c'est ton affaire; ça ne me regarde pas... ou du moins ça ne me regarderait pas si tu étais seule en cause. Mais il y a entre nous un lien que le divorce n'a pas tranché... et c'est de ce lien que j'ai le devoir de me préoccuper.

JEANNINE, *se retournant.*

Qu'est-ce que tout ça signifie?

GEORGES, *posément.*

Tout ça signifie, chère amie, que je désire soustraire Colette à une influence et à un milieu qui ne lui conviennent pas.

JEANNINE

Ah!... ça, c'est drôle! C'est même d'un comique impayable. Il y a une demi-heure que tu es ici, que nous causons; tu ne m'as même pas demandé des nouvelles de ta fille... et tout d'un coup, comme ça, parce que je refuse de prêter la main à tes petits trafics, tu fais valoir tes droits sur Colette? Sois donc sérieux une bonne fois.

GEORGES

Je vais l'être. Si j'ai eu des torts, il n'est pas trop tard pour les réparer, et je te répète que je ne suis venu que pour ça.

JEANNINE, *ôtant son chapeau.*

Au fait, puisque l'occasion d'une explication se présente, autant que nous l'ayons tout de suite et une fois pour toutes. Que ta conscience se réveille, avec le sentiment de ta responsabilité, je veux encore l'admettre. Laisse-moi seulement m'étonner que

cette effusion se produise au bout de quatre ans... car enfin, il y a quatre ans que dure la situation à laquelle tu trouves à redire subitement.

GEORGES

Elle n'avait pas naguère les mêmes inconvénients que maintenant. Colette vient d'avoir onze ans...

JEANNINE

Dix. Tu ne sais même pas l'âge exact de ta fille! Et comment le saurais-tu? Combien de fois t'a-t-elle vu depuis notre divorce? En moyenne trois fois par an, bien que je la fasse conduire tous les mois régulièrement auprès de sa grand'mère, chez qui tu devrais la rencontrer.

GEORGES

Est-ce de ma faute si mes occupations ne me permettent pas toujours d'être là?

JEANNINE

Oui, le pain de ta fille à gagner. Il est logique, en effet, que nous parlions de tes devoirs, en même temps que de tes droits.

GEORGES

Nous en reparlerons tout à l'heure. Je reprends. Colette vient d'avoir dix ans. Il est temps de donner à sa jeunesse, les maîtres et les exemples que son enfance n'a pas eus. Puisque tu ne sauves même pas les apparences en la mettant en pension; puisqu'elle reste ici, auprès de toi et d'un père d'emprunt mal déguisé sous le nom de tuteur; je suis fondé à revendiquer, au besoin devant le tribunal, l'exercice d'une autorité qu'il m'a provisoirement retirée.

JEANNINE

Tu n'es pas conséquent avec toi-même. La pension de Colette, il aurait fallu toujours la payer. Comme c'est un soin dont tu t'affranchis, j'en dois conclure que tu n'aurais pas trouvé mauvais, dans ce cas, que j'eusse recours à quelqu'un.

GEORGES

Encore une fois, tout ça va changer. Mais j'espère ne pas avoir à demander la revision d'un jugement dont tu as cessé de mériter les bénéfices. Tes avances te seront remboursées intégralement.

JEANNINE

Il faut le voir pour le croire!...

GEORGES

Je ne plaisante plus. Libre à toi de n'envisager que la question d'argent : je regarde plus haut.

JEANNINE

Voilà déjà du changement, en effet. Aurais-tu donc l'intention de me reprendre ma fille pour en orner ton nouvel intérieur ? Mais elle ne sera pas une charge moins lourde que ta mère.

GEORGES

Je m'arrangerai pour que maman et Colette vivent ensemble... Ou bien je mettrai Colette en pension.

JEANNINE

J'aime mieux ça, car enfin, c'est à peine si elle te connaît... de vue.

GEORGES

Elle connaît davantage M. Brochard, c'est certain.

JEANNINE

Mais parfaitement. Il a fait pour elle tout ce que tu n'as pas fait; il a été pour elle tout ce que tu n'as pas été. C'est à lui qu'elle doit le meilleur de son enfance. Il s'est appliqué, n'y étant point forcé, à rendre heureuse et facile une existence dont toi, l'auteur léger, tu te désintéressais... Et tu n'es même pas jaloux de lui. Tu songes surtout à tirer parti de son affection pour Colette, qui a grandi sous ses yeux et qu'il considère un peu comme sa fille adoptive. Si je te disais qu'il ne tient qu'à moi qu'elle le soit réellement?

GEORGES, *sévère.*

Tu es impardonnable, ayant l'occasion de régulariser ta situation, de ne point le faire.

JEANNINE

A la bonne heure! Il est tout naturel que toi qui t'es remarié, qui as fondé une nouvelle famille, nécessairement hostile à l'ancienne, tu ne comprennes pas que j'hésite à gratifier Colette d'un beau-père dont la sollicitude pourrait se démentir en devenant une obligation. M. Brochard serait-il le premier dont le mariage dénaturerait les sentiments au lieu de les affermir? De pareils scrupules te semblent absurdes, n'est-ce pas? Car enfin, quoi que fasse cet homme, il lui sera toujours facile de se montrer plus généreux que toi. Quant à ton rappel aux convenances, je le trouve délicieux. L'hypocrisie sociale a l'interprète qu'elle mérite. Nous savons, en effet, que le monde est indulgent à beaucoup de femmes

mariées qui ont un amant. Moi, j'ai attendu, pour en prendre un, que le divorce m'eût émancipée... Est-ce par là que ma situation est irrégulière?

GEORGES

Tu joues sur les mots. Encore une fois, ta conduite...

JEANNINE

Oh! tu peux dire mon inconduite, va... Tu y es autorisé par la mairie et par l'Église, qui font de toi un honnête homme et qui n'admettent pas que je puisse être une honnête femme, en me passant d'elles. Cependant, voyons, les formalités du mariage n'ont jamais constitué un brevet de moralité, et la preuve, c'est qu'il y a autant d'honnêtes femmes hors du mariage, qu'il y en a de légères dedans.

GEORGES

J'allais dire, lorsque tu m'as interrompu que ta conduite n'est pas de mon goût, uniquement parce que j'y vois un danger pour Colette, laquelle, tu l'oublies trop, porte mon nom.

JEANNINE

Ce nom-là, es-tu sûr que Colette ne sera pas d'autant plus ravie de le perdre, en se mariant, que tu l'auras compromis davantage ?

GEORGES

En se mariant... voilà justement où je voulais en venir. Les scrupules que tu invoquais tout à l'heure ne s'opposent pas, je présume, à ce que M. Brochard assure ton avenir et peut-être aussi celui de... sa fille adoptive.

JEANNINE

Et quand cela serait ? Je devrais me féliciter qu'un autre s'inquiète de ce qui t'a toujours été indifférent.

GEORGES

Fort bien. Vous serez donc un jour, toi, riche, et ta fille dotée. Crois-tu qu'un prétendant, s'il s'en présente un à la main de Colette, ne remontera pas à la source de cette fortune ?

JEANNINE

Oui, pour s'y désaltérer. A cet égard je suis bien tranquille. Les jeunes gens d'à-présent s'informent plutôt du chiffre de l'apport que de sa provenance. Ils comprennent enfin qu'il en est de la dot des jeunes filles comme de l'argent d'une aumône, qui n'a pas plus d'odeur pour celui qui la demande que pour celui qui la fait. L'essentiel est que Colette, par les qualités qu'elle acquerra, mérite d'être recherchée pour elle-même. Eh bien ! en dépit de tes craintes, j'ai conscience d'être plus digne que toi de cette préparation. Le foyer est partout où l'enfant se sent aimé, instruit et respecté. Les idées ont marché depuis que l'on enfermait la femme dans ce dilemme stupide : ménagère ou courtisane. Entre la vertu de l'une et la galanterie de l'autre, qui dépendent des circonstances, le plus souvent, il y a des degrés. Les femmes qui n'en ont comme moi descendu qu'un, sont légion. Elles forment, en quelque sorte, un tiers état. Ce tiers état, qu'a-t-il été jusqu'ici, dans l'ordre moral ? Rien. Que veut-il être ? Quelque chose.

GEORGES, *à mi-voix.*

Quelque chose de propre !

JEANNINE

Ça, c'est une impertinence inutile, car tu ne peux juger de cette propreté-là que comme un aveugle des couleurs.

GEORGES

Tu as perdu le sens moral, ma parole !

JEANNINE

Et c'est toi qui me le rapportes ! Ah ! ça, voudrais-tu me dire quelle différence il y a entre un homme comme toi et le Monsieur qui abandonne une femme irréprochable, avec l'enfant qu'il a d'elle ? T'es-tu demandé ce que nous allions devenir, sans ressources, le jugement prononcé soi-disant à mon profit, ayant tout prévu, excepté ton insolvabilité ? Chez toi, le soir, les pieds sur les chenets, auprès de ta paisible femme, tu n'as jamais pensé aux êtres que tu avais perdus dans la vie, comme dans une forêt... Loin de là, c'est toi, aujourd'hui, qui trouves honteuse, immorale, l'assistance que je reçois d'un brave homme qui m'aime et que j'aime... Allons donc ! Le déshonneur pour moi commencerait seulement à l'ingratitude. Or, M. Brochard a raison d'avoir en moi une confiance absolue, car je lui suis aussi fidèle que je le fus à toi-même, jusqu'au jour de notre divorce. Tu souris, tu ne me crois pas... C'est donc que tu m'estimes encore, autrement tu n'essaieras pas de m'avilir, pour me rabaisser jusqu'à ton niveau !

GEORGES

Enfin, nous verrons lorsque Colette aura l'âge et le droit de peser nos torts réciproques...

JEANNINE

Lequel elle méprisera, de moi qui suis entretenue par M. Brochard, ou de toi qui es entretenu par ta femme. Soit !

GEORGES

Tu confonds entre elles des choses qui n'ont pas le moindre rapport.

JEANNINE

C'est vrai : la loi t'accorde la sanction que je ne lui demande pas. Eh bien ! elle peut se vanter d'avoir sanctionné un joli trafic, la loi !

GEORGES

Il ne te reste plus qu'à proclamer les bienfaits de l'union libre.

JEANNINE

Il n'est pas nécessaire de les proclamer pour en jouir.

GEORGES

Jouis-en donc, mais jouis-en seule. Ton bonheur t'appartient, comme il m'appartient d'en éviter à Colette les éclaboussures...

JEANNINE

Prends garde, si tu as encore un peu de cœur, qu'il y ait pour toi quelque chose de plus douloureux que le spectacle d'une enfant mise en demeure d'opter entre son père et sa mère.

GEORGES

Quoi donc ?

JEANNINE

Le choix de Colette, qui n'est pas douteux.

GEORGES

J'en courrai la chance.

JEANNINE

Parbleu ! Qu'est-ce que tu risques ?

GEORGES

Réfléchis. Tu es avertie.

JEANNINE

La signification du commandement avant la saisie... C'est une revanche que tu prends.

GEORGES

Une revanche, tu dis bien. Au revoir. A bientôt. (*Il sort.*)

JEANNINE

Oh ! si tu te figures m'intimider, mon petit, tu te trompes. (*Elle va et vient une minute avec agitation, prend son chapeau comme pour le mettre, le laisse, y pique des épingles, les retire, etc...*) Tout de même il serait bien capable... (*Elle va ouvrir la porte de droite et appelle.*) Colette !... Colette !...

SCÈNE VIII

JEANNINE, COLETTE, *puis* JULIE.

COLETTE

Tu m'as appelée, maman ?

JEANNINE

Oui.

COLETTE

Pourquoi ?

JEANNINE, *elle prend brusquement la tête de sa fille entre ses mains et l'embrasse.*

Pour rien... va... retourne travailler, ma chérie... (*Julie se montre au fond, tandis que Colette disparaît.*)

JULIE

Est-ce que Madame sort ?

JEANNINE

Non. Comment voulez-vous, maintenant ?

JULIE

Alors, Madame recevra la grand'mère de Mademoiselle, que j'ai fait attendre dans la salle à manger, sur l'ordre de Madame ?

JEANNINE

Ah ! c'est vrai, j'avais oublié... On peut dire qu'elle tombe bien, celle-là !... C'est à croire qu'ils se sont donné rendez-vous ici. Faites-la entrer. Je n'aurai pas perdu ma matinée.

SCÈNE IX

JEANNINE, MADAME D'AMBROVILLE, *en noir et très simple.*

MADAME D'AMBROVILLE

Bonjour, Jeannine.

JEANNINE

Bonjour.

MADAME D'AMBROVILLE

Je n'ai pas voulu déranger Colette, qui prend sa leçon d'anglais, m'a dit la bonne. Je suis bien heureuse de vous rencontrer, d'abord pour vous remercier de votre exactitude à envoyer Colette tous les mois passer une journée auprès de sa grand'mère. C'est une joie et une consolation pour moi, qui n'en ai pas beaucoup d'autres.

JEANNINE

Vous n'avez pas à me remercier. J'observe nos conventions, voilà tout. Je suis même seule à les observer.

MADAME D'AMBROVILLE

Je devine à qui vous faites allusion, ma chère enfant.... Georges ne remplit pas ses engagements envers vous. Il faut lui pardonner. Ce n'est pas mauvaise volonté de sa part, allez...

JEANNINE

Qu'est-ce donc, alors ?

MADAME D'AMBROVILLE

Un guignon obstiné. Rien de ce qu'il entreprend ne réussit. Il se donne pourtant assez de mal.

JEANNINE

Il y a des bornes à l'indulgence. Depuis longtemps déjà vous les avez dépassées. C'est un joli service que vous avez rendu à votre fils.

MADAME D'AMBROVILLE

Je vous assure que vous vous trompez. Je ne m'a-

veugle pas sur les fautes de Georges. Mais je constate chaque jour qu'il les a largement expiées en vous perdant.

JEANNINE

Vous appelez une expiation son second mariage si brillant ?

MADAME D'AMBROVILLE

Ah ! il est bien avancé ! Si vous connaissiez son nouveau ménage comme je le connais, vous conviendriez qu'il n'y a pas trouvé le bonheur.

JEANNINE

C'est une impression qui vous est personnelle.

MADAME D'AMBROVILLE

Oh ! je ne suis pas assez égoïste pour n'envisager que mon sort, bien différent pourtant de celui que vous m'aviez fait. C'était le bon temps ; vous ne me rendiez pas responsable, vous, des difficultés au milieu desquelles nous nous débattions. Nous n'avons jamais eu l'une pour l'autre de paroles amères.

JEANNINE

C'est vrai.

MADAME D'AMBROVILLE

Vous excusiez ma faiblesse et je comprenais la vôtre. Georges a toujours été si séduisant ! Nous avions en lui une confiance pareille.

JEANNINE

J'étais jeune. Mon inexpérience faisait ma crédulité.

MADAME D'AMBROVILLE

Et puis, vous l'aimiez. Ne vous en défendez pas, vous l'aimiez.

JEANNINE

Jusqu'au jour où j'ai vu clair dans son cœur égoïste.

MADAME D'AMBROVILLE

En êtes-vous sûre ? Je vous répète qu'il est plein de bonne volonté et que ce n'est pas de sa faute s'il échoue partout, avec des qualités et des dons merveilleux. Son père, d'ailleurs, qui n'était pas moins heureusement doué, n'a jamais eu plus de chance. Ma vie s'est passée dans un rêve de millions, interrompu par des réveils de misère. Je n'y comprends rien.

JEANNINE

Vous n'y comprendrez jamais rien.

MADAME D'AMBROVILLE

C'est probable. Aussi tous mes efforts tendent-ils seulement à n'être pas pour le pauvre garçon, une nouvelle cause de contrariétés dans son ménage.

JEANNINE

Vous le dispensez de vous venir en aide.

MADAME D'AMBROVILLE

Oh ! oui.

JEANNINE

De quoi vivez-vous alors ?

MADAME D'AMBROVILLE

Des leçons de français et de piano que je donne. J'ai quelques bonnes élèves. J'arrive à joindre les

deux bouts, je ne me plains pas... quoiqu'il y ait des moments bien difficiles... L'entrée de l'hiver, tenez... C'est alors que l'on s'aperçoit de la longueur des vacances et que le terme est lourd. Je ne veux pas m'adresser à Georges, que je sais lui-même très gêné. Mes ennuis compliqueraient inutilement les siens. Il se tourmenterait pour moi.

JEANNINE

Croyez-vous ?

MADAME D'AMBROVILLE

Oh! certainement. Je connais mon fils ; le jour où il sera riche, allez, je n'aurai plus besoin de donner des leçons, il ne le permettrait pas.

JEANNINE

Et... en attendant ?

MADAME D'AMBROVILLE

J'ai préféré venir, à son insu, vous demander le petit service qu'il n'est pas en état de me rendre.

JEANNINE

Ah! bon, je devine...

MADAME D'AMBROVILLE

Vous devinez ?

JEANNINE

Parbleu! Vous devez quatre termes, vous êtes sous le coup d'une expulsion, il y a déjà des frais d'huissier exorbitants; bref vous avez besoin de cinquante louis pour demain matin.

MADAME D'AMBROVILLE, *avec un étonnement sincère.*

Mais non. Je ne dois que deux termes, c'est-à-

dire 300 francs. J'ai promis au propriétaire de les lui donner cette semaine, pour ne pas recevoir le congé dont il me menace simplement. Un déménagement, à mon âge, c'est si ennuyeux !

JEANNINE

Alors... les frais d'huissier ?

MADAME D'AMBROVILLE

Il n'y a pas de frais d'huissier... ou du moins, pas encore, Dieu merci !

JEANNINE

Et c'est 300 francs seulement qu'il vous faut, pour être tranquille ?

MADAME D'AMBROVILLE

Oui. (*Jeannine se lève, va au secrétaire, l'ouvre et y prend la somme qu'elle remet à madame d'Ambroville.*)

JEANNINE

Les voici.

MADAME D'AMBROVILLE

Je vous suis bien reconnaissante, ma chère enfant. Je tâcherai de vous rendre cet argent lorsque...

JEANNINE

C'est bon. Ne vous inquiétez pas... (*On sonne. Jeannine regarde l'heure à sa montre.*) Voulez-vous embrasser Colette ?

MADAME D'AMBROVILLE

Je crois bien. J'allais vous le demander.

JEANNINE

Allez. Elle est dans sa chambre avec l'institutrice. J'irai vous retrouver tout à l'heure. (*Madame d'Ambroville sort à droite.*)

SCÈNE X

JEANNINE, JULIE, *puis* GEORGES.

JEANNINE, *à Julie qui entre.*

M. Brochard ?

JULIE

Non, madame. C'est le mari de madame qui revient et qui insiste pour...

JEANNINE

Très bien. Je vais le recevoir. (*Julie introduit Georges et sort.*)

JEANNINE, *à Georges.*

Déjà ?

GEORGES

Oui. Je viens de chez l'huissier.

JEANNINE

Lequel ?

GEORGES

Celui de maman.

JEANNINE

Ah ! bien.

GEORGES

Les choses peuvent encore s'arranger.

JEANNINE

J'en suis bien contente.

GEORGES

Il suffit que je paie les frais et que je verse un acompte.

JEANNINE

De sorte qu'il ne te faut plus?...

GEORGES

Que 25 louis.

JEANNINE

Avec 25 louis, ta mère est ôtée d'embarras?

GEORGES

Pour le moment, oui.

JEANNINE

Eh bien, mon ami, j'ai la satisfaction de t'annoncer que je viens de payer le repos de ta mère beaucoup moins cher que cela.

GEORGES

Non!

JEANNINE

Non? Tu vas voir. (*Elle sonne. A Julie.*) Priez madame d'Ambroville de venir.

GEORGES

Il n'est peut-être pas convenable...

JEANNINE

Qu'elle te trouve ici? Pourquoi?

GEORGES

Dame!...

JEANNINE

Tu ne vas pas me refuser la joie d'un petit tableau de famille que je n'ai pas eu sous les yeux depuis cinq ans et que je ne reverrai pas de sitôt, c'est probable.

GEORGES

Écoute, Jeannine... Si tu as obligé maman, c'est bien de ta part, c'est très bien... Mais tu peux me

rendre à moi personnellement... un grand service... Prête-moi dix louis... ou bien je n'ai plus qu'à me faire sauter le caisson.

JEANNINE

Comme si c'était quand un caisson est vide qu'on le fait sauter.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME D'AMBROVILLE.

MADAME D'AMBROVILLE

Toi, Georges, ici?

GEORGES

Je passais... J'avais un renseignement à demander à Jeannine; elle m'a dit que tu étais là. Nous partirons ensemble.

MADAME D'AMBROVILLE

Est-ce drôle tout de même qu'il me faille venir ici pour te voir?

GEORGES

J'ai tant d'occupations!

MADAME D'AMBROVILLE

Je le sais, mon enfant. Ne prends pas mon observation pour un reproche. (*Coup de sonnette.*) Nous ne vous dérangerons pas plus longtemps, Jeannine. Encore merci et au revoir.

JEANNINE

Mais vous ne me dérangez pas. Il est bien inutile, au contraire, que votre départ ait l'air d'une fuite. (*A Julie, au fond.*) Faites entrer, Julie. (*Julie sort.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, BROCHARD, *puis* COLETTE.

BROCHARD, *entrant, sans voir les d'Ambroville.*

Comment, encore là? Vous n'êtes donc pas sortie?

JEANNINE

Mais non... des visites... (*Présentant.*) La grand'-mère et le père de Colette... Monsieur Brochard (*Salutations.*)

BROCHARD

Est-ce que notre promenade?...

JEANNINE

Tient toujours? Mais oui. Vous avez le temps de la faire avant déjeuner. Voici Colette.

COLETTE

(*Elle entre gaiement, fait un mouvement vers M. Brochard, aperçoit Georges, s'arrête, hésite, regarde sa mère et se dirige enfin, sans entrain, vers son père.*) Bonjour, mon père. (*Elle lui tend son front. Il l'embrasse.*)

JEANNINE

Vous l'excusez... On l'attend. Va, ma chérie, et sois bien sage. (*Colette s'élance vers Brochard; Jeannine les accompagne tous les deux jusqu'à la porte.*)

GEORGES, *à sa mère.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu dis de ça ?

MADAME D'AMBROVILLE

Je dis... que chacun prend sa famille où il la trouve et que la véritable n'est pas toujours celle qu'on pense.

RIDEAU

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

LES SOULIERS

SCÈNE JUDICIAIRE

Représentée pour la première fois, à Paris, le 26 avril 1903 en matinée
au bénéfice de la Maison Commune du IIIe arrondissement
et le soir, par les membres de l'Université populaire,
au Théâtre de la Coopération des Idées.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DE M. LUCIEN DESCAVES

LE CALVAIRE D'HÉLOÏSE PAJADOU, 1 vol. (*épuisé*).
UNE VIEILLE RATE, 1 vol. (*nouvelle édition*).
LA TEIGNE, 1 vol. (*épuisé*).
LES MISÈRES DU SABRE, 1 vol.
SOUS-OFFS, 1 vol.
SOUS-OFFS, MISÈRES DU SABRE et PROCÈS DE SOUS-OFFS, 1 vol. in-8° illustré, par EUGÈNE COURBOIN.
SOUS-OFFS EN COUR D'ASSISES. Notes. Plaidoiries de Mes TÉZÉNAS et MILLERAND. Verdict. Bibliographie. 1 plaquette.
LES EMMURÉS, roman, 1 vol.
EN VILLÉGIATURE, 1 vol.
SOUPES, 1 vol.
LA COLONNE, 1 vol.

THÉATRE

LA PELOTE, pièce en trois actes, *en collaboration avec* M. PAUL BONNETAIN.
LES CHAPONS, pièce en un acte, *en collaboration avec* M. GEORGES DARIEN.
LA CAGE, pièce en un acte.
LA CLAIRIÈRE, pièce en cinq actes, *en collaboration avec* M. MAURICE DONNAY.
TIERS ETAT, pièce en un acte.
LES OISEAUX DE PASSAGE, pièce en quatre actes, *en collaboration avec* M. MAURICE DONNAY.
L'ATTENTAT, pièce en cinq actes, *en collaboration avec* M. ALFRED CAPUS.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES & RENÉ VERGUGHT

LES SOULIERS

SCÈNE JUDICIAIRE

Tirée d'une Nouvelle de **Lucien DESCAVES**

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE FRANÇAIS

1907

De cette brochure il a été tiré
six exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.

AU

PRÉSIDENT MAGNAUD

Au « Bon Juge »

Ce singulier qui n'a pas encore de pluriel.

Hommage des auteurs.

L. D. R. V.

PERSONNAGES[1]

LE PRÉSIDENT.	MM.	Arquillère.
FRANÇOIS.		Noizeux.
M[e] DUVERNOY.		Frédal
LE SUBSTITUT.		Larmandie.
PLUMET.		Verse.
MANCEL.		Mallet.
UN MONSIEUR.		Grammont.
L'HUISSIER.		Thoulouze.

Assesseurs, Gendarmes, Public, etc.

La scène se passe au tribunal correctionnel
de Bar-sur-Marne.

---

1. Au théâtre populaire de la Coopération des Idées, la scène a été jouée par MM. Henri Dargel, René Ulmann, Boismoreau, Lévy, Ternois, Vinatieri, Meyer et Tassin.

LES SOULIERS

Au lever du rideau, François est assis au banc des prévenus, Me Duvernoy, au banc de la défense. Au public debout, derrière le banc des témoins, où sont assis Plumet et Mancel, se trouve mêlé le monsieur jouant un rôle dans cette scène.

L'HUISSIER.

Le Tribunal!

Tout le monde se découvre. Le Président et ses assesseurs font leur entrée et prennent place.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est ouverte. Huissier, appelez la première cause.

L'HUISSIER.

Le ministère public contre François. Vol simple. Témoins, MM. Mancel et Plumet.

LE PRÉSIDENT, à François.

Prévenu, levez-vous. (François se lève.) Votre nom?

FRANÇOIS, dolent, résigné, respectueux.

François, mon président.

LE PRÉSIDENT.

François... quoi?

FRANÇOIS.

François.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas d'autre nom?

FRANÇOIS.

Pas que je sache... malheureusement.

LE PRÉSIDENT

Votre famille?

FRANÇOIS.

Inconnue. J'ai été élevé par l'Assistance publique; mais on m'a dit que ma mère était bonne dans une maison bourgeoise, qu'elle avait été séduite par le fils de ses maîtres, et, bien entendu, qu'ils l'avaient mise à la porte pour éviter un scandale.

LE PRÉSIDENT.

De ce que vous avancez là nous ne pouvons faire état, le législateur n'ayant pas encore admis la recherche de la paternité. Quel âge avez-vous?

FRANÇOIS.

Vingt-huit ans.

LE PRÉSIDENT.

Où habitez-vous?

FRANÇOIS.

J'ai pas de domicile.

LE PRÉSIDENT.

Votre profession?

FRANÇOIS.

J'en ai pas. Placé, dans mon enfance, chez des cultivateurs, je leur ai surtout servi de domestique. Après avoir travaillé la terre, je l'arpente... quand je suis libre...

LE PRÉSIDENT.

Et vous ne l'êtes pas souvent. Vous avez subi quatorze condamnations?

FRANÇOIS.

Quatorze?... possible... J'ai pas eu le temps d'exercer beaucoup ma mémoire à l'école... Un pupille de l'Assistance publique, vous savez, mon président, ça turbine de bonne heure.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez passé trois ans en prison.

FRANÇOIS, *sincère*.

Tant que ça?

LE PRÉSIDENT.

Vous manquez décidément de mémoire.

FRANÇOIS.

La mémoire n'est pas la seule chose qui me manque, et personne n'en paraît étonné!

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes sorti de la maison d'arrêt il y a huit jours à peine. Maintenant vous savez de quoi vous êtes accusé. Vous avez été pris en flagrant délit de vol à l'étalage d'un marchand de chaussures. C'est même, je dois le reconnaître, la première fois qu'une aussi grave imputation pèse sur vous. Les peines que vous avez encourues jusqu'ici ne réprimaient que la mendicité dont vous viviez...

FRANÇOIS, souriant.

Si on peut dire que j'en vis!...

LE PRÉSIDENT, poursuivant.

... le vagabondage et les outrages à des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions. Ce sont là des délits dépourvus de criminalité. Il n'en est pas de même de celui dont vous avez à répondre aujourd'hui. Dites-nous... pourquoi avez-vous volé cette paire de souliers?

FRANÇOIS.

Pas pour les revendre, bien sûr, mais parce que j'en avais besoin. L'été, à la rigueur, j'aurais pu encore m'en passer, me confectionner moi-même des *ribouis* avec de vieilles semelles et des linges sales, ramassés sur les tas d'ordures... Mais quel moment qu'on choisit pour me remettre en liberté? Décembre, un temps de chien, la neige, le froid, la boue... Vous allez trouver ça drôle, messieurs les juges, vous ne me croirez pas, si je vous dis que ce que je redoute le plus, c'est pas la faim, à quoi je suis habitué, les nuits dehors... que je ne compte plus... mais le froid... et quel froid ridicule! le froid aux pieds!... (Après une pause.) Tiens .. ça ne vous fait pas rire? C'est nouveau. Quand j'ai dit ça au commissaire, il s'est tordu... Tout le monde se tordait, les gendarmes, les inspecteurs, le garçon de bureau, tout le monde... C'était à qui mettrait son grain de sel : « Veux-tu une chaufferette? — Une paire de mitaines pour les pieds de monsieur!... — Aimes-tu mieux mon cache-nez pour les envelopper? — Souffle dans tes doigts de pieds, ça les réchauffera... » Enfin, j'ai fait passer un bon moment à ces messieurs.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien, c'est bien... Après?

FRANÇOIS.

Je disais donc que je ne peux pas supporter le froid aux pieds. J'en souffre... vous ne pouvez pas vous faire une idée! Un gendarme en pleurerait... Pas de remède à ça, car je ne me réchaufferais en marchant tout le temps, qu'à la condition de ne pas marcher pieds nus, dans l'eau... C'est bête, n'est-ce pas? une infirmité pareille. Probable que vous en êtes babas et que vous me traitez intérieurement de farceur, de *simulateur*... J'ai trouvé cette bonne blague de simuler le froid aux pieds!

LE PRÉSIDENT.

Vous ne me paraissez pas avoir froid aux yeux, en tout cas.

FRANÇOIS.

Monsieur le président a le mot pour rire... Je savais bien que je finirais par dérider ces messieurs... Quand je dis que j'ai froid aux pieds j'suis irrésistible; j'amuse tout le monde. Enfin, quand j'ai aperçu à l'étalage cette paire de *croquenots*, qu'est-ce que vous voulez? Ça été plus fort que moi... je les ai barbotés, n'ayant pas le premier sou pour les acheter, puisque je sortais de prison.

LE PRÉSIDENT.

Comment n'aviez-vous pas d'argent? Vous en avez gagné, en prison...

FRANÇOIS.

Gagner de l'argent en prison? Ah! je voudrais vous y voir!.. sauf le respect que je vous dois... On fait pour quatre francs d'ouvrage et on ne vous donne que douze ou quatorze sous... de quoi vous payer un peu de supplément;... le reste de votre argent

vous est remis à votre libération. J'ai donc touché environ six francs. J'ai pu vivre huit jours avec... Ah! je ne me suis pas donné d'indigestions... L'indigestion n'a jamais été dans mes moyens...

LE PRÉSIDENT.

Voyons, un homme rompu, comme vous...

FRANÇOIS.

Oh! oui...

LE PRÉSIDENT.

Je veux dire rompu à la mendicité, pouvait se procurer une vieille paire de chaussures aussi facilement que du pain. On ne vous aurait pas plus refusé l'une que l'autre.

FRANÇOIS, souriant.

Oui, j'y ai mis de la mauvaise volonté... Eh bien! la vérité, c'est que j'ai demandé des souliers dans quatre maisons... et que l'on m'a partout envoyé dinguer. Je n'avais pas de chance, évidemment. Maintenant, peut-être que je manque encore d'une chose: de persévérance... A force de sonner aux portes, j'aurais sans doute fini par faire rappliquer... les gendarmes.

LE PRÉSIDENT.

Allons, vous feignez une appréhension que vous n'éprouviez pas réellement. J'inclinerais plutôt à croire que, pareil à beaucoup de vagabonds, vous avez volé afin d'être puni sévèrement et de vous assurer un gîte pour tout l'hiver...

FRANÇOIS.

Oh! non, mon président... Je suis un imprévoyant de l'avenir, moi...

LE PRÉSIDENT.

Votre dossier, pourtant, vous montre coutumier du fait. (Consultant le dossier.) C'est vraisemblablement à dessein de retourner en prison que vous avez, à plusieurs reprises, insulté les magistrats devant lesquels vous comparaissiez. Avouez que c'est encore le mobile du vol que vous avez commis?

FRANÇOIS.

Pas du tout. Pourquoi mentir? Ça sera pour moi le même prix. C'est la nécessité qui m'a poussé, simplement. Les *croquenots*, à l'étalage, avaient l'air de m'appeler... Mes pieds, que je ne sentais plus, tellement ils étaient engourdis... je les ai sentis tout à coup soulagés dans c't étui confortable. Façon de parler, puisque le marchand, en me faisant arrêter dare-dare et en me reprenant les souliers, ne m'a même pas laissé le temps de les essayer.

LE PRÉSIDENT.

Enfin, ce vol, l'avez-vous prémédité?

FRANÇOIS.

Si l'on peut dire, mon président, que la nature prémédite l'hiver, le froid, la neige... et tout le tremblement... (Frissonnant.) Le tremblement,... c'est le mot...

LE PRÉSIDENT.

C'est bien, asseyez-vous. (A l'huissier.) Le premier témoin.

L'HUISSIER.

Plumet, Théodore.

PLUMET, se levant.

Dule.

L'HUISSIER.

Quoi, Dule?

PLUMET.

Théodule.

L'HUISSIER.

Si vous voulez.

LE PRÉSIDENT, à Plumet.

Avancez à la barre. Vos nom, prénoms, âge, profession et domicile?

PLUMET.

Théodule Plumet, 46 ans, négociant en chaussures, à l'enseigne du *Chat botté*... Place des Victoires, maison de premier ordre, fondée en 1860, par mon père, Evariste Plumet, fils de ses œuvres...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon... Levez la main droite. (M. Plumet lève la main, puis la baisse.) Faites votre déposition.

PLUMET.

Le quinze décembre dernier, vers huit heures du soir, j'étais en train de dîner dans mon arrière-boutique, dont j'ai fait ma salle à manger, lorsque le commis qui surveille l'étalage par tous les temps, m'avertit qu'un vagabond venait de me soustraire une paire de chaussures. Je ne fis ni une ni deux, je me précipitai à la poursuite de mon voleur que j'eus le bonheur de rattraper au moment où il allait disparaître dans une petite ruelle obscure. Je lui reprochai son larcin; je lui dis qu'à son âge il devrait travailler. Il me répondit qu'il ne demandait pas mieux, mais qu'il avait été au plus pressé après la nourriture, comme si, pour un vagabond, le plus pressé n'était pas de se procurer du travail! Mais ce n'est pas tout... Il ajouta qu'une société était mauvaise, où les uns marchaient avec des souliers vernis sur des tapis moelleux, lorsque d'autres marchaient pieds nus sur le trimard... oui, trimard... c'est bien le

mot dont il s'est servi. Il allait continuer ses insanités quand un agent a opéré son arrestation. Voilà.

LE PRÉSIDENT.

C'est tout ce que vous avez à dire?

PLUMET.

Je voudrais soumettre au tribunal une simple remarque, dictée par le bon sens...

LE PRÉSIDENT.

Parlez.

PLUMET.

Je ne chausse pas seulement les gens du meilleur monde. Mon étalage, composé d'articles à bon marché, s'adresse à la classe laborieuse, si digne d'intérêt... Conclusion : cet individu, en me volant, ne s'est pas rendu compte qu'il volait aussi les pauvres!

FRANÇOIS.

Non, je ne m'en rends pas compte.

PLUMET, avec satisfaction.

C'est là, monsieur le président, que je voulais en venir.

LE PRÉSIDENT.

Très bien. Vous pouvez vous asseoir. (A l'huissier.) Le second témoin.

L'HUISSIER.

Mancel... (Au témoin, qui s'est levé.) Avancez à la barre.

LE PRÉSIDENT, à Mancel.

Vous vous appelez Mancel, Raoul; 26 ans, publiciste, demeurant en cette ville, rue des Arcades, 59? (Marque d'assentiment de Mancel.) Levez la main droite.

MANCEL.

Est-ce bien nécessaire?

LE PRÉSIDENT.

Mais certainement. C'est la formule du serment.

MANCEL.

Monsieur le Président ne peut-il m'en dispenser?

LE PRÉSIDENT.

La loi est formelle. Vous devez jurer de dire la vérité.

MANCEL.

Si la vérité ne sortait que de la bouche de ceux qui prêtent serment, on ne l'entendrait pas toujours.

LE PRÉSIDENT, conciliant.

Ne vous obstinez pas dans votre refus. Levez la main.

MANCEL.

Je la lève... surpris seulement que vous attachiez de l'importance à un geste qui pour vous signifie quelque chose et pour moi ne signifie rien.

LE PRÉSIDENT.

Faites votre déposition.

MANCEL.

Voici. J'étais présent lorsque l'on a arrêté le prévenu. Comme M. Plumet rentrait en possession de l'objet volé, je le priai de ne pas déposer de plainte et, puisqu'il n'avait subi aucun préjudice, en somme, de permettre qu'on rendît la liberté à ce pauvre diable. (Désignant M. Plumet.) Monsieur me répondit que cela ne me regardait pas et qu'il fallait un exemple. Le devoir des honnêtes gens, ajouta-t-il, n'est pas d'envoyer les filous qu'ils surprennent se faire pendre ailleurs, mais, au contraire, de couper le mal dans sa racine. La solidarité est la principale sauve-

garde des honnêtes gens. Les honnêtes gens par ci, les honnêtes gens par là... Comme il n'en finissait pas de s'étendre sur leur mission sociale, agacé, je déclarai, en fait de probité, ne pas établir de différence entre le commerçant qui vend dix francs ce qui lui en coûte cinq et le malheureux qui s'approprie un objet nécessaire à son existence.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez écouté que vos sentiments humanitaires, cela est fort bien; mais vous avez eu tort de vous laisser aller à une comparaison... déplacée.

MANCEL

Pas plus déplacée que l'épithète d'anarchiste dont m'a gratifié le plaignant. On n'est pas anarchiste pour rêver l'avènement d'une société où le droit à la vie serait égal pour tous. On n'est pas anarchiste pour regretter que, dans la société actuelle, il y ait des vols réprimés par la loi et d'autres que l'on peut commettre impunément. Ce n'est pas faire profession d'anarchie enfin, que de répéter la belle parole de Jean-Jacques, érigée en formule par Babeuf : « Pour que l'état social soit perfectionné, il faut que chacun ait assez et qu'aucun n'ait trop. »

LE PRÉSIDENT.

Vous avez terminé? Vous pouvez vous asseoir.

LE PRÉSIDENT, au substitut.

Monsieur le Substitut a-t-il quelques observations à présenter?

LE SUBSTITUT.

Je désirerais dire quelques mots seulement.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez la parole.

LE SUBSTITUT, *se levant.*

J'ai l'habitude de ne jamais, ou presque jamais, prendre la parole dans les affaires qui sont journellement soumises à notre juridiction; mais celle-ci présente une particularité qui me fait un devoir d'intervenir pour vous la signaler. En effet, lors de son arrestation, le prévenu a fait au plaignant certaines déclarations que je qualifierai de délictueuses. N'a-t-il pas dit à M. Plumet — cet honorable commerçant — qu'il est honteux de voir des gens marcher sur des tapis lorsque d'autres vont pieds nus sur la route? Un pareil langage, dans la bouche du prévenu, aggrave singulièrement son cas, et je n'hésite pas à requérir une rigoureuse application de la loi. Ne vous le dissimulez pas, messieurs, vous vous trouvez en face d'un de ces individus au cerveau brûlé par les lectures malsaines et qui rêvent la destruction de notre société. Pour eux, la propriété engendre le vol, et cette théorie a pour conséquence la reprise, c'est-à-dire la propagande par le fait. En un mot, et quoi qu'ait pu dire un témoin mal inspiré, le prévenu est un anarchiste dans la plus redoutable acception du mot. Soucieux des intérêts de la société, qui me sont confiés; défenseur désigné des institutions qu'elle s'est librement données, ne vous étonnez pas que je requière contre le prévenu une condamnation sévère. Elle doit servir d'exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter cet ennemi de l'ordre et de la propriété! J'ai dit.

Il se rassied.

LE PRÉSIDENT.

La parole est au défenseur. Maître Duvernoy, vous avez la parole.

MAITRE DUVERNOY, se levant.

Messieurs. — Lorsque je fus chargé de la défense du prévenu François, je croyais rencontrer un de ces malfaiteurs vulgaires comme il en défile tous les jours devant vous. Je me trompais. Après avoir pris connaissance du dossier, j'allai causer avec François dans sa prison et j'acquis, au cours de nos entretiens, la conviction de son innocence. Je dis bien : de son innocence. L'expression ne trahit point ma pensée et j'espère, si vous voulez bien m'écouter, vous rallier à une opinion que le flagrant délit ne modifie pas.

François tout court est l'enfant d'une fille, séduite puis jetée sur le pavé par son séducteur. Sa mère ne pouvant le nourrir préféra l'abandonner à l'hospice plutôt que de le voir mourir de faim. Là, il grandit sans s'instruire, car l'Assistance publique se préoccupe de donner à ses pupilles d'autres maîtres que des maîtres d'école. A treize ans on le plaça chez un cultivateur ; il n'y fut pas heureux. Avait-il une discussion avec ses compagnons? ceux-ci le traitaient de bâtard .. Et comme il était chétif, il avait deux fois le dessous. Ah! messieurs, quand donc une loi permettra-t elle la recherche de la paternité ! Cette loi serait acclamée par tous les cœurs généreux, car elle effacerait la différence monstrueuse qu'a faite le code entre des créatures humaines que les mêmes flancs ont portées !

Mais je reviens à l'accusé. Las de confusion, abreuvé d'amertume, après un martyre et une exploitation qui durèrent six années, il quitta la ferme où il travaillait pour aller chercher sa vie ailleurs. Il ne la trouva pas. Cela peut paraître extraordinaire. C'est pourtant l'humble et triste vérité. Sans argent,

sans pain, sans logis, il mendia parce qu'il avait faim, et, dans notre société, avoir faim est un crime, ou plutôt on a le droit d'avoir faim, mais on n'a pas le droit d'exiger du pain. François s'en aperçut lorsqu'on lui eut octroyé quinze jours de prison! Que vouliez-vous qu'il fît après cela? Une fois sorti de prison, il se remit en quête d'ouvrage, mais comme il n'avait pour tout certificat que son casier judiciaire orné d'une condamnation, il fut partout rebuté. Vous devinez la suite : mendicité, vagabondage; encore mendicité, encore vagabondage; et des condamnations plus sévères à mesure qu'elles se succédaient. Déplorons en passant que le juge s'inspire trop souvent des antécédents judiciaires de l'inculpé, sans rechercher et examiner les circonstances auxquelles ils se rapportent.

Enfin, messieurs, nous arrivons au délit qui amène le prévenu ici. Vous savez que François, réduit, en plein mois de décembre, à errer sans souliers dans la neige, n'a pu résister à cette tentation permanente que donne aux va-nu-pieds un amas de chaussures étalées. Il en a pris une paire. Vous direz si le prévenu se l'est appropriée pour se faire mettre prison ou si c'est le besoin qui l'a poussé. Estimer que c'est la nécessité qui a fait de cet homme un voleur, c'est l'acquitter, au mépris d'une loi qui vit encore dans le Code, mais que la conscience publique a tuée.

J'ose espérer, messieurs, en votre équité; j'ose espérer que vous serez avec la conscience publique.

Il se rassied.

LE PRÉSIDENT, à François.

François, avez-vous quelque chose à ajouter?

FRANÇOIS.

Je fais juges messieurs les juges... Je m'en rapporte à leur l'humanité.

LE PRÉSIDENT.

Le tribunal va en délibérer.

Les juges délibèrent.

PLUMET, *se retournant, comme cherchant à qui parler, s'adresse au monsieur placé derrière lui.*

Monsieur a sans doute suivi les débats?...

LE MONSIEUR.

Passionnément.

PLUMET.

Vous allez voir qu'ils vont le saler.

LE MONSIEUR.

Nous allons voir ce que nous allons voir.

PLUMET.

S'ils ne protégeaient pas la société contre les gens sans aveu, pourquoi les juges seraient-ils là et contre qui la protégeraient-ils?

LE MONSIEUR.

Je ne sais pas, moi. Contre vous.

PLUMET.

Hein?

LE MONSIEUR.

Alors, c'est vous le *Chat botté*..., de père en fils?... Eh bien! je ne vous en fais pas mon compliment!

PLUMET, *décontenancé.*

Monsieur est gai. Il aime à plaisanter.

LE MONSIEUR.

Non. Je n'ai aucune raison de plaisanter, comme

vous l'allez voir. Le mois dernier, ayant besoin d'une paire de chaussures, je l'achetai chez vous, à l'étalage, justement.

PLUMET.

Mon article à 9 francs 75... un excellent article, qui fait beaucoup d'usage.

LE MONSIEUR.

Vous trouvez? Au bout de quinze jours, la semelle fichait le camp; huit jours après, le cuir se fendait comme une... parfaitement! Enfin, votre camelotte à 9 francs 75, voilà ce qu'elle est devenue!... (Il montre une chaussure minable.) Et je suis un modeste employé, sédentaire! Aux pieds d'un chemineau, elle aurait duré... ce que durent les roses...

PLUMET.

Vous m'étonnez... C'est une marchandise en solde... sans doute..., mais si vous saviez ce que je gagne dessus...

LE MONSIEUR.

Vous ne gagnez pas mon estime. Mais au fond, peut-être avez-vous rendu service à ce pauvre diable en lui reprenant vos chaussures, car si vous l'aviez laissé partir avec, le plus volé de vous deux, c'était lui.

PLUMET, *furieux.*

Monsieur l'huissier, je vous prie de constater que..

L'HUISSIER.

Silence!...

LE PRÉSIDENT, *lisant le jugement.*

Le tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi :

Attendu que François s'est rendu coupable, le quinze décembre dernier, de soustraction frauduleuse au préjudice d'autrui, crime prévu et puni par la loi;

Attendu que le prévenu reconnaît les faits qui lui sont reprochés;

Mais d'autre part:

Considérant que François affirme que c'est la nécessité qui l'a poussé à commettre un acte répréhensible;

Attendu que pour apprécier équitablement le délit, le juge doit, pour un instant, oublier le bien-être dont il jouit généralement; qu'il doit s'identifier autant que possible avec le malheureux, sans famille, sans amis, sans aide, chien errant ne parvenant, le plus souvent, qu'à éveiller la défiance de ceux auxquels il demande assistance;

Attendu que la souffrance, qu'elle soit provoquée par la faim ou par le froid, est susceptible d'enlever à tout être humain une partie de son libre arbitre et même d'abolir en lui les notions du bien ou du mal;

Considérant qu'un acte, ordinairement répréhensible, perd beaucoup de son caractère délictueux, lorsque celui qui commet cet acte agit poussé par l'impérieux besoin de se procurer un objet de première nécessité;

Par ces motifs, le Tribunal renvoie François des fins de la poursuite, sans dépens, et ordonne sa mise en liberté immédiate s'il n'est détenu pour une autre cause.

L'audience est levée.

Le tribunal se retire.

FRANÇOIS, *à son avocat.*

Merci, monsieur ! merci...

Il lui serre la main.

MAITRE DUVERNOY.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon ami ; c'est le bon juge. Ah ! s'ils étaient tous comme celui-là !...

PLUMET, *amer et ironique.*

Il n'y aurait plus qu'à fermer les prétoires et à liciencier la gendarmerie. Ça viendra... Après la femme qui vola un pain, on devait acquitter l'homme qui m'a volé des souliers. Tout s'enchaîne. Nous verrons prochainement absoudre le misérable qui aura dérobé un paletot, puis le drôle que nous aurons trouvé couché dans notre lit. Qui sait enfin ! Peut-être les juges finiront-ils par mettre le comble à leurs faveurs en condamnant les honnêtes gens à se déchausser pour donner leurs souliers aux voleurs.

LE MONSIEUR.

Rassurez-vous, monsieur Plumet, nous n'en sommes pas là. Le bon juge, comme on dit, est une exception... un singulier qui n'a pas de pluriel...

MANCEL.

Pas encore.

Rideau.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA CAGE

Représentée pour la première fois au THÉATRE ANTOINE le 21 janvier 1898.

DU MÊME AUTEUR :

LE CALVAIRE D'HÉLOÏSE PAJADOU, 1 vol. (*épuisé*).
UNE VIEILLE RATE, 1 vol. (*nouvelle édition*).
LA TEIGNE, 1 vol. (*épuisé*).
LES MISÈRES DU SABRE, 1 vol.
SOUS-OFFS, 1 vol.
SOUS-OFFS, MISÈRES DU SABRE et PROCÈS DE SOUS-OFFS, 1 vol. in-8° illustré, par EUGÈNE COURBOIN.
SOUS-OFFS EN COUR D'ASSISES. Notes. Plaidoiries de Mes TÉZÉNAS et MILLERAND. Verdict. Bibliographie, 1 plaquette.
LES EMMURÉS, roman, 1 vol.
EN VILLÉGIATURE, 1 vol.
SOUPES, 1 vol.
LA COLONNE, 1 vol.

THÉATRE

LA PELOTE, pièce en trois actes, *en collaboration avec* M. PAUL BONNETAIN.
LES CHAPONS, pièce en un acte, *en collaboration avec* M. GEORGES DARIEN.
LA CAGE, pièce en un acte.
LA CLAIRIÈRE, pièce en cinq actes, *en collaboration avec* M. MAURICE DONNAY.
TIERS ETAT, pièce en un acte.
LES OISEAUX DE PASSAGE, pièce en quatre actes, *en collaboration avec* M. MAURICE DONNAY.
LES SOULIERS, scène judiciaire en un acte, *en collaboration avec* M. RENÉ VERGUGHT

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES

LA CAGE

PIÈCE EN UN ACTE

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS. — Ier ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1906

PERSONNAGES :

M. HAVENNE, 55 ans	M. ANTOINE.
MADAME HAVENNE, 50 ans.	Mlle BARNY.
MADELEINE, 26 ans	Mlle MELLOT.
ALBERT, 21 ans	M. GÉMIER
MADAME RÉMI, concierge.	Mlle REYNOLD.

LA CAGE

AUX DÉSESPÉRÉS
pour qu'ils choisissent.

Les restes d'un intérieur confortable. Tapis élimés, vieilles tentures; canapé, fauteuil et chaises récouverts de velours passé. Alcôve, à droite, dissimulée par des rideaux. Portraits de famille et diplômes encadrés. Commode ornée de souvenirs insignifiants : coquillages, vases de porcelaine, photographies, fleurs artificielles fanées par le plumeau. Il n'y a plus que l'ordre et la propreté, qui luttent contre la tristesse et l'indigence. Au-dessus de la cheminée, un éphéméride de grand format est accroché. Il semble remplacer une pendule absente et mesurer le temps. Mais, arrêté à la date du 29 octobre, il retarde en réalité de deux jours. A gauche, devant la fenêtre, sur une petite table, une cage est posée, dans laquelle voltigent quelques oiseaux. Une chaise longue auprès de la table.

C'est le soir; la lampe est allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME HAVENNE, MADAME RÉMI

MADAME RÉMI

Je ne vous dérange pas, madame Havenne ?

MADAME HAVENNE, *qui n'a pas entendu entrer madame Rémi.*

Non... Mais non, madame Rémi.

MADAME RÉMI

Je vous demande pardon. J'ai trouvé la porte entr'ouverte, j'ai frappé, et ne recevant pas de réponse, je me suis permis...

MADAME HAVENNE

Vous avez bien fait. J'attends M. Havenne d'un moment à l'autre ; c'est exprès que je n'avais pas fermé la porte. Vous avez une lettre pour nous ?

MADAME RÉMI

Non. Ce sont les trois quittances de loyer, avril, juillet et octobre, que la propriétaire m'envoie encore vous présenter. Madame Ledru vous avait assigné le 31 comme dernier délai ;... et le 31, c'est aujourd'hui.

MADAME HAVENNE

C'est aujourd'hui.

MADAME RÉMI

Votre éphéméride retarde de deux jours, madame Havenne. Voulez-vous que j'ôte les feuilles ?

MADAME HAVENNE, *vivement.*

Non, laissez, je les enlèverai moi-même.

MADAME RÉMI

A votre fantaisie.

MADAME HAVENNE

Je vous sais gré, madame Rémi, d'être montée en l'absence de mon mari.

MADAME RÉMI

Toujours dehors, ce pauvre M. Havenne ! (*Geste accablé de madame Havenne.*) Et vos enfants aussi ?

MADAME HAVENNE

Les enfants aussi.

MADAME RÉMI

Depuis le matin, tous les trois?

MADAME HAVENNE

Oui. Ils ne sont même pas rentrés pour déjeuner.

MADAME RÉMI

Si encore leurs courses et leurs démarches aboutissaient à quelque chose! Mais ils n'ont toujours rien en vue ni l'un ni l'autre?...

MADAME HAVENNE

Rien. M. Havenne a dû se présenter aujourd'hui dans deux maisons de commerce où l'on demande un comptable. Il accepterait n'importe quoi. Mais un homme de cinquante-cinq ans qui cherche un emploi, est presque inconvenant. On dirait qu'il étale une infirmité. Les références, les certificats, ont une odeur de complaisance et de charité. On attribue à l'inconduite, à l'incapacité ou tout au moins à une coupable imprévoyance, la nécessité de gagner sa vie, dans un âge où l'on doit être à l'abri du besoin.

MADAME RÉMI

C'est triste, car enfin, on vous connaît dans le quartier; on sait qu'il n'y a pas de votre faute, que le malheur s'est acharné contre vous, depuis que M. Havenne a perdu sa place.

MADAME HAVENNE

Vingt ans caissier dans la même maison! Des millions ont passé par ses mains. Ah! cette faillite nous a été funeste! Deux ans bientôt!...

MADAME RÉMI

A cette époque déjà, M. Havenne eut quelque peine à retrouver un modeste emploi.

MADAME HAVENNE

Oui. Mais nous n'étions pas découragés et las comme à présent. Nous avions de toutes petites économies. On se félicitait même que ce désastre arrivât lorsque les enfants étaient élevés et, à notre sens, bien élevés. Madeleine n'avait pas de dot, c'est vrai, mais nous pensions qu'une instruction complète et des qualités essentielles dans un ménage, la tireraient mieux d'embarras, le cas échéant. C'était une erreur dont notre infortune a compliqué les conséquences. Nous éloignons de notre fille jusqu'aux chances d'un mariage d'inclination. Quel gendre n'hésiterait pas, devant le surcroît de charges dont nous le menaçons ?

MADAME RÉMI

Les beaux jours reviendront.

MADAME HAVENNE

La jeunesse de Madeleine ne reviendra pas. Elle a vingt-six ans. Nous ne compromettons pas moins l'avenir de son frère. Bachelier à dix-sept ans, madame, Albert préparait son doctorat en droit, afin d'être dispensé de deux années de service militaire ; comment continuera-t-il ses études, si le soin de notre subsistance doit s'ajouter maintenant au souci de la sienne ?

MADAME RÉMI

Il y a une grande consolation pour vous dans l'affection et le dévouement de vos enfants.

MADAME HAVENNE

N'est-ce pas qu'ils sont vaillants ? Il y a six mois, quand son père s'est vu de nouveau sans place, Albert a tout de suite songé à nous venir en aide. Il

a subi des examens, adressé des demandes... Mais tel est l'encombrement dans les Administrations de l'État, qu'il a bientôt compris l'inutilité de ses démarches. Il s'est alors rabattu sur les établissements financiers, la comptabilité commerciale. Mais il y était si dépaysé, qu'on n'a pas manqué de prétextes pour l'éconduire. Tout ce qu'il savait se tournait contre lui. Le croiriez-vous? On a été jusqu'à lui reprocher sa mauvaise écriture. Elle est négligée, sans doute. Pouvions-nous prévoir le cas que l'on en ferait?

MADAME RÉMI

C'est toujours beau, une belle écriture!

MADAME HAVENNE

On invoquait plus volontiers, d'ailleurs, une autre défaite. « Vous allez être soldat, disait-on; quand vous serez libéré du service militaire, revenez nous voir. »

MADAME RÉMI

C'est en effet bien ennuyeux pour vous que M. Albert soit appelé sous les drapeaux, le mois prochain. Mais un an est vite passé.

MADAME HAVENNE

Oui, si nous étions délivrés d'inquiétudes après. Rien n'est moins sûr. La situation sera la même à son retour. S'il n'est pas docteur en droit à vingt-six ans, il devra repartir pour deux ans. Mieux vaudrait presque, dans ces conditions, qu'il fît les trois ans d'affilée. Mais on ne renonce pas facilement à des avantages obtenus par dix ans d'études et des sacrifices dont, seuls, nous connaissons l'étendue.

MADAME RÉMI

Mademoiselle Madeleine vous reste heureusement. Elle a bien du mérite aussi.

MADAME HAVENNE

La chère enfant ! C'est un peu grâce aux leçons qu'elle donne que nous ne sommes pas morts de faim. Mais les dernières vacances ont été fâcheuses. Deux de ses petites élèves entrent en pension, et les écriteaux qu'elle a mis chez les commerçants du quartier n'ont pas amené de remplaçantes.

MADAME RÉMI

« Cours de français... Préparation aux examens... Prix modérés... » C'est pourtant bien écrit... moulé ! Voilà ce qu'on peut appeler une belle écriture !

MADAME HAVENNE, *avec un pâle sourire.*

Cependant, vous le voyez, madame Rémi, Madeleine n'est pas plus avancée que son frère.

MADAME RÉMI

C'est vrai. A quoi se fier !

MADAME HAVENNE

Ah ! ce qui nous manque, allez, je le sais bien, ce sont des relations. Le malheur a fait le vide autour de nous. On n'oblige pas les tristes. Lorsque nous n'avions besoin de personne, tout le monde s'offrait. Mais ceux que nous considérions comme nos meilleurs amis n'estimaient en nous, eux, que des gens dans leur position. Ils se sont dispersés à mesure que nous déclinions. On ne s'intéresse plus à nos enfants, — depuis qu'ils sont devenus intéressants. Albert a bien raison de dire : « Protéger, cela devrait vouloir dire : Secours au plus faible, et cela signifie

en réalité : Courte échelle entre les plus forts. »

MADAME RÉMI

Il est certain que l'hiver ne s'annonce pas bien pour vous.

MADAME HAVENNE

Nous sommes à bout de forces.

MADAME RÉMI

Ne vous laissez pas abattre. Il suffit d'un hasard...

MADAME HAVENNE

D'un miracle... Les médecins parlent ainsi aux malades condamnés.

MADAME RÉMI

Mais non, mais non... Vous êtes une famille unie, vous lutterez... C'est ce que je disais encore, tantôt, à madame Ledru... (*Avec embarras.*) qui me chargeait d'une commission pénible pour vous...

MADAME HAVENNE

Quelle commission ?

MADAME RÉMI

Mon Dieu, excusez-moi... je suis désolée... le moment est si mal choisi... Elle m'envoie vous dire que si vous n'avez payé demain, à midi, elle portera les quittances chez son huissier.

MADAME HAVENNE

Ah !

MADAME RÉMI

Et j'ajouterai que sa résolution paraît, hélas ! irrévocable.

MADAME HAVENNE

Vous ne lui avez donc pas dit...

MADAME RÉMI

Je lui ai tout dit ou plutôt tout répété : que des

locataires qui habitent la maison depuis dix ans et qui ont toujours régulièrement payé leur terme, méritent quelques égards ; que ce n'est pour vous probablement qu'une crise à traverser ; que M. Havenne, remercié à l'improviste, l'hiver dernier, trouvera certainement un emploi avant la fin de l'année, grâce à son excellente réputation ; que vos enfants sont de bons sujets, sur lesquels vous pouvez aussi compter...

MADAME HAVENNE

Elle n'a voulu rien entendre...

MADAME RÉMI

Vous ne connaissez pas madame Ledru. Elle a changé de conversation et renversé les rôles. « C'est elle, ce sont les propriétaires qu'il faut plaindre. On ne sait pas assez quels tracas donne une maison. Mais quand on en a trois à administrer, il y a de quoi perdre la tête ! Ah ! ce fut une catastrophe pour elle, que la mort de M. Ledru ! Il épluchait les mémoires des entrepreneurs et n'était pas leur dupe, tandis qu'avec elle, faible femme, tous abusent : les locataires des réparations et les architectes des travaux. On la ruinera. On ne la laisse pas vivre tranquillement de ses rentes. Si cela continue, elle prendra un gérant. »

MADAME HAVENNE

Vous n'avez pas proposé M. Havenne ?

MADAME RÉMI

Pas plus lui qu'un autre. C'est un projet en l'air, un faux-fuyant commode. Jamais personne ne mettra le nez dans ses intérêts. Elle est de trempe à les défendre contre n'importe qui.

MADAME HAVENNE

Cependant, madame Rémi, la saisie, la vente dont elle nous menace, acquitteront à peine notre dette. Tout ce qui reste ici est presque sans valeur.

MADAME RÉMI

Là-dessus, dame ! je ne pouvais pas trop insister. Elle ne me pardonnerait pas d'avoir laissé échapper sa garantie...

MADAME HAVENNE

C'est juste.

MADAME RÉMI

Et comme je m'en allais, savez-vous ce qu'elle m'a dit : « Qu'on attende, avant de me reprocher mon manque de cœur. Sans enfants, sans parents, j'ai l'intention de léguer ma fortune à l'Assistance publique. Les pauvres seront ainsi mes héritiers. »

MADAME HAVENNE

En est-elle sûre ?

MADAME RÉMI

Ça lui est égal. Mais pour une personne pieuse comme madame Ledru, la bienfaisance qui n'aurait pas cet air officiel, qui ne serait pas soumise à des formalités, demeurerait ignorée du bon Dieu.

MADAME HAVENNE

Oui, madame Ledru s'imagine que l'Assistance publique a un compte courant au ciel. J'entends mon mari rentrer. Laissez-moi lui annoncer la dernière mauvaise nouvelle. Je dis peut-être bien : la dernière !

MADAME RÉMI

Il faut l'espérer.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. HAVENNE

M. HAVENNE

Tiens, madame Rémi. Bonjour.

MADAME RÉMI

Bonjour, monsieur. (*A part.*) S'il rapportait le beau temps, j'en serais étonnée. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

M. ET MADAME HAVENNE

MADAME HAVENNE, *anxieuse.*

Eh bien, mon ami ?

M. HAVENNE. *Son regard, son geste, répondent d'abord pour lui. Puis il s'assied en face d'elle et parle sourdement, la tête basse, les mains fébriles.*

J'ai eu tout de même, pour le bouquet, une surprise. Jusqu'à présent, je n'avais qu'à me montrer pour que mon compte fût réglé. Partout, les directeurs rajeunissent leur personnel, pour qu'il leur coûte moins cher. Les écoles communales sont une pépinière avantageuse. Elles procurent des enfants qu'on paie 25 francs par mois, que le service militaire réclame au moment où leurs appointements s'élèvent et qu'on n'est pas obligé de reprendre lorsqu'ils quittent l'uniforme ; c'est tout profit. Certaines administrations, accessibles aux femmes, font à peu près les mêmes calculs, en remplaçant la perspective du régiment par celle du ménage et des enfants. De sorte que les jeunes gens les moins propres à la vie de bureau y sont appelés, au détriment des bonshommes comme moi, dont l'âge et la fatigue s'accommoderaient d'un emploi sédentaire.

MADAME HAVENNE

Mon ami...

M. HAVENNE

Oui, je rabâche... Donc, cet après-midi, j'ai rencontré un patron pour qui les préventions que j'inspire habituellement n'existaient pas.

MADAME HAVENNE

Ah ! tu vois bien.

M. HAVENNE

Attends. « C'est d'un garçon de bureau que j'ai besoin, dit-il avec bienveillance. Mais les demandes sont si nombreuses que j'ai dû instituer une espèce de concours. Avez-vous la médaille militaire ? » J'ai cru qu'il allait ajouter en me reconduisant : « Au plaisir de vous revoir... quand vous l'aurez ! »

MADAME HAVENNE

Tout espoir n'est pas encore perdu. Les enfants sont en retard. C'est bon signe.

M. HAVENNE, *debout, lui prenant les mains et la considérant tendrement.*

Rien n'ébranlera donc ta croyance aux miracles ? Non, va, il n'y a plus pour nous qu'une ressource : l'Assistance publique !

MADAME HAVENNE

Tais-toi !

M. HAVENNE, *l'embrassant.*

Tu ne vois pas que je dis cela pour rire, grosse bête, pour rire... (*Une émotion contenue fait trembler sa voix.*) D'abord, nous ne récolterions que l'incrédulité ! On ferait une enquête... qui durerait six mois. Elle dure huit jours, seulement, quand il y a urgence et que l'indigent meurt d'inanition. Il vien-

drait ici un inspecteur qui examinerait, interrogerait, s'étonnerait, attribuerait à des causes honteuses notre dénument. Nous avons ce qui nuit aux pauvres plus que leur pauvreté : l'amour-propre, la discrétion, et l'habit, ce terrible vêtement des jours heureux et des conditions relevées, que nous ne pouvons pas dépouiller dans notre détresse, et qui la dément ! L'expression de la misère s'apprend. Nous ne la savons pas, nous ne la saurons jamais Nous serions impuissants à rendre évidente cette vérité : Qu'il n'y a pas ici dix sous pour acheter de quoi dîner ce soir. Il faudrait jeter par la fenêtre nos derniers meubles, arracher les parquets et blanchir les murs à la chaux. On n'est des indigents que dans un taudis : alors on touche trois francs par mois.

MADAME HAVENNE

Oui... je sais bien que le monde a cette opinion de nous.

M. HAVENNE.

Madame Ledru, notamment.

MADAME HAVENNE

Pourquoi madame Ledru ?

M. HAVENNE

Parce qu'elle vient précisément d'envoyer la concierge nous signifier le dernier avertissement avant les frais.

MADAME HAVENNE

Qui t'a dit cela ?

M. HAVENNE

N'est-ce pas aujourd'hui qu'expire le dernier délai qu'elle a daigné nous accorder ? Car nous sommes le 31, ma pauvre femme, et non pas toujours

le 29, comme tu espérais naïvement nous le faire croire. Hier je n'ai rien dit, mais, aujourd'hui la méprise n'est plus possible. Il y a, Dieu merci, une échéance tout au moins à laquelle je ferai face. (*Il étend le bras vers l'éphéméride pour enlever les feuilles.*)

MADAME HAVENNE *l'arrêtant.*

A laquelle nous ferons face, mon ami. Oh ! ne te figure pas que je manque de courage. La réflexion, au contraire, a mûri le projet que avons formé, il y a un mois, tous les quatre, dans une heure d'exalta tion. Il reste encore aux pauvres gens de quoi s'acquitter, tant que leur parole vaut de l'or. Aussi n'est-ce pas à toi que j'ai voulu donner le change.

M. HAVENNE

Aux enfants? (*Silence. Il l'attire doucement contre son cœur*). Tu as bien fait.

MADAME HAVENNE.

Ils sont si jeunes ! La vie n'est pas encore, pour eux, la guenille qu'elle est pour nous. C'est une étoffe presque toute neuve. Rappelle-toi comme elle nous paraisait belle, quand nous avions leur âge !

M. HAVENNE

Elle fut belle longtemps.

MADAME HAVENNE

Elle peut l'être aussi pour Albert et pour Madeleine. Nous avons eu tort de mêler nos dégats ; ils n'ont pas la même importance. Un accroc se répare ; tandis qu'il n'y a pas de remède à l'usure.

M. HAVENNE

C'est ce que je me suis dit souvent, depuis un

mois. Mais il y avait entre nous comme une convention tacite, qui nous empêchait de revenir, dans nos conversations, sur la résolution prise d'un commun accord. On n'en a plus parlé.

MADAME HAVENNE

Une raison encore pour qu'ils l'aient oubliée. Dieu veuille que nous soyons seuls à nous en souvenir. Tu la comprends maintenant, ma précaution ?... (*Elle désigne l'éphéméride.*)

M. HAVENNE

Oui, mais elle est d'une telle simplicité, que j'ai bien peur qu'ils n'en soient pas dupes non plus.

MADAME HAVENNE

Qu'ils en aient l'air,... c'est tout ce que je leur demande.

M. HAVENNE

Alors, commençons par affecter une confiance trompeuse. Nous trouverons bien ensuite un prétexte pour les éloigner.

MADAME HAVENNE

Ecoute... je reconnais le pas d'Albert dans l'escalier.

M. HAVENNE

Sèche tes yeux... Avant le drame, un peu de comédie.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALBERT

ALBERT. *Il va embrasser sa mère et donne la main à son père.*

Bonsoir, mère...

MADAME HAVENNE

Comme tu rentres tard, mon enfant...

ALBERT

J'ai flâné... C'est un des derniers beaux soirs de la saison.

MADAME HAVENNE

Et tu as bien fait d'en profiter.

ALBERT

Il n'y a pas encore, sur le visage des pauvres, l'inquiétude de l'hiver. On dirait que tout le monde est sûr d'un abri, d'un bon repas quotidien et du nécessaire perpétuellement. C'est peut-être cela le bonheur : l'oubli d'hier et l'insouciance de demain.

M. HAVENNE

Quantité de gens n'ont pas d'autre philosophie.

ALBERT

Après dîner. L'homme à jeun raisonne différemment. Tout lui rappelle sa misère et contraste impudemment avec elle. C'est lorsqu'il appréhende la mauvaise saison, que les magasins font annoncer dans les journaux leurs expositions d'hiver. Il ne peut faire un pas sans voir s'empiler aux étalages de quoi habiller plus d'indigents qu'il n'y en a ; et il approfondit alors l'immoralité de cette profusion scandaleuse, qui est une tentation ou un défi, selon les passants !

M. HAVENNE

Garde-toi du penchant à l'envie. Nous ne souffrons pas du froid davantage, parce que notre voisin est plus chaudement vêtu que nous.

ALBERT

Non, père, mais j'ai frissonné tout à l'heure, en voyant un paletot sur un mannequin.

MADAME HAVENNE

Une défaillance. Tu dois avoir faim. As-tu seulement dejeuné ?

ALBERT

Je n'ai pas déjeuné,.. comme tant d'autres, dans une ville qui regorge de tout. (*A son père.*) Ce soir, tiens, je passais devant un grand magasin d'épicerie, qui exhibe entre des pyramides de victuailles et des portiques de vins fins, des « repas complets à emporter »... Comprends-tu ? *A emporter !* Trois ou quatre pauvres étaient là, qui ne paraissaient pas demander mieux. On les fit circuler. Ah ! leur regard inoubliable ! Ceux qui ont pris la Bastille devaient avoir ces yeux-là !

M. HAVENNE

Allons, ta mère va nous préparer quelque chose. (*Albert les considère avec attention l'un après l'autre, les scrute et les trouble.*) Hein, maman... une bonne soupe...

ALBERT

Est-ce indispensable ?

MADAME HAVENNE

Comment, si c'est indispensable ! Je crois bien !

ALBERT

De l'argent ?

MADAME HAVENNE, *gênée par le regard que son fils appuie sur elle.*

Mais... ton père...

M. HAVENNE

Madeleine va rapporter son mois de leçons.

ALBERT

Ah!... bien... En attendant, maman, prends les trente sous que j'ai gagnés aujourd'hui. Je les gardais pour une autre dépense, mais ma sœur y aura pourvu. (*Madame Havenne et son mari échangent un regard inquiet. Elle, sort ensuite.*)

SCÈNE V

M. HAVENNE, ALBERT

M. HAVENNE, *légèrement.*

Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

ALBERT

J'ai écrit des adresses sur des bandes, dans une agence de publicité qui a précisément la clientèle de quelques grands magasins. Je les calomniais. Ils ont du bon. L'envoi de leurs catalogues a permis d'utiliser jusqu'à ma détestable écriture. Nous étions une vingtaine de pauvres diables autour d'une grande table. Spectacle consolant, il y avait là un notaire sans étude, des sous-officiers libérés, sans emploi, des avocats sans causes, des professeurs sans élèves, des sous-préfets sans administrés, des bureaucrates sans bureau, des candidats à la députation sans suffrages, des spéculateurs sans capitaux, un inventeur dépouillé de ses brevets, un négociant en faillite, des lauréats du concours général et des jeux floraux; tous les vieux crus de la bourgeoisie, attestant, par ces échantillons, les progrès des maladies qui ravagent tant de vignobles autrefois fameux.

M. HAVENNE

Et tu trouves ce spectacle consolant, toi ?...

ALBERT

Mais oui, père, parce qu'il est impossible que l'heure ne vienne pas, à la fin, où l'on arrachera les ceps flétris pour mettre de jeunes plants vigoureux à la place !

M. HAVENNE

C'est une espérance qui peut aider à vivre les hommes de ton âge..., qui leur fait un devoir de vivre.

ALBERT

Bah ! d'autres que nous suffiront à la tâche !

M. HAVENNE

Il n'y a jamais trop de bras pour s'y dévouer, quand elle promet d'être féconde.

ALBERT, *revenant vers lui et lui posant les mains sur les épaules.*

Cher père ! Sais-tu de quoi tu as l'air ?

M. HAVENNE

Non.

ALBERT

D'un tambour qui bat le rappel sur une caisse crevée. Tu ne t'entends pas toi-même (*Changeant de ton.*) Tu as du nouveau ? (*Il marche autour de la chambre.*)

M. HAVENNE, *embarrassé.*

Du nouveau ? Cela dépend... En tout cas, j'en aurai bientôt... On m'a donné l'assurance... des gens à qui l'on peut se fier, ceux-là... Parce que, tu comprends, j'ai été trop berné pour me payer de paroles...

ALBERT, *arrêté devant l'éphéméride.*

Oui, ne nous payons pas de paroles.

M. HAVENNE

D'ailleurs, demande à ta mère... Je lui disais justement, quand tu es arrivé...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME HAVENNE, MADELEINE

M. HAVENNE, *à sa femme, qui entre la première.*

N'est-ce pas que je serai tiré d'affaire bientôt ?

ALBERT

Bientôt ! (*Il arrache lentement deux feuilles de l'éphéméride. Madeleine descend. Silence.*) Et toi, petite sœur, en as-tu, du nouveau ?

MADELEINE, *retirant son chapeau et ses gants.*

Certainement. Les parents de ma dernière élève viennent de m'annoncer que la santé raffermie de leur fille les engageait à la mettre au lycée.

MADAME HAVENNE

Ils t'ont payé ton mois de leçons ?

MADELEINE

Pas encore. Ces gens m'ont dit : « Avez-vous la monnaie de cent francs ? Non ? Ah ! c'est bien ennuyeux. Enfin, cela nous procurera l'avantage de vous revoir. » Et ils ont ajouté, en riant : « Heureusement que vous n'attendez pas après cet argent pour manger. »

MADAME HAVENNE

Il fallait...

MADELEINE, *un peu nerveuse.*

Quoi, mère ? Les détromper en offrant d'aller



moi-même changer le billet? J'avoue que je n'ai pas osé.

ALBERT

Au point où nous en sommes, c'était bien inutile.

MADAME HAVENNE, *se levant et descendant.*

Voyons, mes enfants, ça n'est pas sérieux;... ça n'est pas sérieux, Madeleine, ce charbon que tu as rapporté...

MADELEINE

Ce qui n'est pas sérieux, maman, c'est de recommencer le conseil de famille que nous avons tenu, il y a un mois. Sommes-nous plus avancés aujourd'hui? Au contraire. A quoi bon continuer une lutte dont nous sommes tous las? Il a été convenu entre nous qu'on en finirait aujourd'hui. Ah! finissons-en!... Nous avons bien gagné le repos!...

MADAME HAVENNE

Votre père et moi... oui, mais pas vous, qui entrez à peine dans la vie, qui ne la connaissez pas.

MADELEINE

Il est vrai que l'appoint de nos déceptions est peu de chose auprès de la somme des vôtres; mais le total nous fait un fonds commun d'expérience et d'amertume.

MADAME HAVENNE

Nous n'avons pas toujours été malheureux.

MADELEINE

C'est comme si tu disais aux passagers d'un bateau naufragé que c'est la première fois qu'il sombre.

MADAME HAVENNE

Songez à ceux qui passent par des épreuves pareilles et qui les surmontent.

MADELEINE

On ne console pas davantage les passagers du bateau qui va disparaître, en leur disant que tous les bateaux ne se perdent pas.

MADAME HAVENNE

Non, mais on peut ranimer le courage des plus jeunes et des plus forts, en leur montrant les chances qu'ils ont de se sauver...

MADELEINE

Ou de prolonger leur agonie en dévorant les autres. C'est ce qu'on appelle la lutte pour la vie. Ce repas de cannibales ferait estimer les supplices et console, en tout cas, de mourir de faim.

MADAME HAVENNE

Nous n'en sommes pas là.

MADELEINE

Nous en sommes là.

MADAME HAVENNE

Nous avons encore, Dieu merci ! du crédit chez quelques fournisseurs.

MADELEINE

Mais non, maman, et tu le sais bien... L'épicier t'a refusé, ce matin, un peu d'huile à brûler, et j'ai dû emprunter, tout à l'heure, à la concierge, le charbon que j'ai monté. C'est au point, Albert et moi, que nous ne rentrons plus qu'à la nuit close, en rasant les murs, comme des voleurs, pour éviter les ren-

contres fâcheuses, les regards sévères, les remarques humiliantes.

MADAME HAVENNE

Tu exagères... (*A son mari.*) Dis-leur donc qu'ils exagèrent, dis-leur donc quelque chose...

MADELEINE

Ce n'est pas mon père qui me démentira : il se cache comme nous. (*M. Havenne baisse la tête.*)

MADAME HAVENNE, *s'asseyant, sans forces.*

Ah ! nous expions cruellement tous les deux un moment de vertige !

MADELEINE

Tu le ramènes, pauvre mère, en éternisant ce débat. C'est une excitation dont nous n'avons plus besoin.

M. HAVENNE

Elle a raison, cependant. Mais la responsabilité qui pèse le plus lourdement sur nous, ce n'est pas celle que nous avons assumée en vous comprenant dans notre capitulation. Autre chose me navre. Je pense à l'acte d'accusation implicite et implacable que dresse contre moi votre désespoir précoce, votre adhésion empressée. La faute en retombe sur nous, qui n'avons pas su vous armer pour la conquête ou pour la résistance;... sur nous dont l'imprudence est cause que vous êtes, à vingt ans, aussi désemparés que nous, au bord de la vieillesse. La contagion n'est pas une excuse. Notre clairvoyance aurait dû vous en préserver, traiter la *diplômanie* comme une fièvre scarlatine, vous éloigner des endroits où les parchemins tombent, ainsi que la

peau morte d'un corps malade. Maintenant, il est trop tard. Notre tort a été de suivre le courant, au lieu de le remonter. Tout allait mieux autrefois.

ALBERT

Non, père, et voilà le malentendu; tout allait aussi mal. Mais tu étais jeune; un modeste emploi, des appointements fixes et réguliers, un faible avantage personnel enfin, tout cela t'aveuglait. La vérité, c'est qu'il y avait alors, comme aujourd'hui, des gens qui mouraient de faim, qui battaient Paris, le ventre vide, essuyant les rebuffades, les affronts, l'insolence des satisfaits et la pitié des hypocrites. Mais ces malheureux, vous ne les voyiez pas. C'est dans la médiocrité qu'on est le plus égoïste. On ne pense pas à partager le morceau de pain, dès qu'on a la moindre des choses à étendre dessus.

M. HAVENNE

Certes, nous avons été coupables...

ALBERT

Envers les pauvres, peut-être, mais non pas envers nous. Tu t'es trompé, on se trompe. Nous avons d'autant moins le droit de te juger, qu'il en est de notre déclassement comme des conspirations qui ne réussissent pas. Le succès de la tienne dépendit du hasard, de quelques relations fidèles... Et tu recevrais alors des éloges. Pauvre père! Si nous avions une chose à te reprocher, ce serait de nous avoir appelés à la vie. Mais nous aurions tort : tu ne l'as pas fait exprès. L'erreur commise, tu t'es appliqué à la réparer de ton mieux. Vous avez été, toi, le plus laborieux et le plus indulgent des pères ;

toi, mère, la plus tendre et la plus dévouée des mères. Vous avez aimé notre enfance, entouré de soins notre jeunesse... Les seules joies que nous ayons connues, nous vous les devons ; vous ne nous avez pas habitués à la séparation ; nos rapports ont toujours été ceux du lierre avec le vieux mur : c'est pour cela qu'il faut que nous croulions ensemble !

MADAME HAVENNE

Ah ! pourquoi vous avons-nous fait une petite âme de sentiment !

ALBERT

Ne le regrette pas, mère, c'est ce que nous avons de meilleur.

MADELEINE

La seule chose en nous qui ne soit pas fanée.

ALBERT

Un peu d'herbe entre les pavés.

MADAME HAVENNE

Puisque vous évoquez les souvenirs qui nous lient, rappelez-vous le temps où je joignais vos petites mains pour la prière.

MADELEINE

Comment l'oublier ! Mais la prière n'est qu'une caresse que les enfants rendent aux mères.

MADAME HAVENNE

Elle a le pouvoir de consoler.

MADELEINE

Ni plus ni moins qu'une autre caresse.

MADAME HAVENNE

Essayons.

MADELEINE

Quelle confiance veux-tu que nous ayons dans un remède qui ne t'a pas guérie ?

MADAME HAVENNE

J'ai manqué de persévérance. Le suicide est un crime. Dieu nous a donné l'existence...

ALBERT

Et nous la lui rendons avant qu'il nous la reprenne. Le suicide est aussi une lâcheté. Il faut plus de courage pour supporter une vie misérable que pour se tuer, etc... Ah ! ne faisons pas d'avance les articles qu'on lira demain dans tous les journaux !

MADAME HAVENNE

Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

ALBERT

Et la nôtre ! Disposer de soi est un luxe auquel nous ne sommes pas accoutumés. Hâtons-nous d'en jouir.

M. HAVENNE

Les mesures que nous avons à prendre auparavant ne sont ni longues ni compliquées. Un mot, d'abord, au commissaire de police, pour déclarer que nous nous donnons la mort, à bout de ressources et d'illusions. Ecris-le, Albert. (*Albert s'asseoit à la table et écrit.*) J'aurais pourtant bien voulu m'en aller sans rien devoir à personne !

MADAME HAVENNE

C'était mon désir aussi... payer au moins les fournisseurs : boucher, boulanger, épicier... les dettes criardes... En être arrivés là, nous qui n'a-

vons jamais fait tort d'un sou à qui que ce soit! Qu'est-ce qu'on va penser de nous, dans le quartier? Ah! nous n'emporterons pas l'estime des honnêtes gens!

ALBERT, *sans lever la tête, ironiquement.*

Ne dis pas cela, mère; tu mets l'estime des honnêtes gens au rabais.

M. HAVENNE

J'avais préparé des enveloppes sur lesquelles étaient écrits les noms de nos créanciers et le montant de leurs notes. Jusqu'à la fin, j'espérais m'acquitter.

MADAME HAVENNE

Que dira madame Ledru? Des locataires de dix ans! Quel remords pour elle, qui s'est montrée si exigeante!

MADELEINE

Madame Ledru nous en voudra surtout d'avoir rendu difficile, pendant quelque temps, la location de son appartement.

M. HAVENNE

Les frais de nos obsèques même, il m'aurait convenu de les régler d'avance.

ALBERT

L'Assistance publique ne t'en serait nullement reconnaissante.

MADAME HAVENNE

Moi, j'aurais voulu désintéresser au moins madame Rémi, si complaisante... Quel embarras nous allons lui donner! Une concierge avec qui nous avons toujours été si bien!

MADELEINE

Combien lui doit-on ?

MADAME HAVENNE

Une dizaine de francs : le pain et le lait dont nous avons vécu cette semaine, la nourriture des oiseaux... Pauvres petites bêtes, que j'oubliais... Croyez-vous qu'elle consentirait à s'en charger ?

ALBERT

Pourquoi ne pas plutôt leur ouvrir la cage ?

MADELEINE

Mon frère a raison. (*Elle va à la fenêtre qu'elle ouvre et disparaît dans l'embrasure avec la cage.*)

MADAME HAVENNE

Mais qui leur donnera la pâture ?

ALBERT

Ils la trouveront. Donnons-leur d'abord la liberté.

MADAME HAVENNE

N'étaient-ils pas plus heureux en cage, plus sûrs du lendemain ?

ALBERT

Comment faisaient-ils avant qu'on eût inventé les cages ?

MADAME HAVENNE

Il y avait les pièges.

ALBERT

Tous n'y tombaient pas.

MADAME HAVENNE

Ceux qui n'y tombaient pas, périssaient de froid, de privations...

ALBERT

Comme à présent ; mais leur mort n'était pas précédée d'une longue infirmité.

MADAME HAVENNE

Cette infirmité, des oiseaux la chérissent, au point de refuser la clef des champs, quand on la leur donne.

ALBERT

C'est qu'on les a pris tout petits.

MADELEINE

Ou bien qu'ils sont aveugles, comme les pinsons auxquels leurs maîtres crèvent les yeux, pour qu'ils soient plus dociles et remportent des prix de chant.

MADAME HAVENNE

Mais ceux qui viennent frapper l'hiver à nos fenêtres ?

ALBERT

Ce n'est pas la prison qu'ils demandent, c'est l'hospitalité. Les nids dans la nature n'ont pas de barreaux. La cage est le piège de l'Assistance. Les philanthropes aussi ont une âme d'oiselier ! (*Il se lève.*)

MADAME HAVENNE

Nos chardonnerets chantaient, pourtant.

ALBERT

Et la linotte avait perdu, dans la captivité, l'éclat de son plumage. On n'est jamais heureux dans le nid qu'on n'a pas fait soi-même ! (*Coup de sonnette. Madeleine referme la fenêtre. Ils se consultent du regard, tous les quatre.*)

M. HAVENNE

Ne réponds pas.

MADAME HAVENNE

Si. Est-ce qu'on sait ?... La Providence...

ALBERT

La Providence est l'hôte que nous n'attendons plus.

MADAME HAVENNE

Je vous en prie !... Faites encore cela pour moi...

M. HAVENNE

Soit. (*Madeleine sort et reparaît presque aussitôt à la porte.*)

MADELEINE

C'est toi que l'on demande, Albert.

ALBERT

Moi ? Que me veut-on ? (*Il sort avec sa sœur.*)

SCÈNE VII

M. ET MADAME HAVENNE

M. HAVENNE

N'avais-je pas raison de sourire de ta ruse innocente ?

MADAME HAVENNE

Souris donc aussi de ma crédulité, car je comptais bien que tu trouverais un moyen pour les éloigner. Tu me l'avais promis.

M. HAVENNE

J'ai cherché, vainement. Si tu savais comme ma pauvre tête est vide... un désert !

MADAME HAVENNE

Il va donc falloir les voir mourir là... sous nos yeux ?

M. HAVENNE

Non. A cela j'ai songé. (*Il tire de sa poche un flacon, le vide à moitié et le tend à madame Havenne.*) Bois le reste... Du laudanum... (*Elle boit.*) Il y a bien des chances maintenant, ma chère femme, pour que nous prenions les devants.

MADAME HAVENNE

Puisses-tu dire vrai !

M. HAVENNE

Comme la lampe baisse...

MADAME HAVENNE

C'est qu'il n'y a plus d'huile dedans.

M. HAVENNE

Il y en aura toujours assez maintenant, pour la veillée que nous méditons.

SCÈNE VIII

M. HAVENNE, MADAME HAVENNE, ALBERT

MADAME HAVENNE, *à Albert qui rentre.*

Qu'est-ce que c'était, mon enfant ?

ALBERT

La Providence, mère... et l'un de ses décrets, signifié par la gendarmerie.

MADAME HAVENNE

Ne plaisante pas.

ALBERT

Je ne plaisante pas. Ceci est ma feuille de route. L'autorité militaire m'invite à me rendre, je ne sais quand, je ne sais où... Tout cela a si peu d'importance maintenant, n'est-ce pas ? A la déclaration, que j'écrivais tout à l'heure, nous allons joindre ce papier, avec la mention : « Parti sans laisser d'adresse. » (*Il s'asseoit à la table et écrit.*)

M. HAVENNE

Ne raille pas, Albert. Plus que la tristesse et l'accablement, ta gaieté fébrile dénote le regret de la vie.

ALBERT

Qui te dit que je ne la regrette pas, père, depuis que je connais la volupté de désobéir ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *rentrant avec un réchaud qu'elle porte au fond.*

J'espère qu'on ne nous dérangera plus, à présent.

ALBERT

Le fait-divers et la chronique de demain ! Des gens spirituels écriront que nous avons choisi le

genre de mort auquel s'arrêtent les petites ouvrières et les demoiselles de magasin trahies. Et nous serons encore des déclassés! (*Il se lève et tend la plume à son père.*) Signes-tu, père? (*M. Havenne s'asseoit à sa place et signe.*) Comme chez le notaire, au contrat... avec cette différence, toutefois, qu'un contrat comme le nôtre est moins immoral, au fond, que tous ceux qu'on passe par-devant notaire. (*Madeleine, cependant, après avoir, à son tour, signé rapidement, remonte vérifier la fermeture de la porte.*)

MADAME HAVENNE

Moi, ne me demandez pas de signer cela, mes enfants, il me semble que je signerais ma damnation.

ALBERT

Comme tu voudras, mère.

MADAME HAVENNE

Laissez-moi croire que nos âmes sont immortelles et que nous nous retrouverons dans un monde meilleur.

ALBERT

Meilleur, dis-tu? Et c'est encore à une distribution de prix que tu nous donnes rendez-vous!

MADAME HAVENNE

Souffrirons-nous beaucoup? Je me sens extrêmement faible...

MADELEINE

Non, mère, nous allons cesser de souffrir, au contraire.

MADAME HAVENNE

Ah ! tant mieux !... Je vais m'étendre sur le lit.

M. HAVENNE

C'est cela. (*A Madeleine, qui suit des yeux sa mère et fait un mouvement comme pour la retenir, quand celle-ci se dirige vers l'alcôve* :) Va l'embrasser... (*Puis, tandis que Madeleine est auprès de sa mère* :) Si nous allions mettre le feu ?

ALBERT, *assis en face de son père.*

Voilà ce que ne nous pardonnerait pas madame Ledru, cette bonne madame Ledru ! Elle est pareille au paysan, redoutant moins la guerre pour ses horreurs que pour la dévastation d'un champ qui lui appartient. Je l'entends : « Ils ne pouvaient pas aller se tuer ailleurs ! » dira-t-elle.

M. HAVENNE

Nous touchons à l'heure où l'on oublie et où l'on pardonne tout.

ALBERT

C'est s'en aller trop tôt, alors...

M. HAVENNE

Tu vois bien.

ALBERT

Pardon, père... (*En se retournant, ils aperçoivent Madeleine qui met un doigt sur ses lèvres en leur montrant le lit où madame Havenne repose.*)

MADELEINE, *redescendant avec précaution et baissant la voix.*

Elle s'assoupit... (*Elle s'asseoit dans le fauteuil, près de la table.*)

M. HAVENNE

Pourvu que la mort ne soit pas longue à venir !

ALBERT

Elle est en route, père, un peu de patience.

M. HAVENNE

Est-ce déjà l'asphyxie ? Je sens ma pensée s'alourdir. On dirait que c'est elle qui bat mes tempes... (*Il remonte vers l'alcôve et, près de l'atteindre, se laisse tomber sur une chaise, la tête dans l'oreiller, au bord du lit, tandis qu'Albert va s'étendre sur le chaise-longue.*)

ALBERT

Nous ressemblons assez à des voyageurs installés pour passer la nuit. On part, on s'endort, on est arrivé.

MADELEINE

Notre projet d'écrire nos impressions de voyage, jusqu'au moment où la plume nous tomberait des doigts, le réalisons-nous ?

ALBERT

A quoi bon ? Des conseils à ceux qui restent vaudraient mieux. Voilà, d'ailleurs, la lampe qui s'éteint... (*La lampe s'éteint, en effet, et la chambre n'est plus éclairée faiblement que par la lueur du réchaud.*)

MADELEINE

Des conseils... Quels conseils ? On nous a tout enseigné, sauf l'utilisation du désespoir. Nous mourrons donc comme tant d'autres, furtivement.

ALBERT

Sommes-nous bien sûrs, Madeleine, qu'il n'y avait pas mieux à faire?

MADELEINE

Que veux-tu dire?

ALBERT

Te rappelles-tu ceci, que nous lûmes ensemble, un jour? « S'il se trouvait une famille dépourvue de toute assistance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerais pas à décider que le vol lui devient légitime : parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des secours; parce que se laisser périr, soi, sa femme et ses enfants, est un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de son superflu; parce que l'intention du vol est vertueuse et que l'acte est d'une nécessité indispensable. Les liens de la société sont fondés sur des services réciproques; mais si cette société se trouve composée d'âmes impitoyables, tous les engagements sont rompus. »

MADELEINE

Oui, je me souviens. Mais qui donc a dit cela?

ALBERT

Le roi Frédéric II, dans une lettre à d'Alembert. Jamais conseil meilleur, je crois, n'est venu du pouvoir.

MADELEINE

Ce sont là, malheureusement, des choses qu'on dit et qu'on écrit en l'air, des remèdes d'une application

difficile. Voler quoi? voler qui? Si je savais où prendre la grosse somme qu'il faudrait pour assurer quelque part, bien loin, notre existence, j'irais la dérober tout de suite, cette somme, et ma conscience ne me reprocherait rien. Mais pénétrer avec effraction dans un magasin, une banque, un hôtel particulier; briser la glace du changeur, forcer un coffre-fort, dévaliser le premier venu, est-ce facile? Non. Le vol important, profitable, n'est pas même la dernière ressource des pauvres.

ALBERT

Peut-être as-tu raison et le vol n'est-il commode qu'aux gens à qui leurs moyens le permettent.

MADELEINE

Quant à risquer la prison pour un misérable larcin qui ne nous sauverait pas, merci! C'est avec des étourderies pareilles que les indigents s'aliènent les esprits et compromettent une bonne cause. On ne leur tient pas compte de leur modération. Ce sont les travaux forcés pour le faux-monnayeur qui a réussi à écouler quelques centaines de francs; c'est la considération pour le financier qui échange, avec l'agrément des lois, du papier au poids contre des espèces sonnantes. Comment y a-t-il encore des imbéciles qui fabriquent de la fausse monnaie?

ALBERT

Es-tu sûre, Madeleine, qu'il n'y avait pas autre chose à faire?

MADELEINE

Quoi? se révolter isolément? C'était bon quand il

y avait encore des chances pour mettre le feu aux poudres. Mais les poudres sont mouillées, c'est du poivre. Qui pourrait se flatter aujourd'hui de soulever les faubourgs ? Le peuple est lâche. Le temps est passé du sang criant vengeance. C'est maintenant un sang éventé qui ne pétille plus. Il a tourné en vinaigre.

ALBERT

Es-tu bien sûre qu'il n'y avait pas tout de même autre chose à faire ?

MADELEINE

S'ériger en justicier ? être la victime qui tombe au gouffre en y entraînant le bourreau ? Mais qu'est-ce qu'un bourreau de moins ? Sa disparition ne réjouit que les aides qui attendent sa place. (*Après un moment de réflexion.*) Pourtant...

ALBERT, *se relevant et s'asseyant au bord du canapé.*

Pourtant ?

MADELEINE

Toute idée s'embellit, je te l'accorde, à laquelle on fait, même inutilement, le sacrifice de sa vie et l'hommage de son sang. Que cette pourpre recouvre des haillons, c'est un luxe bien permis aux pauvres et le superflu légitime, en somme, de ceux qui ne se contentent point du strict nécessaire : la patience et la résignation. Mise en demeure de choisir entre les deux, crois-tu que j'hésiterais, si je ne tenais pas encore au vieux monde, à ses traditions et à ses préjugés, par des liens de chair que je n'ai pas le courage de rompre ? Car le secret de ma faiblesse,

Albert, le voilà. Souffrir m'est égal; ce qui me paralyse, c'est la pensée de faire souffrir, en les opérant nous-mêmes, des êtres chéris, de pauvres aveugles depuis si longtemps dans les ténèbres, que leur guérison laisse peu d'espoir. Mieux vaut leur donner l'illusion que nous sommes incurables comme eux, en mourant ensemble, à tâtons, appuyés l'un sur l'autre.

ALBERT

Cette mort t'apparaît donc, comme à moi, inintelligible et stérile. Le suicide, tel que nous le comprenons, tel que le comprennent des milliers de désespérés, est un acte obscur et sans portée. Qui incommodons-nous en nous tuant ici ensemble? Personne.

MADELEINE

Tu oublies madame Ledru, sur l'immeuble de qui cet accident jette un discrédit passager...

ALBERT, *s'animant.*

Passager, mais éloquent, et susceptible, par la répétition, de stigmatiser cette femme implacable!

MADELEINE

Où veux-tu en venir ?

ALBERT

A la signification que pourraient acquérir des suicides simultanés ayant pour théâtres, par exemple : le Parlement, où l'on fabrique les lois ; le Palais de Justice, où on les applique ; la Bourse où l'on s'en

moque et la Caserne, qui est leur sauvegarde. Comme le fait divers aussitôt s'amplifie! D'autant qu'il ne faudrait pas aux pauvres un grand effort de mémoire ni beaucoup de discernement, pour entourer leur mort des circonstances les plus propres à la rendre instructive.

MADELEINE

J'entends. C'est le suicide ouvertement rapporté à ses raisons déterminantes, que tu envisages.

ALBERT

Cela même. Je vois la maison des satisfaits, des riches et des mauvais patrons, tous les endroits où l'argent afflue, chaque jour éclaboussés par des misérables écrivant avec leur sang, sur les dalles, les murs, les meubles, les tentures, la cause de leur lassitude et de leur démission. Je vois le vieillard épuisé de travail se tuant sur le seuil de l'asile qui n'est pas pour lui; l'affamé servant le dessert de son agonie aux habitués des cabarets à la mode; et les bureaux de l'Assistance publique réduits à évincer les morts, après les vivants!

MADELEINE

Les démoralisés ne raisonnent plus. Tu leur prêtes une réflexion suprême qui est encore de l'énergie.

ALBERT

En faut-il tant que cela pour connaître l'auteur de sa misère et pour le désigner?

MADELEINE

Dans l'incertitude, cependant ?

ALBERT

Dans l'incertitude, que l'indigent se tue sous les yeux de n'importe quel riche, soit chez lui, soit dans les lieux de plaisir qu'il fréquente. L'opulence est toujours coupable.

MADELEINE

Ce qui me plaît, dans cette terreur rouge, c'est qu'elle rend impossibles les représailles d'une terreur blanche, — à moins que l'on ne tue les morts !...

ALBERT

Rouge, non ; terreur livide plutôt, donnant à cette société moribonde le spectacle qui lui convient : un défilé de moribonds. Assez de suicides honteux et inexpliqués ! Quiconque se tue par misère n'a pas le droit de se cacher pour mourir. Il faut, au contraire que la place où tombent les pauvres soit connue, signalée, obsédante, afin que les trouble-fêtes s'y succèdent, amenés par la contagion de l'exemple.

MADELEINE

Que de forces perdues !

ALBERT

Certes. Aussi ne conseillé je pas le suicide. Je l'utilise, simplement, faute de mieux. Comme la fille abandonnée, qui va déposer son enfant à la porte du père dont elle a découvert la retraite, que la misère, incapable de révolte, entasse du moins ses victimes

sur le seuil des malfaiteurs responsables et dénoncés. Tel serait bientôt leur affolement, au milieu de ces flaques et de cette odeur de sang, qu'ils consentiraient peut-être, alors, aux concessions que les supplications ni les menaces ne leur ont arrachées.

MADELEINE

Je crains, mon frère, que tu ne t'abuses. L'odeur du sang répandu n'est pas désagréable à la bourgeoisie.

ALBERT

Dans les rues, oui, mais pas chez elle. C'est là que reparaît le propriétaire ennemi des dégradations et soucieux de digestions tranquilles. Les colonnes et les hautes tours, censément propices aux suicides, ne sont que des verres de lampe enfumés ; et ce réchaud n'est pas moins mesquin : il brûle, il éclaire à peine !

MADELEINE

Pourtant, nous réalisons ton programme, en succombant dans l'endroit même d'où nous allions être expulsés.

ALBERT

Oui. Mais n'est-ce pas faire beaucoup d'honneur à madame Ledru, que de nous immoler tous les quatre sur son coffre-fort ? Nous gaspillons nos cadavres.

MADELEINE

Il est trop tard pour les mieux distribuer.



M. HAVENNE, *d'une voix qui s'éteint.*

Madeleine...

MADELEINE

Écoute. (*Elle se lève.*)

ALBERT, *debout aussi.*

C'est le père qui t'a appelée... (*Madeleine remonte, en chancelant un peu, vers M. Havenne, qui s'est écroulé, la tête en avant. Elle se penche sur lui.*)

MADELEINE

Père... Père... M'entends-tu ?... (*Elle se redresse, puis se penche, anxieuse, sur sa mère.*)Maman... (*Elle se retourne, le visage et la voix changés.*) Comme ils étaient pressés departir !

ALBERT

Es-tu sûre, Madeleine ?...

MADELEINE

Je suis sûre que les liens sont brisés, qui me retenaient tout à l'heure. Échappons-nous d'ici ! Je ne veux plus mourir en cage ! De l'air, de l'espace, et de la lumière! J'en suis impatiente à présent. Ils avaient raison... Nous n'avons pas rempli notre destinée. Nous sommes au bord du nid, comme des oiseaux qui tremblent d'essayer leurs ailes... Prenons l'essor, mon frère ! Allons vers le soleil, de clocher en clocher... Ceux qui dorment, réveillons-les ; ceux qui sont courbés, redressons leur taille ; qu'ils apprennent de nous une plus fière attitude et

relèvent le front, ne fût-ce, au commencement, que pour nous voir passer ! Plus tard, ils nous rattraperont. La route est longue, mais des besoins, nous en avons si peu, que la maraude y subviendra !

ALBERT, *se dirigeant vers la fenêtre en trébuchant.*

C'est un roi qui l'a dit : « Quand la société est composée d'âmes impitoyables, tous les engagements sont rompus. »

MADELEINE

Ils le sont ! Les pauvres vieux aveugles que nous assistions n'existent plus... A quoi bon maintenant jouer les paralytiques ? Jetons nos béquilles ! Donnons-nous vivants et valides à la Révolution, dût-elle nous dévorer tous les deux !

ALBERT, *qui a atteint la fenêtre, arrachant les rideaux.*

Nous et beaucoup d'autres... Elle aussi meurt de faiblesse et d'inanition. Elle a faim d'apôtres ; soyons sa nourriture ! Nos parents sont tombés où leur premier effort les condamnait à mourir : sur la brèche de la propriété. A nous d'élargir cette brèche ; ceux qui viendront après, donneront l'assaut ! (*Il ouvre la fenêtre toute grande et aspire l'air à pleine poitrine, en soutenant sa sœur qui s'est traînée jusqu'à lui. Le jour naissant envahit la chambre.*)

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

ATELIER D'AVEUGLES

DRAME EN UN ACTE

**Représenté pour la première fois, sur la scène du Grand Guignol,
le 9 mai 1911.**

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUCIEN DESCAVES

ATELIER D'AVEUGLES

DRAME EN UN ACTE

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30
1912

Au docteur VICTOR MORAX,

Son ami,

L. D.

DISTRIBUTION

		MM. :
MARTIN, 40 ans		**Gorieux**
CHARLOT, 22 ans		**Brizard**
BLANCHON, 65 ans		**Desmoulins**
RONCIN, 55 ans		**Guérard**
BEC-DE-GAZ, 28 ans.		**Defresne**
PETIT-LOUIS,	**18 à 25 ans.**	**Louvigny**
RODIER,		**Gréhan**
SIMONNOT, dit CHIENDENT,		**Nicole**
CONSTANT,		**Ternois**

Tous sont aveugles, sauf le contremaître Martin, et Bec-de-Gaz. — Simonnot, le plus jeune, est en outre défiguré par des brûlures.

ATELIER D'AVEUGLES

Un atelier au 2e étage d'une maison aux environs du parc de Montsouris, en face des fortifications.

Autour d'un établi travaillent Charlot, Petit-Louis, Constant, Rodier, Blanchon et Roncin. — Simonnot a son établi indépendant à gauche et le contremaître sa table-bureau à droite.

Porte et fenêtre.

Poêle de fonte. Œil-de-bœuf.

Bec de gaz au-dessus du bureau de Martin; à côté, un cornet acoustique. L'atelier est un ancien logement pauvre et délabré.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTIN, *à sa table, écrivant;* **CHARLOT, PETIT-LOUIS, CONSTANT, RODIER, BLANCHON, RONCIN, SIMONNOT.** *Ils travaillent.*

CHARLOT

Hé! ha! Petit-Louis?

PETIT-LOUIS

Présent!

CHARLOT

Rodier?

RODIER

Présent!

CHARLOT

Constant?

CONSTANT

Présent!

CHARLOT

L'heure s'avance?

PETIT-LOUIS

Elle s'avance.

CHARLOT

On s'apprête à la lutte finale?

PETIT-LOUIS

On est prêt.

CHARLOT

Ça n'empêche pas de causer en attendant. Devinez: quel est le métier qu'on ne peut pas exercer sans avoir des poils dans la main?

PETIT-LOUIS

Notre métier, pardié! Le foutu métier de brossier.

CHARLOT

Le métier qu'on apprend aux aveugles comme nous, censément pour les mettre à même de gagner leur vie. Ah! la, la! Soupé!

RODIER

A tous les poils que t'as dans la main, malgré toi, t'en ajoutes un qui ne doit rien à personne.

CHARLOT

Juste!

MARTIN, *qui, cependant, s'est levé.*

Il dépend de vous que ce fichu métier, comme vous dites, soit aussi avantageux pour vous que pour les voyants. (*Otant des mains de Charlot la brosse qu'il confectionne.*) Comment voulez-vous soutenir la concurrence avec un travail comme celui-là? Vous vous figurez qu'il suffit pour faire un brossier de savoir boucher les trous d'un bois de brosse? C'est du propre! Votre brosse n'est pas assez garnie... Vos ficelles sont tordues... Votre coupe ne vaut rien... Si je ne vérifiais pas l'ouvrage, nos clients auraient bientôt fait de nous lâcher!

PETIT-LOUIS

C'est une chance pour le patron que vous soyez là monsieur Martin, et que vous n'ayez pas, comme nous, vos yeux au bout des doigts!

MARTIN

Oui, c'est une chance, mais surtout pour vous. Ça m'agace d'entendre dire que la production de l'aveugle ne vaut pas celle de l'ouvrier qui voit. Je voudrais prouver qu'elle est équivalente. Enfin, l'amour-propre qui vous manque, moi, voyant, je l'ai pour vous. Voilà pourquoi je suis un contremaître exigeant. Vous devriez m'en savoir gré, au lieu de contribuer, par votre négligence, à entretenir les préjugés dont vous êtes victimes.

CHARLOT

Si on n'était victime que de ça?...

MARTIN

Alors, vous croyez que je prends plaisir à vous faire recommencer une brosse! Mais c'est cher, la soie!... Il ne faut pas en gaspiller beaucoup pour que le prix de revient soit supérieur au prix de vente.

CHARLOT

On ne fait pas de philanthropie quand on n'a pas les moyens d'en faire!

PETIT-LOUIS

Si c'est qu'on veut spéculer sur le travail des aveugles, faut le dire!

MARTIN

Tenez, vous décourageriez tout autre que M. Bonnamy.

CONSTANT

Notre digne bienfaiteur!

MARTIN

Il avait trop bonne opinion de vous. Il n'avait qu'à suivre l'exemple d'un de ses devanciers.

CHARLOT

Qu'est-ce qu'il faisait, ce phénomène?

MARTIN

Il avait ouvert un atelier comme celui-ci, mais simplement pour occuper les aveugles. Il les jugeait incapables d'un travail soigné, et tous les articles qui sortaient de leurs mains y retournaient, après avoir été défaits.

PETIT-LOUIS

Ça prouve toujours que celui-là était désintéressé!

CHARLOT

Allons donc! Je parie qu'il a été décoré! Voulez-vous que je vous dise? Ces types-là se partagent en deux catégories : les bienfaiteurs pour l'amour de Dieu et les bienfaiteurs pour l'amour de l'humanité.

PETIT-LOUIS

C'est kif-kif!

CHARLOT

Juste! Les uns veulent du paradis et les autres des honneurs ou du travail pour leur argent.

RODIER

Ils se mêlent tous de ce qui ne les regarde pas.

BLANCHON

Si les voyants ne s'occupaient que de ceux qui les regardent, c'est vrai qu'ils ne s'occuperaient pas de nous. Ça serait dommage! Les aveugles ne peuvent pas se passer de ceux qui voient.

CHARLOT

On connaît le refrain. Le père Blanchon a besoin d'une bonne, comme les enfants des riches, pour trouver son nez, quand il a envie de se moucher!

RONCIN

Blanchon a raison. Nous n'oublions pas, nous, ce qu'on doit à M. Bonnamy. Qu'est-ce que ferait, à plus de cinquante ans, un ancien garçon de recettes

comme moi, devenu aveugle? C'est grâce à M. Bonnamy que je suis assuré maintenant de gagner ma vie et celle de ma pauvre femme.

BLANCHON

Moi aussi. Un peintre en bâtiment qui perd la vue dans la force de l'âge, à quoi c'est-il bon? Pas même à faire des ménages, comme ma femme. Tandis que, mon apprentissage terminé, je ne serai à charge à personne.

MARTIN

Et Simonnot, dont la famille a indignement exploité l'enfance et la jeunesse, demandez-lui donc son avis?

SIMONNOT

Je suis mieux ici que dehors... à tendre la main, ou qu'à la maison, à recevoir des *atouts*, quand le père et la mère se battaient sur moi. La chambre était si petite que j'avais beau être étranger à leurs querelles, j'écopais toujours. Oh! c'est pas rapport aux *bâfres* que je me plains : on s'y habitue. Mais le soir, en se cognant, ils risquaient de foutre le feu à la *piaule*... comme la fois qu'on m'a sauvé tout petit, dans l'état où me voilà!

MARTIN

Ici, tu es tranquille, et M. Bonnamy t'a placé en pension chez de braves gens. Il vous aidera tous à vous établir en vous fournissant gratuitement l'outillage et à meilleur marché les matières premières. Et vous, qui ne dites rien, Constant... Rodier... Mécontents aussi?

CONSTANT

Avec notre bourse de six cents francs chacun, on aurait toujours trouvé une école professionnelle.

RODIER

A Paris ou en province.

MARTIN

Une école où l'apprentissage serait rétribué comme ici? Allons, à vous aussi, on a monté la tête... Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous en repentir!

SIMONNOT, *présentant une brosse au contremaître.*

Monsieur Martin... c'est bien comme ça?

CHARLOT, *bas, à Petit-Louis.*

Il ne se doute pas de ce qui l'attend...

PETIT-LOUIS

Y en a qui ont des *châsses* et qui sont plus aveugles que nous.

MARTIN, *à Simonnot.*

C'est bien, mon petit... Tu fais mieux la brosse commune qu'ils ne font la brosse fine.

SIMONNOT, *bas, à Martin.*

Méfiez-vous de Charlot et de Petit-Louis... Ils manigancent quelque chose contre vous... Je ne sais pas quoi... quelque chose...

MARTIN, *bas.*

Merci. (*Il retourne à son bureau, où il écrit.*)

SIMONNOT, *chantant.*

Je le proclame,
Les mains de femme
Sont des bijoux
Dont je suis fou!...

CHARLOT

Petit cochon!

PETIT-LOUIS

Ce Chiendent!... Voyez-vous ça!

CHARLOT

C'est la fabrication du chien, autrement dit de la brosse à laver, qui te rend sentimental? Des mains de femme! Et avec ça?

RONCIN

Laissez-le donc tranquille, ce petit. C'est gentil, ce qu'il chante là! C'est la chanson dans la cour... la chanson qui monte jusqu'à ceux qui n'ont pas le temps de descendre.

BLANCHON

J'en chantais de pareilles autrefois, sur les échafaudages, devant les fenêtres ouvertes. La chanson montait avec moi et je la lançais, quand j'étais jeune, dans les chambres du cinquième, comme un bouquet de violettes!

CONSTANT

Les mains!

RODIER

Les femmes!

CONSTANT

Il y a des mains que j'ai serrées une fois et que je reconnaîtrais entre toutes les mains.

RODIER

Moi, c'est une voix que je reconnaîtrais entre toutes les voix.

RONCIN

Chante, Simonnot... On va chanter avec toi... (*Ils reprennent tous, très doucement, très lentement, le refrain.*)

CHARLOT

Un bouchon! Combien que vous êtes payés pour nous endormir?

PETIT-LOUIS

Allez donc chanter ça dehors : ça vous rapportera plus que la fabrication des brosses!

BLANCHON, *à mi-voix.*

Les brutes!... Ils sont aveugles... et ils font taire l'alouette!

MARTIN, *parlant dans le cornet acoustique.*

C'est vous, Joseph? Préparez-vous à aller faire deux livraisons pressées... Non... attendez-moi à la manutention... Je vais descendre les factures... J'ai affaire en bas. (*Il se lève et sort.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* MARTIN

CHARLOT, *se levant.*

Bon voyage! On va pouvoir griller une *sèche.*

SIMONNOT

C'est défendu...

CHARLOT

Raison de plus!

SIMONNOT

M. Martin sentira l'odeur du tabac, en rentrant...

CHARLOT

J'y dirai que c'est mon odeur naturelle.

PETIT-LOUIS

Moi, je vais me chauffer les *pinces* au poêle.

CONSTANT

Moi aussi.

RODIER

Moi, c'est aux pieds que j'ai froid. (*Ils vont tous les trois autour du poêle; il ne reste à l'établi que Blanchon et Roncin.*)

CHARLOT

Hé! ha! La poire est mûre?

PETIT-LOUIS

Elle mûrit.

CHARLOT

C'est drôle, hein? père Blanchon, Barbanchon, que la poire mûrisse en décembre, près du parc de Montsouris, en face des fortifs?

BLANCHON

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Encore un mauvais coup que vous préméditez. Qui se ressemble s'assemble.

PETIT-LOUIS

Dame! Charlot et moi, on n'a pas vécu, comme vous, dans l'intimité des duchesses. On vient de la rue...

CHARLOT

Et on n'en rougit pas.

PETIT-LOUIS

Et on la regrette. Les flics avaient moins de fiel qu'un contremaître comme Martin.

CHARLOT

Nous la fait-il assez sentir, notre infériorité!

PETIT-LOUIS

Un aveugle vaut un voyant. Un homme en vaut un autre.

CHARLOT

On n'a pas attendu notre digne bienfaiteur pour se grouiller.

RONCIN

Ça n'empêche pas de trouver généreuse son idée de procurer des moyens d'existence aux aveugles. Le jour où vous le rebuterez, il fermera l'atelier. Vous serez bien avancés !

PETIT-LOUIS

Savoir s'il a le droit de fermer la boîte.

BLANCHON

Prenez garde de l'apprendre à vos dépens, et aux nôtres !

CHARLOT

Si pourtant on vous prouvait que la maison et le matériel nous appartiennent ?

RONCIN

Laissez-nous donc tranquilles ! C'est des choses qu'on raconte à côté, chez le mastroquet !

PETIT-LOUIS

C'est la vérité. Une dame charitable a fait cadeau de tout ça aux aveugles.

BLANCHON

Des bêtises ! Une dame charitable en a fait cadeau à M. Bonnamy, ce qui n'est pas la même chose. Il peut en disposer à sa fantaisie, sans nous consulter.

CHARLOT

Il y a un moyen d'être fixé.

RONCIN

Lequel ?

CHARLOT

Si vous promettez de marcher avec nous, on vous le dira.

BLANCHON

Merci bien !

CHARLOT

Alors, on se passera de vous.

PETIT-LOUIS

Et avant qu'il soit l'heure de coucher les poules.

CHARLOT

Mouillées !

SCÈNE III

LES MÊMES, BEC-DE-GAZ. — *Bec-de-Gaz, physionomie de rôdeur, a poussé doucement la porte et s'est annoncé en sifflant à la sourdine, d'une façon particulière. — Aussitôt; Charlot et Petit-Louis cessent de travailler et lèvent la tête.*

CHARLOT

Hein ?... c'est-il toi ?... Bec-de-Gaz ?..?

BEC-DE-GAZ, *refermant la porte derrière lui.*

Eh bien ! oui, c'est moi.

PETIT-LOUIS

En voilà une surprise ! On te croyait dégringolé.

CHARLOT

Ou à l'ombre.

BEC-DE-GAZ

Pas souvent !... (*Il descend leur serrer la main.*) Quand le Bicot du Malesherbes il sera à l'ombre, c'est le cas de dire qu'il fera plus chaud qu'aujourd'hui.

CONSTANT, *bas à Petit-Louis.*

C'est le Bicot ?

PETIT-LOUIS, *haut.*

Oui. Un poteau, un costaud, un frangin, un pur. (*A Bec-de-Gaz.*) Tu vois qu'on t'a pas oublié. Les camarades Constant et Rodier te connaissent, sans te connaître ; nous leur avons assez souvent parlé toi... T'es de marque.

CHARLOT

Tu travailles toujours dans la même partie ?

BEC-DE-GAZ

Toujours.

RODIER, *bas, à Charlot.*

Qu'est-ce qu'il fait?

CHARLOT

Il est ouvrier sans ouvrage.

PETIT-LOUIS

C'est le boniment qu'il raconte, le soir, en battant d'une aile... (*Il contrefait le manchot.*) de Saint-Augustin au Monceau.

BEC-DE-GAZ

C'est pourquoi qu'on m'appelle le Bicot du Malesherbes.

RODIER

Ah!... bien!

CHARLOT

Mais pour nous, c'est Bec-de-Gaz... parce qu'il a des yeux qui voient, des yeux qui nous éclairent la route... Jamais on n'a eu de meilleur guide que lui.

PETIT-LOUIS

Il connaît les bons endroits.

CHARLOT

Et il les indique. C'est pas un égoïste.

BEC-DE-GAZ

Celui que j'installe quelque part, il n'a rien à craindre des flics ni de personne.

PETIT-LOUIS

C'est vrai. T'es respecté.

BEC-DE-GAZ

J'ai pas les mains dans mes poches. On peut avoir confiance en moi. Vous savez, Dodore, Marque-Mal et Le Frisé... les trois que votre bonhomme a débauchés pour les amener ici et qui l'ont plaqué...

CHARLOT

Oui. Eh bien ? Ils ont repeuplé le Pont des Arts ?

BEC-DE-GAZ

Tu voudrais pas. Dodore, qu'a de l'organe, secoue *la baronne*, gazouille dans les cours, quoi! Le Frisé,

lui, avec son violon, fait les crèmeries, les bistrots qui donnent la croustille... Il est tzigane-purée. Et tous les deux gagnent en deux heures le double de ce que vous gagnez dans votre journée, en vous esquintant.

PETIT-LOUIS

C'est des artistes... Mais Marque-Mal?

BEC-DE-GAZ

Lui? En vendant des journaux, et même en ne vendant rien du tout, il ramasse ses quatre francs.

CHARLOT

Non!

BEC-DE-GAZ

Si vous voulez qu'il vous le dise lui-même, je l'amènerai au Palace de Montsouris, chez Arsène, pisque c'est toujours votre logeur.

PETIT-LOUIS

Tu l'as vu?

BEC-DE-GAZ

Je sors de chez lui.

PETIT-LOUIS

Alors, il t'a dit?...

BEC-DE-GAZ

Les mistoufles qu'on vous fait? Oui. C'est donc vrai? Le contre-coup ne veut plus que vous descendiez à quatre heures casser la croûte, chez Arsène, en sifflant un litre?

CHARLOT

Sous prétexte qu'on traînait la cérémonie en longueur.

BEC-DE-GAZ

Et c'est ça qu'on appelle l'assistance par le travail! Ah! la la! Soyez bien soumis, turbinez du matin au soir sans lever la tête, et vous aurez un morceau de pain. Moi, j'aimerais mieux être bête savante : les bêtes savantes reçoivent du sucre sur le nez, quand leur maître est content d'elles.

CHARLOT

Tu blagues... c'est-il que l'*tôlier* t'envoie parce qu'il a peur que nous ne marchions pas?

BEC-DE-GAZ

Non. Il m'a dit seulement que vous aviez l'intention... (*Il s'arrête en voyant Charlot mettre un doigt sur ses lèvres.*)

CHARLOT, *entraînant Bec-de-Gaz un peu à l'écart et baissant la voix*

C'est pour tantôt; mais le coup manquerait si les deux vieux étaient avertis. Ils ne marchent pas avec nous. Ils préviendraient le Martin, tu comprends. Va nous attendre chez Arsène... et tu verras si nous flanchons!

BEC-DE-GAZ, *bas.*

Entendu. (*Haut.*) Tout de même, on peut dire que vous fabriquez de quoi vous brosser... le ventre! Arsène m'en parlait encore tout à l'heure. C'est un bon *tôlier*. Il vous aime bien.

CONSTANT

Il est gentil pour nous. On prétend qu'il pousse à la consommation. C'est pas vrai. Pour ce que ça lui rapporte !

RODIER

Vous ne savez pas ce qu'il a imaginé pour réduire notre dépense ?

BEC-DE-GAZ

Non.

RODIER

Tous les fonds de verres et de bouteilles, il les verse dans un broc... et il nous vend le mélange un sou le verre... Un sou seulement.

BEC-DE-GAZ

C'est donné !

CONSTANT

Il appelle ça : un *omnibus*.

PETIT-LOUIS

Parce que c'est complet !

BEC-DE-GAZ

Un *omnibus !* Sacré Arsène ! Il n'y a que lui pour des inventions pareilles !

CONSTANT

Oui, c'est une bonne idée !

BEC-DE-GAZ

Et ça se laisse boire, son *omnibus* ?

RODIER

Ça dépend des jours ; c'est pas mauvais.

CONSTANT

C'est comme qui dirait des arlequins liquides...

RODIER

Ça ne vaut pas une mominette, bien sûr!... mais c'est aussi moins cher.

BEC-DE-GAZ

V'là de la philanthropie! Ça rapproche tout le monde du comptoir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTIN

MARTIN, *apercevant Bec-de-Gaz.*

Je croyais vous avoir défendu de remettre les pieds ici, vous?

BEC-DE-GAZ, *crânant*

C'est bien possible.

MARTIN

Faites-moi le plaisir de déguerpir... et vivement!

BEC-DE-GAZ

Minute!... Je sers de guide au Petit-Louis et à Charlot.

CHARLOT

C'est vrai.

MARTIN

Servez-leur de guide dehors tant que vous voudrez, je me contenterai de les plaindre. Mais, sous aucun prétexte, vous entendez? je ne vous permets de venir déranger nos ouvriers.

BEC-DE-GAZ

De quel droit?

MARTIN

Du droit dont je suis investi par le directeur de l'atelier.

BEC-DE-GAZ

C'est vous le gardien-chef, alors, et l'atelier est une prison? Si j'avais su, je les aurais fait appeler au parloir.

PETIT-LOUIS

Il a raison. On n'est pas des détenus.

MARTIN

Oh! ce que vous avez à leur dire, je le sais! Vous nous avez déjà débauché trois ouvriers, c'est suffisant. Vous ne serez pas nuisible aux autres, soit en les détournant de l'atelier, soit en y introduisant à boire comme vous avez déjà fait... et pas plus tard qu'aujourd'hui sans doute.

BEC-DE-GAZ

Et puis, après? Est-ce que vous défendez aussi d'avoir soif?

CHARLOT

On n'aurait pas besoin de nous apporter à boire,

si on pouvait descendre à quatre heures, comme c'était l'habitude.

MARTIN

Ceci me regarde.

BEC-DE-GAZ

Pardon ! Les aveugles sont ici chez eux...

MARTIN, *résolument.*

Il y a toujours quelqu'un qui n'est pas ici chez lui... et je vais vous le faire voir si vous ne partez pas immédiatement... Est-ce compris?

BEC-DE-GAZ, *reculant.*

C'est bon, c'est bon... Vous ne perdrez rien pour attendre. On se retrouvera.

MARTIN

Oh ! ne croyez pas que vos menaces m'intimident. On se retrouvera où vous voudrez. Je suis averti de vos intentions, c'est le principal.

BEC-DE-GAZ

Vous ne me faites pas peur non plus. Gare aux coups de pied, en attendant, si vous m'aboyez de trop près aux jambes. (*Il siffle.*) A la niche, Médor !

MARTIN

Vous vous imaginez être injurieux en me traitant comme un chien. Eh bien, oui, j'en suis un. Le chien de berger au milieu de son parc. Et si le loup tient à sa peau, je ne l'engage pas à revenir rôder par ici.

BEC-DE-GAZ, *avant de sortir, à reculons.*

A revoir, Charlot... et les autres! A tout à l'heure, chez Arsène!

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* BEC-DE-GAZ

MARTIN

Chez Arsène... naturellement!

RODIER

Où voulez-vous qu'on aille?

CONSTANT

Il fait crédit.

RODIER

Même qu'on y doit deux mois.

MARTIN

Oui. Il vous fait payer les verres qu'il vous offre.

RODIER

On sait où passer ses dimanches.

CONSTANT

On parle... Il y a de l'animation... un phonographe... c'est une famille pour ceux qui n'ont pas le choix.

MARTIN

Jolie famille! Vous ne vous apercevez donc pas que votre véritable exploiteur, c'est ce marchand de sommeil et d'alcool? Car je les connais, les conditions dans lesquelles vous êtes logés et nourris, si l'on peut dire! J'ai réussi à voir un jour, par surprise, la chambrée, l'ignoble soupente où cet Arsène vous entasse... les grabats dont on ne change jamais les draps, toute la vermine des garnis à la semaine, à la nuit, à l'heure... Je sais aussi quels rogatons et quelles épluchures il vous fait manger, quels poisons il vous fait boire. Ah! il est dans son rôle en vous reprenant à l'atelier pour vous rendre au trottoir... Les aveugles qui travaillent laissent moins d'argent chez lui que les aveugles qui mendient!

CHARLOT

La question n'est pas là. Faudrait savoir une bonne fois quels sont nos droits et nos devoirs.

PETIT-LOUIS

Si on est des gamins à l'école, oui ou non.

MARTIN

En fait de devoirs, il y a d'abord ceux que j'ai à remplir. Le premier est de maintenir l'ordre dans l'atelier. Vous me cherchez une mauvaise querelle. J'ai supprimé le casse-croûte, c'est vrai, mais vous n'y perdez rien, puisque vous sortez une heure plus tôt.

CHARLOT

On n'est pas des bêtes de somme. On a besoin de souffler.

MARTIN

Je ne vous empêche pas de souffler ici.

PETIT-LOUIS

Ça ne vaut pas le changement d'air.

MARTIN

L'air que vous respirez ici vaut mieux que celui que vous prendriez en face sur les fortifs, ou à côté, chez Arsène.

CHARLOT

C'est vous qui le dites!

MARTIN

Oui. Et j'ajoute ceci : à partir de demain, l'entrée de la maison sera interdite à toute personne étrangère à l'atelier.

RODIER

A nos guides aussi?

MARTIN

Vos guides vous quittant généralement en bas, à la porte, ne prendront pas ma décision en mauvaise part, j'en suis convaincu.

BLANCHON *et* RONCIN

Non.

PETIT-LOUIS

C'est à voir.

MARTIN

C'est tout vu. Je sais à quoi la maison est exposée par les gens qui vont et viennent librement, du matin au soir, la cigarette au bec. Le magasin est plein de matières inflammables... Je suis responsable de tout ce qui est ici... et responsable également de votre sécurité.

CHARLOT

Trop de zèle!

MARTIN

Enfin, il n'y a pas que les dangers d'incendie. Cette circulation d'étrangers a un autre inconvénient. Des soies, de la ficelle, des outils... ont disparu sans qu'il soit possible de savoir comment...

PETIT-LOUIS

Dites que c'est nous qui les avons volés!

CHARLOT

Vous entendez, camarades : ou nous traite de voleurs.

RODIER

Il y en a d'autres!

CONSTANT

Qu'on nous fouille en sortant, si on nous soupçonne.

BLANCHON

Vous n'avez pas compris. Ce n'est pas vous que M. Martin accuse.

CHARLOT

C'est votre femme, alors ?

BLANCHON

Ma femme n'entre jamais ici.

RONCIN

La mienne non plus.

CHARLOT

Si c'est après le Bicot que vous en avez, faut le dire. On lui fera la commission... et sans tarder.

MARTIN

Je n'ai désigné personne.

PETIT-LOUIS

On a compris tout de même.

CHARLOT, *gouailleur.*

Faut bien expliquer le coulage à notre bienfaiteur.

PETIT-LOUIS

Serait à souhaiter que tout le monde y soye aussi honnête que le Bicot.

CHARLOT

Aussi désintéressé.

MARTIN

Écoutez. J'ai écrit hier à M. Bonnamy. Il viendra. Vous lui soumettrez vos réclamations. S'il me donne tort, je verrai ce que j'ai à faire.

CHARLOT

Oh! pas de danger qu'il vous désapprouve! Vous et lui, c'est cul et chemise!

MARTIN

En ce cas, si vous ne voulez pas vous conformer au règlement, croyez bien que je n'emploierai pas la force pour vous retenir. Maintenant, assez causé. Travaillons. (*Il va à son bureau. Dans le silence, quatre heures sonnent lentement à l'horloge. Aussitôt, Charlot, Petit-Louis, Constant et Rodier se lèvent ensemble.*) Qu'est-ce que vous faites?

CHARLOT

Vous le voyez, c'est quatre heures. On descend casser la croûte et prendre un verre.

MARTIN

Vous savez bien que, d'accord avec M. Bonnamy, j'ai supprimé cette interruption de travail.

CHARLOT

Eh bien, nous, on la rétablit. Voilà!

MARTIN

Faites bien attention, tous les quatre. Si vous descendez malgré ma défense, il est inutile que vous remontiez.

CHARLOT

Alors, c'est autre chose. Faut rien laisser traîner sur l'établi. (*Il ramasse ses outils.*)

PETIT-LOUIS, *faisant de même, ainsi que Rodier et Constant.*

On décampe .. avec armes et bagages !

RODIER

Tiens ! puisque c'est à nous !

MARTIN

Rien ici n'est à vous. Vous n'enlèverez donc rien du tout.

CHARLOT

Comment que vous allez faire, alors, pour nous retenir sans employer la force ? (*Les quatre aveugles, se donnant le bras, Charlot en tête, se dirigent vers la porte.*)

MARTIN

Vous allez voir. (*Il va se placer devant la porte.*)

CHARLOT, *s'arrêtant.*

Approche un peu .. (*Il tire un couteau à cran d'arrêt.*)

MARTIN

Ah !... on apprend aussi à jouer du couteau, chez votre logeur ! C'est une autre affaire .. qui regarde le commissaire de police. Il vous dira lui-même dans un moment où sont vos droits et vos devoirs. (*Il renverse un banc devant Charlot qui s'avançait toujours et qui tombe en entraînant Petit-Louis.*)

CHARLOT

Fumier !

PETIT-LOUIS

Tu paieras ça, bourrique ! (*Pendant qu'ils se relèvent, Martin sort en fermant la porte à clef.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* MARTIN

PETIT-LOUIS

Il est parti ?

CHARLOT, *secouant la porte.*

Oui, et la saleté nous a enfermés !

RODIER

C'est vrai qu'il va chercher le commissaire de police ?

PETIT-LOUIS

Probable !

CHARLOT

Ben quoi ? On le recevra, le quart d'œil, avec tous les égards dus à son grade et à ses fonctions.

CONSTANT

Qu'est-ce que tu lui diras ?

CHARLOT

Oh ! c'est pas l'embarras... Écoutez-moi, vous

autres... Vous n'aurez pas l'air de savoir ce que tout ça signifie... On n'a pas menacé Martin... personne ne l'a menacé. On voulait rigoler... se payer sa tête, tout simplement.

BLANCHON

Et le couteau... c'était aussi pour rire?

CHARLOT

Vous... si vous ne voulez pas avoir affaire à moi, je vous engage à fermer votre malle. (*On entend le vent souffler.*) C'est donc pas rigolo d'avoir obligé l'autre à sortir par un temps fait exprès pour lui : un temps de chien?

RONCIN

Voyons, Charlot... et vous, Petit-Louis, Constant, Rodier,... ça n'est pas sérieux...

CHARLOT

Oh! vous, qu'on vous humilie, qu'on vous exploite, qu'on se foute de vous... tout vous est égal!

RONCIN

Mais non. Seulement, puisque Martin a écrit à M. Bonnamy, ça vaut mieux d'attendre sa visite et de s'expliquer avec lui posément. Il est juste. Il vous écoutera.

CHARLOT

Et il donnera raison, comme d'habitude, à son bras droit, à sa *chenille* ouvrière...

RONCIN

Alors, il sera toujours temps d'aviser. Supposez qu'il ferme l'atelier... Qu'est-ce qu'on ferait?

PETIT-LOUIS

On le rouvrirait, puisqu'il est à nous.

RONCIN

C'est pas sûr.

CHARLOT

On se mettra en coopérative.

PETIT-LOUIS

Y a pas que le père Bonnamy qui procure du travail aux aveugles.

BLANCHON

Non. Mais il n'y a que lui qui paye l'apprentissage trois francs par jour, pendant six mois.

CHARLOT

Il a ses raisons.

BLANCHON

Lesquelles?

CHARLOT

Il veut se faire pardonner sa fortune.

PETIT-LOUIS

C'est pas nous qui sommes allés le chercher. On était bien tranquilles.

CHARLOT

S'il n'est pas content, on retournera d'où qu'on vient... et c'est encore lui qui nous suppliera de

rentrer. Alors, nous ferons nos conditions, et il les acceptera, craignez rien ! C'est un vieux satyre que ça excite de faire travailler les aveugles ! (*Un silence.*)

RODIER

C'est loin, le commissariat?

CONSTANT

Je ne sais pas.

PETIT-LOUIS

C'est à dix bonnes minutes d'ici.

RODIER

Et dix pour revenir...

CHARLOT

Quoi? Vous trouvez déjà le temps long ? C'est pas la première fois que l'autre vous laisse seuls... Il vous laisse seuls à chaque instant et vous ne remarquez même pas son absence.

RONCIN

On est bien forcé de la remarquer aujourd'hui.

CHARLOT

Il avait raison, tout à l'heure : un troupeau sous sa surveillance, voilà ce que vous êtes. Ça vous manque, à vous, de ne pas être mordus. Chacun son goût !

BLANCHON

Mieux vaut être mordu que mangé!

CHARLOT

Loup et chien enragé, c'est la même chose.

BLANCHON

Tous les chiens ne sont pas enragés.

RONCIN

Il y a des chiens nécessaires.

CHARLOT

Les chiens d'aveugles !

BLANCHON

Tous les yeux qui voient pour nous sont utiles.

CHARLOT

Pleurez pas, père Michel, votre chien n'est pas perdu. Il va revenir avec un bon camarade : le chien du commissaire! (*Nouveau silence, plus lourd.*)

RODIER

Quelle heure est-il?

CONSTANT

La demie de quatre heures.

RODIER

On n'a pas entendu l'horloge.

RONCIN

On faisait trop de bruit.

RODIER

La nuit doit être tombée. C'est maintenant, d'habitude, que Martin allume le gaz...

CONSTANT

Il ne l'a pas allumé avant de partir?

RODIER

Je ne crois pas.

CONSTANT

Il y a un moyen de savoir si la nuit est arrivée. (*Il quitte sa place.*) Elle ne vient pas sans avertir qu'elle vient. C'est difficile à expliquer... Si j'étais dehors, je dirais tout de suite... Mais je n'ai qu'à ouvrir la fenêtre un moment. (*Il a gagné, en tâtonnant, la fenêtre ; mais au moment où il l'entr'ouvre, un violent coup de vent rabat et fait claquer les persiennes.*)

CHARLOT, *debout, hors de lui.*

Bouclez la lanterne ! Vous n'êtes pas mabouls ? Par un temps pareil ! Le poêle allumé ! Vous voulez donc nous foutre le feu ici... Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire... qu'il fasse jour ou nuit ?

CONSTANT, *après avoir refermé la fenêtre.*

Te fâche pas... te fâche pas... (*Il retourne à sa place.*)

PETIT-LOUIS

L'as-tu bien fermée ?

CONSTANT

Oui, je crois l'avoir bien fermée, mais c'est une vieille bicoque, toute détraquée...

CHARLOT

C'est pour ça qu'on nous l'a donnée. C'est assez bon pour les aveugles.

PETIT-LOUIS

Faut se méfier des fenêtres ouvertes... Bec-de-Gaz

racontait qu'au Palace de Montsouris, un aveugle s'est tué en se mettant à la fenêtre. La barre d'appui n'était pas solide... ou bien il s'est trop penché... On n'a jamais su...

CONSTANT

Peut-être aussi qu'on l'a poussé...

PETIT-LOUIS

Peut-être.

RODIER

Moi... je n'ai pas besoin d'ouvrir la fenêtre pour savoir qu'il fait déjà nuit. La voix... notre voix à nous n'est pas la même dans les ténèbres... Vous ne vous en apercevez pas... mais c'est une autre voix... une voix qui tremble un peu, comme si, tout à coup, elle avait froid... ou peur.

CHARLOT

Peur de quoi? Personne ici n'a peur!

PETIT-LOUIS

On n'a rien à craindre. On est à l'abri. On ne risque pas d'être renversé par un coup de vent ou par une auto... C'est toujours ça, pas vrai?

CONSTANT

Sûr qu'on est mieux ici qu'en face... sur les fortifs... (*La nuit gagne.*)

RODIER, *après un temps.*

Si on voulait, on n'aurait qu'à faire un peu de pétard... Joseph, qui est en bas... à la manutention, viendrait nous ouvrir...

SIMONNOT

Joseph n'est pas là... M. Martin l'a envoyé livrer...

RODIER

C'est vrai. Mais il est peut-être rentré.

CHARLOT

Attendez... On va savoir... Le cornet acoustique est là pour un coup. (*Il va au bureau de Martin et souffle dans le cornet.*) Si Joseph est au magasin, il va répondre. (*Tous, le front levé, écoutent.*)

PETIT-LOUIS

Eh! bien?

RODIER

Est-ce qu'il répond?

CHARLOT

Non.

CONSTANT

On est tout seuls dans la maison, alors?

CHARLOT

Eh! bien, oui, quoi .. on est tout seuls. (*Le vent brâme.*)

PETIT-LOUIS

Et par ce temps-là, c'est le cas de dire qu'on pourrait crier dans le désert... (*Cependant, en revenant à sa place, Charlot rencontre le poêle, s'y brûle la main et pousse un hurlement de douleur.*)

TOUS

Quoi?... Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?

CHARLOT

Rien... Rien... Ce sacré poêle... J'ai mis la main dessus en passant... et je me suis brûlé.

PETIT-LOUIS

T'as tort de te promener comme ça... Viens donc... Quand le quart-d'œil nous verra tous en train de travailler... ou faisant semblant... qu'est-ce qu'il prendra, Martin, pour l'avoir dérangé inutilement!... (*Encore un silence. La nuit est tombée.*)

SIMONNOT, *chantonnant.*

Hélas ! bientôt l'infortunée
Vit la fin de son beau roman,
Car elle fut abandonnée...

CHARLOT

Assez, toi, Chiendent ! As-tu fini de nous barber?...

SIMONNOT

M. Martin ne me défend pas de chanter, lui...

CHARLOT

Eh! bien, moi, je te le défends... Et si tu continues, je cogne... (*Il fait un mouvement vers Simonnot pour mettre sa menace à exécution.*) C'est les poltrons qui chantent pour se donner du courage. (*Il retourne à sa place.*) Où es-tu, Petit-Louis?

PETIT-LOUIS

Ici.

CHARLOT

Et les autres... Constant... Rodier?

PETIT-LOUIS, *tâtant autour de lui.*

A leur place aussi... Viens auprès de nous... ((*Ils se pressent tous, en silence, les üns contre les autres. Le vent gémit, puis cinq heures sonnent.*)

CONSTANT

Cinq heures.

RODIER

Il devrait déjà être revenu.

PETIT-LOUIS

Le quart-d'œil n'était pas là... Il n'est jamais là... En voilà un qui ne se la foule pas!...

RODIER

Des types qu'on ne trouve jamais quand on a besoin d'eux !...

PETIT-LOUIS

Comme les flics!...

RONCIN

Ecoutez...

CONSTANT

Quoi? Ils viennent?...

RONCIN

Non. Vous n'entendez rien?

PETIT-LOUIS

On dirait la corne du tramway de Montrouge.

RONCIN

Non. On ne l'entend jamais d'ici.

CHARLOT

On l'entend... moi, je dis qu'on l'entend... des fois!

BLANCHON

Roncin a raison. C'est plutôt la corne des pompiers.

CHARLOT

Taisez-vous, vieux froussard... qu'on écoute!

RONCIN

Eh! bien, à présent... entendez-vous?

RODIER

Quand ça serait la corne des pompiers...

CONSTANT

Qu'est-ce que ça prouve?

CHARLOT

Ça prouve qu'il y a le feu.

PETIT-LOUIS

L'important est que ça ne soye pas ici...

RODIER

On serait arrangé...

PETIT-LOUIS

On rôtirait comme des poulets.

CONSTANT

On n'aurait plus qu'à sauter du deuxième dans la cour.

RONCIN

Ça se rapproche...

RODIER

C'est toujours dans nos parages... enfin, pas loin d'ici...

CONSTANT

Peut-être à côté... (*Un coup de vent ouvre toute grande la fenêtre dont les carreaux volent en éclats.*)

CHARLOT

Nom de Dieu ! C'est ici !...

BLANCHON

Mais non, mais non... On sentirait la fumée...

RONCIN

Ne nous affolons pas...

CHARLOT

Je vous dis que c'est ici...

RONCIN

Si c'était vrai pourtant... (*Il s'élance à son tour vers la porte.*)

BLANCHON, *le suivant.*

Raison de plus pour ne pas perdre la tête... Camarades...

CHARLOT

Sauvons-nous !...

PETIT-LOUIS

Enfonçons la porte !...

RONCIN

Oui, c'est ça... (*Ils s'écrasent contre la porte.*)

RODIER

Ne poussez pas, ne poussez pas !...

CONSTANT

Mais oui, dégagez la porte !...

PETIT-LOUIS

La porte! dégagez la porte!... Au secours!... Au secours!...

CONSTANT

Moi, je saute par la fenêtre!... (*Il fait ce qu'il dit.*)

CHARLOT

Allez-vous me laisser passer ?... Vous ne voulez pas ?... Tant pis ! Chacun pour soi ! (*Il a mis le couteau à la main et frappe au hasard.*)

BLANCHON, *atteint.*

A moi !... (*Il tombe.*)

(*Entrent Martin et le commissaire de police, suivis d'agents.*)

MARTIN

Qu'ont-ils fait ?...

CHARLOT, *hagard, tandis que le commissaire de police le désarme.*

Le feu... à l'atelier !

MARTIN

Le feu n'est nulle part... Qui a pu vous faire croire ?...

CHARLOT

Je ne sais pas... La fenêtre s'est ouverte...

SIMONNOT, *qui s'est glissé sous l'établi.*

Au feu!... Au feu!...

MARTIN

Les malheureux!... Ils ont eu peur!...

RONCIN

Fallait pas nous laisser seuls... monsieur Martin... Blanchon disait bien : « Ceux qui ne voient pas ont besoin de ceux qui voient!... »

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

